

James Hadley

CHASE



C'est
ma tournée

Gallimard

James Had

CHASE

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

475, boulevard De Maisonneuve Est

Montréal (Québec) H2L 5C4

180

C'est ma tournée

Traduit de l'anglais par J. Hérisson

C'était un ancien espion, un amateur de femmes, de flingues, de karaté et d'arnaques. Réglo, avec ça, même à l'égard de ses ennemis déclarés. Il cultivait le point d'honneur en même temps que le goût du dollar facile. Et quand un griveton en cavale lui proposa d'aller s'emparer d'un trésor planqué dans une statue d'angelot en bois, du côté de Prague, il n'hésita pas. Il aurait dû réfléchir qu'il y a parfois de mauvais anges. S'il avait les dents longues, ses anciens potes de la C.I.A., eux, n'avaient pas la mémoire courte.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec



3 2002 5161 2898 8

Illustration de Jean-Claude Claeys.

Texte intégral de la SÉRIE NOIRE



9 782070 497416



98-1 A 49741 ISBN 2-07-049741-0

catégorie 2

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

Parutions du mois

36. ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS

37. C'EST MA TOURNÉE

JAMES HADLEY CHASE

*C'est
ma tournée*

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JANINE HÉRISSEON

nrf

GALLIMARD

Titre original :

HAVE THIS ONE ON ME

© *International Authors N.V., 1967.*

© *Éditions Gallimard, 1967, pour la traduction française.*

CHAPITRE PREMIER

La Caravelle de Prague atterrit à l'aéroport d'Orly à l'heure prévue. Parmi les passagers qui quittaient l'appareil se trouvait un petit homme trapu de quarante-cinq ans environ, au visage rond banal et aux yeux gris acier toujours sur le qui-vive. Vêtu d'une veste sport à carreaux bruns et noirs et d'un pantalon de flanelle grise, un chapeau de paille marron rejeté sur la nuque, il tenait une serviette noire et usée qu'il avait gardée sur les genoux pendant les cent minutes du voyage.

Cet homme s'appelait Jonathan Cain. Il était en possession d'un passeport américain et occupait un bureau de deux pièces rue Paul-Cézanne, près de la rue du Faubourg-Saint Honoré. Il se chargeait d'acheter des cristaux de Bohême pour le compte de grosses maisons de New York et de Washington. Tous les quinze jours, il prenait l'avion pour Prague où ses commandes de verrerie étaient accueillies avec considération et sollicitude. Les Tchèques avaient besoin de devises étrangères; or, c'était précisément ce que Jonathan Cain leur fournissait avec régularité et dans des proportions qui étaient loin d'être négligeables.

Cain abandonna le car qu'il avait pris à la descente

de la Caravelle, pénétra d'un pas vif dans l'aérogare, se prêta au contrôle de la police et de la douane, salué au passage d'un bref signe de tête par l'employé noir qui l'avait reconnu. Il se retrouva alors sous le soleil brûlant, fit signe à un taxi qui attendait et demanda au chauffeur de le conduire rue Royale.

Quand le taxi démarra, Cain jeta un coup d'œil par la vitre arrière, le regard vigilant et scrutateur. Aucun des autres taxis de la file n'avait bougé, mais il n'en fut pas rassuré pour autant. Il continua à regarder derrière lui tandis que le taxi prenait de la vitesse sur l'autoroute conduisant aux rues embouteillées du centre de Paris.

Cain avait tout lieu de se montrer prudent, car, outre son métier d'importateur en verrerie, il était également un des plus sûrs courriers de la Central Intelligence Agency à Paris. Sa tâche consistait à maintenir le contact avec divers agents américains opérant derrière le Rideau de Fer, à transmettre des renseignements, à rapporter des messages à Paris et à contrôler le travail des agents pour être certain qu'ils méritaient bien l'argent qu'on leur versait. Enfin, il devait surtout s'assurer qu'aucun d'eux n'avait été « brûlé ».

Il revenait de Prague avec des nouvelles inquiétantes. Il lui arrivait rarement de contacter John Dorey, directeur de la C. I. A. à Paris, car il aurait été très dangereux pour lui d'être vu en compagnie de Dorey; mais la situation telle qu'elle se présentait alors rendait obligatoire un entretien avec Dorey. Il lui fallait donc bien veiller à n'être pas pris en filature.

Mais, en voyant le flot de voitures qui roulaient derrière lui, Cain haussa les épaules et se carra sur la banquette. S'il était filé, il serait temps d'aviser lorsqu'il arriverait rue Royale.

Une demi-heure plus tard, le taxi contourna l'Arc de Triomphe, descendit les Champs-Élysées en trombe et, après s'être frayé un chemin place de la Concorde, atteignit enfin la rue Royale. Cain descendit, paya le chauffeur, puis se dirigea vers la place de la Madeleine. Au coin de la rue Royale et du boulevard de la Madeleine, Cain pénétra dans un luxueux magasin de verrerie. Il s'engagea dans l'allée centrale, entre des vitrines garnies de cristaux taillés et, après avoir salué d'un signe de tête la vendeuse blonde qui sourit machinalement en le reconnaissant, entra dans un petit bureau où Jacques Foy était en train de téléphoner.

Foy, un jeune homme blond et efféminé, bronzé à la lampe à ultraviolets, leva les yeux, inclina la tête et continua à parler d'une voix criarde et rageuse.

Après avoir refermé la porte, Cain enleva sa veste sport et son chapeau, les accrocha dans un placard d'où il sortit un blazer bleu qu'il endossa. Puis il prit sur une étagère un chapeau de paille vert et beige et s'en coiffa. Agitant alors trois doigts en direction de Foy, il ouvrit une porte au fond du bureau et, sa serviette noire à la main, s'engagea rapidement dans une étroite ruelle qui débouchait rue Duphot. Là, il prit un taxi et se fit conduire « Chez Joseph » rue Cambon.

Joseph Fevret, le propriétaire du restaurant, le salua en le voyant entrer dans le petit bar. Ils se serrèrent la main, puis Fevret, personnage corpulent au crâne légèrement dégarni, à la moustache et à la barbe soigneusement taillées, précéda Cain dans un étroit escalier menant à un petit cabinet particulier. Deux couverts étaient disposés sur la table, contre la fenêtre. Des rideaux de dentelle blanche protégeaient les clients de la curiosité des passants.

— J'espère que vous avez fait bon voyage, monsieur Cain, dit Fevret. Avez-vous envie de quelque chose de spécial pour déjeuner?

Cain posa son chapeau sur une chaise, s'épongea le visage avec son mouchoir et secoua la tête.

— Je vous fais confiance, Joseph. Une de vos spécialités...

— Je vous propose des moules farcies en cocotte. Une demi-bouteille de mon Chablis personnel. Puis un tournedos Massena avec une demi-bouteille d'Ausone 1945, déclara Fevret, sachant que Cain voulait toujours ce qu'il y avait de meilleur et y comptait bien. (Le restaurateur avait d'ailleurs songé, au cours de la matinée, au menu qu'il venait de suggérer.)

— Ça m'a l'air parfait, dit Cain. (Il jeta un coup d'œil impatient sur sa montre. Il était midi quarante-cinq.) Quand mon ami arrivera, faites-le monter aussitôt.

— Bien entendu, monsieur Cain.

Fevret s'inclina et quitta la pièce.

Cain s'assit à l'écart de la table et alluma pensivement une cigarette. Peu après, un garçon entra avec un double Martini vodka qu'il posa sur la table. Il s'inclina devant Cain et ressortit.

Cain mangea l'olive, jeta le bâtonnet dans la cheminée, puis but une gorgée. De nouveau, il regarda sa montre. Il était en train de rabattre sa manchette d'un coup de poignet lorsque la porte s'ouvrit, livrant passage à John Dorey.

Dorey, qui avait derrière lui trente-neuf ans de service à l'Ambassade américaine de Paris, occupait alors le poste important de directeur local de la C. I. A. C'était un petit sexagénaire menu au visage d'oiseau et aux lunettes sans monture. Il évoquait davantage un banquier prospère que le chef rusé et impitoyable d'une organisation extrêmement efficace, continuel-

lement en lutte avec le réseau d'espionnage soviétique.

— Salut, John, dit Dorey en refermant la porte. Vous avez l'air en pleine forme.

— Vous trouvez? dit Cain en lui serrant la main. Je voudrais bien l'être.

Sur ces entrefaites, on frappa discrètement à la porte et le garçon entra, avec un Cinzano bitter, de l'eau de Seltz et de la glace qu'il présenta à Dorey. Cain savait que c'était la boisson favorite de Dorey qui, sensible à cette attention, acquiesça en prenant le verre.

Une fois le garçon parti, Dorey prit une chaise et s'assit.

— Il s'est passé quelque chose? demanda-t-il en usant d'un euphémisme trompeur.

— C'est le moins qu'on puisse dire, répliqua Cain. Worthington est brûlé.

Dorey frotta un instant son nez busqué. Il but une gorgée, puis agita doucement son verre en faisant cliqueter les glaçons.

— C'est votre homme à Prague?

Cain sortit un paquet de Marigny de sa poche. Il était maintenant habitué à Dorey. Le directeur de la C. I. A. aimait se faire exposer une question de A à Z, comme s'il en ignorait tous les éléments.

— Alec Worthington, commença Cain en contenant son impatience. Anglais. Marié à une Tchèque. Habite Prague depuis dix ans. Enseigne l'anglais à divers dirigeants politiques. Nous l'avons acheté il y a trois ans. Il ne pense qu'à se constituer un petit capital... mais il n'est pas le seul, après tout. Les fonds que nous lui donnons sont versés à la Banque de Crédit Suisse, à Berne. Il a économisé près de soixante

mille dollars. Jusqu'à présent, ses renseignements se sont avérés utiles et pour nous ce n'est pas de l'argent de perdu. Il a dû, à un moment quelconque, faire une fausse manœuvre. Il avait sans doute trop confiance en lui. Maintenant, on le soupçonne. Il pourrait s'en tirer au bluff, car je suis sûr qu'il n'existe aucune preuve contre lui, mais maintenant il se dégonfle. Il est obsédé par l'argent qu'il a mis de côté. Il veut décrocher pour pouvoir dépenser son fric. Je ne peux pas dire que je le lui reproche, mais à nous, ça ne nous servira pas à grand-chose. Pour nous, c'est une catastrophe. Il faut que nous le remplacions. Il veut se tirer.

Dorey vida son verre au moment où la porte s'ouvrait. Le garçon entra, poussant devant lui une table roulante. Les deux hommes s'attablèrent.

Les yeux de Dorey étaient dénués d'expression sous les verres miroitants de ses lunettes, mais quand on posa une assiette devant lui, il s'anima et considéra les moules farcies avec satisfaction.

— Joseph est probablement le meilleur « restaurant inconnu » qu'il y ait encore à Paris, dit-il. Tout cela m'a l'air excellent.

— Oui.

Cain se mit à manger, bien convaincu que Dorey n'essayerait pas de résoudre son problème avant la fin du repas.

Quand le tournedos Massena arriva, avec le Château Ausone dans une carafe de verre taillé, Dorey déclara :

— Vous me gêtez.

— Oui, si on veut... répliqua Cain en servant le vin. Disons que je me gête aussi.

Les deux hommes terminèrent leur repas en n'échangeant que de rares propos. Dorey s'enquit des affaires

de Cain. Sachant qu'en fait ça n'intéressait pas son interlocuteur, Cain ne s'attarda pas sur le sujet. Il répondit simplement qu'elles marchaient fort bien.

Ce fut seulement une fois le café servi et le garçon parti, que Dorey se décida à déclarer :

— Je n'ai jamais eu tellement confiance en Worthington. Enfin, bon... je lui trouverai un remplaçant.

— Je ne l'envie pas, votre remplaçant, dit gravement Cain. Là-bas l'alerte est donnée, c'est le grand branle-bas. C'est dangereux. Les Russes ont un type de leur service de sécurité qui est en train de renforcer leur organisation, un certain Malik.

— Malik? (Dorey leva la tête, en plissant les yeux.) Oh... oui. C'est un des meilleurs et des plus dangereux de leur équipe. Ainsi donc Malik est là-bas?

— C'est pour ça précisément que Worthington s'est affolé et veut filer.

— Croyez-vous qu'il réussira?

Cain haussa les épaules.

— Je ne lui vois guère de chances. De toute façon, je suis sûre qu'il essaiera. La dernière fois que je l'ai vu, il était vraiment au bout de son rouleau.

— Quand essaiera-t-il, d'après vous?

— Je ne sais pas. En ce moment, il s'efforce de rassembler son courage. A mon avis, dès qu'il fera mine de filer, ils vont le pincer...

— Mais nous n'avons pas une femme, là-bas?

— Oui. Mala Reid.

— En effet, c'est bien ce que je pensais. Elle fait du bon travail, n'est-ce pas?

— Elle a rendu des services.

— Si on le bouscule un peu, Worthington parlera.

— Oui, il parlera sûrement.

— Ça pourrait être gênant pour vous et Mala?

— Extrêmement gênant.

Dorey but une gorgée de café. Son cerveau fonctionnait, mais son visage impassible ne révélait pas l'intensité de ses réflexions. Cain l'observait.

— Je ne veux pas perdre Mala, et je ne veux surtout pas perdre vos contacts de Prague, finit par déclarer Dorey. Nous pourrions peut-être aviser au sujet de Worthington...

Une longue pause s'ensuivit, puis Cain articula calmement :

— La seule chose utile que nous puissions faire, c'est le liquider. Une fois que Malik aura mis la main dessus, il sera trop tard. Nous serons automatiquement brûlés, Mala et moi.

— C'est justement ce qu'il faut éviter. (Dorey finit son café.) Ce n'est pas comme si nous lui devions quoi que ce soit. Il a été utile, mais il était fort bien payé. Il faudrait que ce soit fait rapidement, n'est-ce pas?

— Avant demain soir, dernier délai. (Cain écrasa sa cigarette dans un cendrier.) Et même demain soir, ça pourrait déjà être trop tard.

— Je crois avoir son adresse. C'est toujours la même?

— Oui.

— Il habite là avec sa femme?

— Oui.

Dorey réfléchit, puis posa sa tasse de café, l'air détaché, lointain.

— Je vais prendre les dispositions nécessaires. (Il fixa sur Cain un regard appuyé.) Entre-temps, vous feriez aussi bien de ne pas vous montrer à Prague. Avez-vous une raison de penser que Malik vous soupçonne?

— Personne ne me soupçonne, répliqua Cain avec une assurance tranquille. Je suis le brave père Noël qui apporte des dollars.

— N'en soyez pas tellement sûr. Malik est dangereux.

— Si vous fermez la bouche à Worthington, je ne risque rien.

Dorey acquiesça.

— On la lui fermera. Maintenant, voyons... le remplaçant... (Il réfléchit un bon moment.) Il y a Jack Latimer. Il parle la langue. Ça fait deux ans maintenant qu'il travaille pour l'International Calculators et je pourrais le faire transférer à Prague sans la moindre difficulté. Qu'en pensez-vous?

Cain se resservit du café.

— Si Malik n'était pas là-bas, je serais d'accord. Latimer est un bon agent, mais j'ai l'impression que Malik va le flairer avant même qu'il ait pu se faire son trou. C'est le grand branlebas. Ils sauront très bien que vous remplacez Worthington. Tout nouveau venu sera examiné à la loupe.

— Ne vous inquiétez pas de ça. Pensez-vous pouvoir travailler avec Latimer?

— Oui, bien sûr.

— Très bien. Je vais m'en occuper. (Dorey se leva.) Merci de ce délicieux déjeuner, John. Ne faites plus rien avant que je vous donne le feu vert. D'ici quinze jours — avec un peu de chance — vous pourrez retourner à Prague et contacter Latimer. Je suis persuadé qu'il nous sera beaucoup plus utile à tous les deux que ne l'était Worthington.

Cain lui serra la main. Il connaissait assez Dorey pour ne pas poser d'autre question. Si Dorey disait qu'il ferait le nécessaire, on pouvait y compter.

Il regarda partir Dorey, puis finit son café et sonna pour demander l'addition.

Alec Worthington rabattit le couvercle de sa valise et pressa sur les fermoirs. Il consulta sa montre, s'approcha de la fenêtre et, à travers les rideaux en filet, jeta un coup d'œil dans la rue étroite. L'homme trapu en court imperméable noir et feutre mou était toujours adossé au mur, les mains enfouies dans les poches. Il y avait maintenant quatre heures qu'il était là.

Worthington recula et tamponna avec son mouchoir ses tempes moites de sueur. De nouveau, il regarda sa montre. Il était dix heures moins cinq. Dans cinq minutes, Suk arriverait pour sa leçon d'anglais. Et quand Suk arriverait, le guetteur partirait. Suk était le numéro deux de la Police secrète tchèque. Tant qu'il restait en compagnie de Worthington, il était inutile que le guetteur reste à son poste; il reviendrait quand Suk aurait fini sa leçon. Tout cela, Worthington le savait. Il y avait quatre jours que cette routine terrifiante durait. Et c'était ce jour-là que Worthington avait décidé qu'il lui fallait filer. Il n'avait plus beaucoup de temps et il sentait l'étau se resserrer. Peut-être même avait-il déjà trop attendu. Il savait d'instinct qu'il risquait d'être arrêté d'une minute à l'autre.

Mais il n'était pas prêt. S'il avait disposé d'un peu plus de temps, il aurait pu suivre son plan d'origine; mais il savait qu'ils étaient maintenant sur le point de l'embarquer. Il lui fallait s'enfuir et se mettre à l'abri.

Il poussa la valise sous le lit, puis il gagna le salon exigü. Grand et plutôt frêle, il frisait la cinquantaine et ses cheveux noirs grisonnants commençaient à se clairsemer. Avec son nez busqué et sa courte moustache militaire, il ne pouvait être qu'Anglais.

Sa femme, Emilie, était sortie faire des courses et ne

serait pas de retour avant au moins deux heures. On faisait queue dans tous les magasins et le ravitaillement à Prague représentait une tâche longue et difficile. Il n'éprouvait aucun chagrin à l'idée de l'abandonner. Lorsqu'il avait fait sa connaissance, une quinzaine d'années auparavant, il avait trouvé que c'était la femme la plus excitante du monde. Au cours des années, elle était devenue grasse et bornée. L'amour entre eux était mort et il ne pouvait même pas se rappeler quand il avait fait l'amour avec elle pour la dernière fois. Cette seule idée d'ailleurs le révoltait. Elle n'avait plus qu'un centre d'intérêt dans la vie : la nourriture et comment se la procurer. Pour autant qu'il sache, elle ne se doutait pas qu'il travaillait pour la C. I. A. et qu'il avait accumulé une assez belle fortune en Suisse. Elle ne savait pas non plus, à son avis, qu'il y avait une autre femme... tout comme cette femme ignorait que Worthington était tombé amoureux d'elle.

Il s'approcha de son bureau, meuble très modeste, branlant et éraillé, dont la surface terne était constellée de brûlures de cigarettes. Il ouvrit un tiroir et en sortit la matraque qu'il avait fabriquée avec un bout de toile à sac. Il l'avait remplie de sable et de morceaux de plomb qu'il avait détachés du toit mansardé pendant qu'Emilie dormait. Le cœur cognant très fort dans la poitrine, il soupesa l'arme. Ce n'était pas un violent. Il haïssait la violence, mais sa vie était maintenant menacée et sa seule solution était le recours à la violence.

Il glissa la matraque dans sa poche revolver, puis s'assit à son bureau. Il était surpris de se sentir aussi calme : c'était le calme du fataliste. Il se rappela que la leçon ce jour-là porterait sur la lecture d'un passage de *La Saga des Forsyte*, de Galsworthy.

Bien qu'il détestât et craignit Suk, Worthington était obligé de reconnaître que le Tchèque faisait de remarquables progrès. Son accent était devenu acceptable. Etant donné sa réputation de brutalité, il était surprenant de le voir prendre un plaisir aussi évident à l'histoire typiquement britannique des Forsyte.

Worthington ouvrit le livre usagé et trouva l'endroit où Suk s'était arrêté le jour précédent. Il fut soulagé de constater que ses mains ne tremblaient pas. Alors qu'il posait le livre sur le bureau, il entendit des pas dans l'escalier de bois nu qui conduisait à son appartement, situé au troisième étage. Il s'essuya les mains avec son mouchoir et s'approcha de la fenêtre pour regarder de nouveau dans la rue.

Le guetteur avait disparu.

La sonnette de la porte d'entrée retentit. Il glissa son mouchoir dans sa poche et alla ouvrir.

Suk le salua d'un signe de tête et le précéda dans le living-room. Il était gras et massif avec des lèvres minces et des petits yeux durs et soupçonneux.

— Il fait beau, ce matin, déclara machinalement Worthington. Le soleil rend la marche agréable. Asseyez-vous, je vous prie, monsieur Suk.

— Il fait beau et c'est agréable de marcher, dit Suk en posant sous sa chaise son chapeau noir et graisseux. (Il regarda Worthington contourner son bureau et prendre le roman de Galsworthy.) J'espère que votre femme va bien.

— Elle va très bien, je vous remercie, répondit Worthington, sachant qu'il s'agissait là d'un exercice d'anglais et que Suk ne s'intéressait nullement à sa femme. J'espère que votre femme va bien aussi. (Il tendit le livre à Suk.)

— Oui, elle va bien, dit Suk en croisant ses jambes épaisses. Je vous remercie, ajouta-t-il après coup.

— Eh bien, commençons, reprit Worthington en s'efforçant d'affermir sa voix. Voulez-vous que nous continuions à lire? Vous vous en êtes très bien tiré hier. J'ai indiqué l'endroit où vous devez commencer.

Suk le dévisagea de nouveau, carra son corps massif sur la chaise et, tenant le livre assez loin de son visage, commença à lire. Worthington, les mains derrière le dos, se mit à déambuler lentement dans la pièce. Il se demandait si Suk pouvait entendre les battements désordonnés de son cœur. Les muscles de ses jambes se contractaient et il brûlait d'envie de s'asseoir, mais il lui fallait agir rapidement. C'était peut-être sa dernière et son unique chance de rester libre.

— Un instant, dit-il en s'immobilisant. (Son goût de professeur pour la perfection lui fit oublier provisoirement l'urgence de la situation.) Est-ce que vous comprenez la signification de cette phrase? Voulez-vous la relire de nouveau?

De sa voix sourde, Suk reprit :

— Boucle-la! Je viens de te dire qu'il a eu un coup dur. (Les yeux fixés sur le texte, il fronça les sourcils et secoua sa tête chauve.) Non, je ne comprends pas ce que ça signifie.

— « Boucle-la » veut dire « arrêter de parler », expliqua Worthington et ses doigts effleurèrent la matraque dans sa poche revolver. « Avoir un coup dur » signifie « jouer de malchance ». Vous comprenez maintenant?

— Oui, répondit Suk.

— Alors poursuivez, je vous prie.

Worthington se remit à déambuler. Il se trouvait maintenant derrière Suk. Ses doigts moites de sueur sortirent la matraque. Il regardait fixement l'énorme crâne chauve. Quelles pensées pouvaient bien se presser sous cette calotte osseuse? Suk se proposait-il vraiment de l'arrêter et de le remettre à Malik?

Suk était en train de lire une description de Soames Forsyte devant le tribunal. Il s'arrêta soudain, comme s'il avait eu un pressentiment de ce qui allait se passer. Au moment où il commençait à tourner la tête, Worthington, la respiration sifflante, le frappa.

Le sac de toile emplit de sable s'abattit sur la tête de Suk. La toile se déchira, en répandant le sable et les morceaux de plomb sur le tapis. Suk demeura immobile, sa grosse tête penchée sur la poitrine, le sable ruisselant sur son crâne chauve, autour de ses oreilles plates et sur son col couvert de pellicules. Le sac vide pendant entre ses doigts, Worthington le contemplait avec horreur. Puis le corps trapu parut soudain se désarticuler. Suk glissa de la chaise et s'abattit sur le tapis, masse inerte de chair et de vêtements râpés.

Worthington laissa tomber le lambeau de toile et se précipita dans la chambre à coucher d'un pas mal assuré. Il attrapa sa valise sous le lit, empoigna son mackintosh noir qui était devenu un véritable uniforme à Prague et revint en courant dans le living-room. Suk gisait toujours dans la même position. Saisi de panique, Worthington se demanda s'il ne l'avait pas tué, mais il n'y avait plus un moment à perdre. Il quitta l'appartement et se mit à descendre rapidement l'escalier.

Il allait arriver au palier du premier étage lorsqu'il entendit quelqu'un monter. Il s'immobilisa alors, hésitant. Il ne pouvait se cacher nulle part. S'il s'agissait d'un voisin, il serait tout de suite intrigué par sa valise. Il se trouvait toujours en proie à l'indécision, lorsque sa femme, Emilie, apparut.

Emilie, qui avait maintenant quarante ans, était petite et obèse. Ses cheveux décolorés évoquaient un vieux nid d'oiseau, ses yeux bleus étaient enfouis dans des bourrelets de graisse et sa minable robe d'été faisait

des efforts désespérés pour contenir sa monstrueuse silhouette.

Ils se dévisagèrent.

Emilie baissa les yeux vers la valise, puis regarda de nouveau Worthington qui, un sourire figé sur les lèvres, se demandait s'il lui faudrait la tuer.

— Alors, tu t'en vas? dit-elle (Elle lui parlait toujours en tchèque.) N'aie pas l'air aussi effrayé. Tu t'imagines que ça me gêne?

Il respira profondément, se rendant compte qu'il aurait pu la tuer dans sa hâte désespérée de s'enfuir.

— Oui, je m'en vais, dit-il d'une voix tremblante. Adieu, Emilie. J'espère que tout ira bien pour toi. Ne monte pas tout de suite à l'appartement... retourne faire des courses.

Elle fit passer d'une main à l'autre son lourd panier à provisions.

— Alors tu te décides finalement à aller rejoindre ta putain, dit-elle. Bon débarras! J'attendais ce moment-là. Je suis ravie de te voir partir.

Worthington accusa le coup.

— Je suis désolé... Tu t'en tireras très bien. Ton père...

— Ne me dis pas ce que j'ai à faire! Va retrouver ta putain!

Elle se se détourna et se remit à monter lourdement.

— Emilie! Ne va pas là-haut! (Affolé, Worthington avait haussé la voix.) Retourne faire des courses. J'ai... j'ai été obligé de le frapper... Il est là-haut.

Elle s'arrêta pour le regarder.

— Imbécile! dit-elle d'une voix lourde de mépris. Tu t'imagines que tu iras loin?

Worthington se rendit compte qu'il perdait du temps. Il la dévisagea, sentant qu'il la voyait pour la dernière fois. Son regard se posa sur le chou rouge que l'on

voyait à travers les mailles de son sac à provisions. Elle avait toujours eu un faible pour le chou rouge.

— Adieu, Emilie.

La dernière image qu'il emporta d'elle en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule lui allait comme un gant : cramponnée à son sac de victuailles, le visage froid, elle le fixait en plissant les yeux. Au moment où il atteignait la porte donnant sur la rue, il l'entendit qui redescendait pesamment derrière lui. Elle allait retourner au marché pour en revenir avec un peu plus de ravitaillement. Il ne pouvait pas le lui reprocher. Se nourrir était alors la question vitale à Prague.

Il descendit rapidement la rue étroite, en scrutant chaque porte attentivement. Il n'y avait personne pour le voir partir. Ils avaient la certitude qu'il ne tenterait pas de s'échapper tant que Suk était avec lui, en train de lire Galsworthy.

A l'arrêt du tram, au bas de la rue, Worthington prit la queue derrière une longue file des gens, passifs comme du bétail.

En attendant l'arrivée du tram, il se demandait combien de temps il faudrait à Suk pour revenir à lui et déclencher contre lui une poursuite impitoyable. Cela dépendait, songea Worthington, de l'épaisseur de son crâne. Il fit une grimace en se rappelant la violence du coup qu'il lui avait asséné.

Le tram s'immobilisa avec un bruit de ferraille et la foule se rua en avant. Il n'y avait aucun espoir de trouver une place assise et Worthington se retrouva coincé contre un vieillard qui l'observa un instant, puis détourna les yeux. L'air typiquement anglais de Worthington rendait l'homme soupçonneux, mais Worthington était habitué à ce genre de réaction. Dans la rue, les hôtels et les restaurants, les gens le considéraient toujours avec curiosité, car il était trop pauvrement

habillé pour un touriste. Depuis qu'il habitait Prague, il avait toujours provoqué la méfiance d'autrui.

Worthington descendit place de l'Hôtel de Ville. Il passa d'un pas vif devant la fameuse horloge, construite au quinzième siècle par Hanuus de Rouze. Des touristes commençaient à se rassembler pour voir surgir les statuette des Apôtres et du Christ lorsque l'heure sonnerait. Il leva les yeux vers la statue de la Mort, dont la faux symbolisait l'écoulement inexorable du temps, et il pressa légèrement l'allure, sachant que son propre temps était compté.

Se frayant un chemin parmi la foule qui encombrait le trottoir, il bifurqua dans une rue étroite, bordée de bâtiments de style baroque restaurés et arriva enfin à hauteur d'une cour. Il s'arrêta alors pour regarder par-dessus son épaule. Une vieille femme, dont la main noueuse serrait le pommeau de sa canne, avançait dans sa direction en boitillant. Il n'y avait qu'elle et lui dans la rue. Il pénétra dans la cour, contourna une fontaine moussue depuis longtemps hors d'usage, puis, après un dernier regard furtif derrière lui, il s'engagea sous un porche obscur et commença à gravir un escalier de bois fort raide.

Il arriva au dernier étage, légèrement essoufflé, longea un couloir faiblement éclairé et s'arrêta enfin devant une porte disjointe. De nouveau il tendit l'oreille, puis après s'être assuré que personne ne montait l'escalier, il appuya sur la sonnette.

Il perçut un mouvement derrière la porte, entendit la clef tourner dans la serrure, puis le battant s'ouvrit.

Il se sentit submergé par l'excitation qu'il éprouvait toujours en voyant Mala Reid. Il l'aimait depuis leur première rencontre, mais jamais il n'avait laissé percer les sentiments qu'elle lui inspirait. Son attitude et sa façon de l'accueillir prouvaient qu'elle ne voyait en

lui qu'un homme qui transmettait des messages, une sorte de facteur, et quand elle posa sur lui un regard interrogateur, en haussant ses sourcils noirs, il se rendit compte une fois de plus du peu d'intérêt qu'elle lui portait.

— Tiens, bonjour... Qu'est-ce que vous venez faire?

Worthington pénétra dans le vaste studio, posa sa valise, et se débarrassa de son chapeau et de son imperméable. Ce faisant, il regardait la jeune fille qui avait refermé la porte et s'y était adossée, l'air inquiet.

Mala Reid avait vingt-huit ans. Elle était née à Prague d'une mère américaine et d'un père tchèque. Son père avait été exécuté pendant la révolution. Sa mère était morte trois ans plus tôt d'un cancer généralisé. Mala gagnait assez bien sa vie comme chanteuse au night club de l'Alhambra. Sa voix n'avait rien d'extraordinaire, mais avec l'aide d'un micro, elle avait réussi à contenter les touristes pas trop exigeants. Elle avait d'ailleurs un certain don pour imprégner ses chansons de sentiment et de sensualité et elle plaisait aux touristes américains. C'était un talent que le gouvernement encourageait. Grâce à elle, des dollars supplémentaires entraient dans les caisses de l'Etat et elle chantait tous les soirs au club depuis deux ans.

D'une taille au-dessus de la moyenne, elle avait des cheveux aile de corbeau. Elle était séduisante sans être belle, avec ses pommettes hautes, ses grands yeux violets, sa bouche charnue et son long nez mince légèrement retroussé qui lui donnait un air enjoué et un peu effronté. Son corps était son plus gros atout : des seins épanouis, une taille fine, des hanches pleines et de longues jambes sensuelles. Les touristes étaient si occupés à admirer son corps qu'ils n'écoutaient guère sa voix.

Deux ans plus tôt, un des agents de Dorey l'avait

décidée à travailler pour la C. I. A. Bien qu'elle fut d'une intelligence normale, l'agent avait eu l'impression qu'elle ne se rendait absolument pas compte des dangers et des situations auxquels son baratin allaient la conduire. Il semblait parfaitement normal à Mala d'apporter son concours à la lutte contre le communisme et sa façon d'enrégimenter les peuples auxquels elle était farouchement opposée. Jusqu'à présent, elle n'avait pas fait grand-chose. Elle avait transmis des messages à d'autres agents et travaillé avec Worthington, sans savoir à quel point il était engagé et s'il courait de sérieux dangers. Trois fois, au cours des deux années précédentes, elle avait, sans s'en rendre compte, transmis à la C. I. A. des renseignements d'une importance vitale. Ces succès avaient été inscrits à son actif bien qu'elle eût simplement joué le rôle de courrier. La haute opinion qu'avait Dorey à Paris de ses capacités n'était guère justifiée. Si elle avait su qu'on la considérait comme un des meilleurs agents féminins en Tchécoslovaquie, elle aurait été consternée.

La police secrète la considérait comme une bonne citoyenne, du fait qu'elle avait toujours vécu à Prague, faisait entrer pas mal de dollars et se conduisait correctement. Etant à l'abri de tout soupçon, elle représentait un instrument idéal pour Dorey.

L'arrivée inopinée de Worthington la surprit. Il était onze heures du matin. Elle venait de se lever et de prendre une tasse de café. Vêtue d'une robe de chambre fanée, ses pieds nus glissés dans des mules roses, elle regardait tour à tour Worthington et la vieille valise qu'il avait apportée.

— Vous partez en voyage?

Worthington sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea les tempes.

— Oui. Asseyez-vous, Mala. Je veux vous parler.

— Il s'est passé quelque chose?

Worthington songea au corps recroquevillé de Suk gisant à terre dans son salon, à côté de « *La Saga des Forsyte* ». Il regarda Mala, soudain accablé par une sensation d'angoisse et d'échec. Même à quarante-sept ans, et après huit ans de chasteté, Worthington était encore capable d'évoquer avec regret le plaisir qu'une fille comme elle, avec ce corps superbe, aurait pu lui donner. Il la comparait à Emilie et le souvenir de l'obésité répugnante de sa femme et sa méchanceté lui donnaient la nausée.

— Il faut que je reste ici pendant quelques jours, dit Worthington tandis que Mala, l'air stupéfait, s'asseyait. Je suis désolé... je ne peux pas faire autrement. Il y a des choses que je dois faire, et vous aussi. (Il se pencha, le visage crispé.) Il faut que je reste ici.

— Rester ici? (Mala le considérait, bouche bée.) Mais il n'y a pas de place! Vous... vous ne pouvez pas rester ici!

— Il le faut. Je vous promets de ne pas vous gêner. C'est seulement pour quelques jours, et ensuite je quitterai Prague. Sans votre aide, je ne peux pas partir.

— Mais il n'y a qu'un lit. (Mala montra le petit divan disposé dans une alcôve.) Vous ne pouvez pas rester ici!

Comme ce serait simple, songea Worthington avec amertume, si elle me proposait de partager son lit! Mais pourquoi le ferait-elle? Elle ne m'aime pas. Que suis-je pour elle?

— Je peux dormir par terre... Ne vous inquiétez pas, vous pouvez me faire confiance... Mais il faut que je reste ici.

Les yeux agrandis, Mala le dévisageait. Remarquant enfin sa pâleur, et la peur qu'on lisait dans son regard, elle demanda :

- Ils vous cherchent?
Worthington acquiesça.
— Oui, dit-il.

*

Le capitaine Tim O'Halloran se carra dans son fauteuil. Grand, large d'épaules, avec des yeux bleu pâle, une bouche dure dans un visage rougeaud et charnu, il coiffait tous les agents de la C. I. A. en Europe et était le bras droit de Dorey.

Dorey, qui jouait avec son coupe-papier, assis à son bureau, venait de lui raconter son entrevue avec Cain. O'Halloran avait écouté, le visage impassible, sachant que Dorey aurait une solution à proposer. Il avait une foi inébranlable en Dorey.

— Voilà donc la situation, dit Dorey en posant le coupe-papier. Si Malik attrape Worthington, Cain et Mala Reid seront brûlés tous les deux. Worthington doit être liquidé. Qui peut s'en charger?

— Mike O'Brien, répondit O'Halloran sans hésiter, Il peut prendre l'avion ce soir même avec un passeport diplomatique... aucun problème. D'ici cette nuit ou demain matin, il aura arrangé ça.

Dorey fronça les sourcils, réfléchit, puis haussa les épaules.

— Très bien, Tim... allez-y... arrangez-moi ça, dit-il en lui indiquant le téléphone.

Il attira à lui un volumineux dossier pendant que O'Halloran composait un numéro. Il était toujours en train de consulter le dossier lorsque O'Halloran raccrocha le téléphone.

— Vous pouvez considérer que c'est réglé, déclara calmement O'Halloran.

Dorey acquiesça et continua à lire. O'Halloran se

rassit et attendit. Pendant que Dorey examinait le dossier, son mince visage pâle et tendu, O'Halloran songeait à toutes les années durant lesquelles il avait travaillé sous ses ordres. Il était peut-être un peu tordu, du point de vue de O'Halloran, mais c'était, sans aucun doute un être brillant, subtil et totalement impitoyable lorsque la situation l'exigeait. Pendant les quelques instants qu'il fallut à Dorey pour apposer sa signature sur le feuillet agrafé au dossier, O'Halloran en vint à la conclusion qu'il préférerait travailler pour Dorey plutôt que pour n'importe qui d'autre à la C.I.A.

Dorey repoussa le dossier et leva les yeux, observant O'Halloran à travers ses lunettes à double foyer.

— Il faut remplacer Worthington, maintenant, dit-il. A mon avis, Jack Latimer ferait l'affaire, mais Cain n'est guère confiant. Ils vont être à l'affût du remplaçant. Cain croit que Latimer pourrait être brûlé avant même d'avoir commencé.

— Latimer est l'homme qu'il nous faut, dit O'Halloran. Si je parlais à Cain?

— Je lui ai parlé. Cain est toujours de bon conseil. (Dorey joignit le bout des doigts.) Malik est là-bas. Vous vous rappelez Malik?

— Qui pourrait l'oublier? répliqua O'Halloran en se redressant sur son siège.

— En effet... C'est le meilleur agent des Soviétiques. Enfin, il est là-bas; nous savons au moins ça. Donc... (Dorey s'interrompt pour examiner ses ongles et il fronça les sourcils.) Il faut blouser Malik et s'arranger pour amener Latimer à Prague.

Sachant que Dorey avait déjà résolu la question. O'Halloran demeura silencieux. Il attendait.

— Il faut créer un écran de fumée, poursuivit Dorey. Nous allons envoyer à Prague un agent facile-

ment repérable et pendant que Malik le cuisinera, Latimer s'amènera discrètement.

O'Halloran frotta sa lourde mâchoire.

— Ça m'a l'air très bien, mais l'agent repérable, comme vous dites, va en baver.

Dorey eut un sourire morne.

— Oui, certainement, mais il sera sacrifié. (Il se tut un instant, en regardant O'Halloran.) Vous saviez que Girland était rentré? reprit-il. Il est arrivé de Hong Kong ce matin.

— Girland? fit O'Halloran en se penchant en avant. Il est revenu ici?

— Oui. Je ne le perds pas de vue. Il me doit beaucoup d'argent et il est temps qu'il me rembourse. (Dorey ramassa son coupe-papier et l'examina un instant.) C'est Girland qui va me servir d'écran de fumée. Lorsque Malik apprendra que Girland est à Prague, il en déduira immédiatement que c'est lui, notre remplaçant. Pendant qu'il s'occupera de Girland, Latimer pourra se faufiler. Qu'est-ce que vous pensez de cette idée?

O'Halloran, les yeux fixés sur ses mains constellées de taches de rousseur, réfléchissait. : Il éprouvait le plus grand respect pour Girland qui avait été, à une époque, le meilleur agent de Dorey.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que Girland ira à Prague? demanda-t-il enfin. Il ne travaille plus pour nous et c'est loin d'être un imbécile. Je ne le vois pas se rendant derrière le Rideau.

— Girland a deux faiblesses : les femmes et l'argent, dit Dorey. Il ira. Je vous le garantis.

— Dans ce cas, nous le perdrons. C'est ce que vous voulez?

Les lèvres minces de Dorey se pincèrent.

— Girland ne pense qu'à lui-même. C'est uniquement

parce que ça lui rapportait gros, qu'il a travaillé pour nous. Il a réussi à m'escroquer un gros paquet. Il est temps que nous nous servions de lui comme il s'est servi de nous. Et si nous le perdons... ce ne sera pas une grande perte.

O'Halloran haussa les épaules.

— Si vous réussissez à l'envoyer à Prague, je me moque pas mal de ce qui peut lui arriver. Je suppose qu'il est inutile de vous rappeler que c'est un malin. D'ailleurs, pourquoi irait-il à Prague?

— Si l'appât est suffisamment tentant, le poisson mord toujours, dit Dorey. Or, j'ai un appât terriblement tentant pour Girland. Il ira à Prague.

*

Worthington sortit de la minuscule salle de bain en se tapotant les joues avec une serviette. Il s'était rasé la moustache et son visage maigre semblait encore plus long et plus veule.

— Je me sens tout différent, dit-il. Ça fait vingt-cinq ans que je porte la moustache et j'ai l'impression d'être perdu sans elle. (Il sortit de sa poche poitrine des lunettes à monture d'écaille et en chaussa son nez.) Avec ça et sans moustache, je ne crois pas qu'ils puissent me reconnaître; qu'en pensez-vous?

Mala le fixait avec désespoir. Sa lèvre nue et les lunettes avaient modifié son aspect. Sa façon de s'installer d'autorité chez elle et de s'imaginer qu'elle allait l'aider l'avait abasourdi.

— J'ai aussi pensé me décolorer les cheveux, poursuivit Worthington en s'examinant dans le miroir au-dessus de la cheminée. J'ai une bouteille d'eau oxygénée dans ma trousse de toilette. Je ne sais pas très bien

comment m'en servir. (Il se tourna vers elle, l'air interrogateur.) Pouvez-vous m'aider?

Mala prit une longue respiration saccadée.

— Non... je ne vous aiderai pas! dit-elle en s'efforçant de maîtriser sa voix.

La terreur montait en elle. Elle savait que s'ils attrapaient Worthington, il la trahirait. Ce long visage mou l'avertissait qu'il était incapable de courage. Dès qu'ils auraient commencé à l'interroger, il leur dirait tout ce qu'il savait. Ils viendraient alors chez elle et l'emmèneraient. L'idée d'être entre les mains de la Police secrète et des sévices qu'elle lui ferait subir la rendait malade de peur.

— Allez-vous-en, je vous en prie. Je ne plaisante pas. Je vous en prie... je vous en supplie, allez-vous-en!

Worthington la considéra avec reproche.

— Vous ne parlez pas sérieusement, dit-il. Si je vous faisais une tasse de thé? Le thé est bien meilleur que l'alcool. (Il jeta un vague regard autour de lui.) Où donc rangez-vous le thé et la théière?

Mala crispa les mains sur les accoudoirs de son fauteuil.

— Allez-vous-en, je vous dis! Je ne veux pas de vous ici! Je ne vous aiderai pas! Allez-vous-en, je vous en supplie!

— Voyons, ne soyez pas stupide, dit Worthington qui enleva ses lunettes et les glissa avec soin dans sa poche. S'ils me prennent, ils vous prendront aussi. Faisons un peu de thé.

Il entra dans la kitchenette et Mala l'entendit allumer sous la bouilloire. Elle jeta un regard affolé autour d'elle, comme si elle cherchait une issue pour s'enfuir. Elle avait envie de se précipiter dehors, mais pour aller où? Elle regrettait amèrement d'avoir écouté l'agent de Dorey et tous ses beaux discours sur le

patriotisme, le devoir et l'argent qu'elle gagnerait. Jusqu'à ce moment-là, elle n'avait pas compris à quoi elle s'était engagée. Mais maintenant, toutes les sinistres histoires qu'elle avait entendues sur le sort réservé aux espions quand ils étaient pris lui revenaient en mémoire. Et si elle appelait la police? Seraient-ils plus indulgents avec elle si elle leur livrait Worthington? Elle savait bien que non. Elle imaginait sur son corps leurs mains brûlantes, cruelles. Elle songeait aux sévices épouvantables qu'ils lui feraient subir pour l'obliger à parler. Même si elle leur disait tout ce qu'elle savait — et c'était bien peu — ils continueraient inlassablement, persuadés qu'elle leur cachait quelque chose.

Worthington revint de la cuisine, une théière à la main.

— Quand j'aurai décoloré mes cheveux, dit-il en posant la théière sur une table, il faudra que vous me photographiez. J'ai apporté un appareil. J'ai besoin d'une photo pour mon passeport. (Il retourna dans la cuisine et en revint avec des tasses et des soucoupes, qu'il disposa sur la table.) Je vous demanderai ensuite de vous rendre à une adresse que je vous donnerai. La personne que vous y verrez mettra la photo sur mon passeport. C'est un expert. Après seulement, je pourrai m'en aller. Ils ne savent pas que j'ai encore un passeport britannique. Etant donné que j'ai changé d'aspect, je devrais pouvoir passer pour un touriste. (Il souleva le couvercle de la théière.) Le thé de Chine me manque vraiment, dit-il en soupirant et il reposa le couvercle. Vous prenez du lait?

Mala, recroquevillée dans son fauteuil, le regardait fixement. Elle dut se mordre le poing pour ne pas se mettre à hurler.

Mike O'Brien arriva à Prague à neuf heures du soir. Il avait pris un avion-taxi jusqu'à Nuremberg et de là avait gagné Prague en voiture en roulant à bonne allure.

O'Brien, un jeune homme blond au visage plat constellé de taches de rousseur et aux yeux gris et froids, était l'exécuteur de O'Halloran. Depuis trois ans qu'il travaillait pour O'Halloran, il avait eu à faire disparaître quatre agents sur le point de flancher. Ces exécutions étaient maintenant pour lui un simple travail de routine. Il n'éprouvait aucun remords à supprimer un être humain. Sa première mise à mort elle-même ne l'avait pas ému. Pour lui, il s'agissait simplement d'un boulot : un coup de sonnette, le pistolet muni d'un silencieux, la détente que l'on presse... Il avait décidé dès le début que le mieux était encore une balle dans la tête. Avec une balle de 45, la cervelle est instantanément fracassée.

Il avait étudié le plan de la ville et n'eut aucune difficulté à trouver l'appartement de Worthington. Il gara la voiture, en descendit, claqua la portière et pénétra dans l'immeuble. En grimpant l'escalier, il tâta le pistolet dans sa poche. Il se dit que si tout allait bien, il serait de retour à Nuremberg vers minuit. Il y passerait la nuit, puis reprendrait l'avion pour Paris.

Arrivé à l'étage de Worthington, il releva le cran de sûreté de son arme et s'assura que l'arme coulissait facilement de sa poche, puis il pressa la sonnette avec son pouce.

Après une brève attente, il entendit des pas et la porte s'ouvrit brutalement.

Sur le seuil apparut une espèce de géant aux cheveux

blond argent coupés en brosse, avec un visage carré, des pommettes hautes, des yeux verts au regard glacé.

O'Brien sentit un frisson le parcourir en reconnaissant Malik. Il ne l'avait encore jamais rencontré, mais il avait vu sa photo dans le dossier que la C. I. A. possédait sur lui et il n'y avait pas à se tromper.

O'Brien jeta un coup d'œil derrière Malik. Trois hommes, dont deux armés de mitraillettes, portant tous des complets sombres et râpés et des chapeaux noirs, le regardaient fixement, immobiles et menaçants.

— Oui? dit Malik.

Son ton était poli, ses yeux verts sans expression.

O'Brien réfléchit rapidement. Avaient-ils attrapé Worthington? Oui, probablement. Sinon, pourquoi seraient-ils chez lui?

— Est-ce que M. Worthington est là? demanda-t-il. On m'a dit qu'il donnait des leçons d'anglais.

— Entrez, dit Malik en s'effaçant.

O'Brien hésita, mais la menace des mitraillettes était éloquente. Il entra dans le petit salon pauvrement meublé. Derrière Malik, les trois hommes, toujours immobiles, ne le quittaient pas du regard.

— M. Worthington n'est pas ici, dit Malik en refermant la porte. Puis-je voir votre passeport?

— O'Brien haussa légèrement les épaules, puis il sortit son passeport et le tendit à Malik.

— Comment va M. Dorey? demanda Malik en lançant le passeport à l'homme qui n'avait pas d'arme.

O'Brien sourit.

— Il n'est pas mort... pour autant que je sache. Comment va M. Kovski?

C'était le nom du chef de Malik

— Il n'est pas mort non plus, répliqua Malik. (Il y eut un court silence.) Vous êtes un peu en retard, reprit-il. Worthington est parti d'ici vers dix heures

ce matin. Veuillez dire à M. Dorey que je m'occuperais de Worthington. Vous pouvez lui assurer que Worthington ne s'échappera pas. (Il s'inclina légèrement.) Je suis navré que vous ayez fait inutilement le voyage. Si vous voulez bien accompagner ce monsieur, il vous rendra votre passeport à l'aérodrome.

Le petit homme corpulent qui avait mis le passeport de O'Brien dans sa poche, se dirigea vers la porte. O'Brien se résigna à l'inévitable. Il le suivit.

— Un instant, Monsieur O'Brien, dit Malik. Je vous prie de ne pas revenir. Vous ne seriez pas le bienvenu. Vous comprenez?

— Absolument, dit O'Brien. Au revoir.

Il passa devant le petit gros et se dirigea vers l'escalier. Il entendit alors les sanglots assourdis d'une femme quelque part dans l'appartement. Il pensa que ça devait être la femme de Worthington, et intérieurement, il haussa les épaules. Il n'aurait pas aimé être à sa place.

Malik!

Il fit la grimace.

CHAPITRE II

— Ecoute, mon minou, dit Girland, il faut que je m'en aille dans cinq minutes. Alors, finis ton verre et prends ta trottinette, tu veux bien?

La fille assise en face de lui faisait tourner dans son verre les glaçons à moitié fondus. Girland l'avait levée au drugstore St. Germain. A peine dix-huit ans, mais une vraie beauté, brune aux courbes voluptueuses. Avec son pantalon en élastiss rouge vif et un chemisier rouge et blanc, elle avait attiré l'œil toujours aux aguets de Girland. Mais, maintenant qu'il l'avait ramenée chez lui, rue des Suisses, il se rendait compte, un peu tard, qu'elle était trop jeune, trop avide, trop excessive en tout.

— C'est une façon de me dire de foutre le camp? demanda-t-elle en haussant les sourcils, la tête penchée sur le côté comme elle l'avait vu faire à sa vedette de cinéma préférée.

— Désolé, mais c'est exactement ça, répondit Girland avec son sourire de charme. Il faut que je sorte.

— Alors, on ne fait rien? Je suis douée, pourtant, tu sais. Il n'y a pas le feu, non?

Girland soupira. Pourquoi faut-il que je me fourre tout le temps dans des situations pareilles? se dit-il. L'ennui avec moi, c'est que je ne sais pas dire non.

Elle avait l'air si merveilleuse. Et c'est qu'elle l'est vraiment! Pourquoi faut-il que la plupart des femmes, dès qu'elles ouvrent la bouche, deviennent tellement rasantes? Si seulement elle avait pu la boucler, je me la serais envoyée avec joie et sans remords.

— Je t'ai invitée à boire un verre. Tu l'as bu. Maintenant, il faut que je sorte. (Il se leva.) Allez, minou, prends ta trottinette!

Elle but une gorgée, fit la moue et leva la tête pour contempler la haute silhouette de Girland, ses épaules larges, son visage dur et maigre, ses cheveux noirs de jais striés de quelques fils blancs.

Ce qu'il est beau, ce type! se dit-elle.

— Tu ne parles pas sérieusement, quand même? demanda-t-elle. Moi je pensais qu'on allait se payer une partie de rigolade tous les deux. Dans mon pays, on m'appelle l'Onduleuse. Tu auras droit à une expérience inoubliable, mon joli. En ce moment même, plus rien ne nous sépare que la fermeture éclair de mon pantalon.

Girland l'examinait. Il se sentait vieux en présence de cette fille. Sa façon cynique et impudique de s'offrir ainsi lui faisait l'effet d'une douche froide.

— Une autre fois, peut-être, dit-il. Replie ta tente, mon minou, et reprends la route.

La sonnerie du téléphone retentit.

— Terrible! dit la fille. Toutes les fois que je vais m'offrir un type vraiment viril, voilà ce téléphone de malheur qui se met à sonner.

— C'est la vie, dit Girland en décrochant. (Il agita la main en direction de la porte.) Par ici, la sortie; tu descends l'escalier et tu trouves le métro à gauche. Au revoir, minou.

Dans l'appareil, une voix demanda avec un fort accent new-yorkais :

— Girland?

— Je suppose, oui, répondit Girland en se laissant retomber dans son fauteuil.

— Ici Harry Moss, dit la voix. (Girland entendait une musique de jazz en fond sonore.) Vous ne me connaissez pas. C'est Fred qui m'a donné votre numéro.

La fille s'approcha de Girland et lui vida sur la tête le fond de son verre. Deux glaçons à moitié fondus rebondirent sur ses épaules et glissèrent à terre. Soigneusement, elle posa le verre à l'envers au sommet de son crâne, puis se dirigea vers la porte, en tortillant ses fesses rebondies. Girland soupira, et ôta le verre qu'il posa sur la table. Il fit un geste d'adieu à la fille qui lui adressa le signe de la Victoire, les doigts en V.

— Fred... qui? demanda-t-il dans l'appareil.

— J'ai un petit boulot dont vous pourriez vous occuper, si ça vous chante, poursuivit la voix. Il y a de l'argent à la clef.

Girland, qui songeait à son portefeuille vide, devint soudain attentif.

— Combien?

— Des lingots jusqu'au nombril, dit la voix. Vous voulez qu'on en discute?

Girland leva les yeux. A l'autre bout du vaste studio, la fille avait ouvert la porte d'entrée. Elle lui sourit, puis fit coulisser la fermeture éclair de son pantalon qu'elle enleva. Elle rabattit ensuite son chemisier par-dessus sa tête.

— Oui, bien sûr, mais je ne peux pas en discuter maintenant, déclara précipitamment Girland.

Sa concierge était peut-être en train de monter l'escalier. Il imaginait quelle serait sa réaction en

voyant ce qui se passait sur son palier. La fille s'était débarrassée de son chemisier et vêtue de son seul slip en dentelle noire minimum, avait pris une pose aguichante.

— Je serai à la Croix d'Or jusqu'à dix heures. Vous connaissez? demanda la voix.

— Comme tout le monde, dit Girland. J'y serai. Il raccrocha. La fille changea de pose.

— Je te plais? fit-elle avec un sourire canaille.

Elle lui plaisait énormément, mais elle était toujours trop jeune et trop directe.

— Superbe, dit-il. Merci du spectacle. Maintenant, il y a une blanchisserie au bout de la rue. Va donc te faire décrasser un peu la cervelle, minou. Elle en a grand besoin.

Il lui claqua la porte au nez et tourna la clef. Il s'attarda un moment à l'écouter glapir de rage et l'injurier à travers la porte, et fut consterné par l'étendue de son vocabulaire. Quand elle fut à court d'imagination et à bout de souffle, elle se rhabilla, et il l'entendit descendre en trombe l'escalier. Il se demanda ce que ses voisins pouvaient bien penser.

Il alluma une cigarette et s'assit.

Qui était Harry Moss? se demanda-t-il. Et Fred? Le seul Fred que Girland connaissait était le barman du Bressane où il se rendait fréquemment. Il appela le bar et demanda Fred.

— Ici, Girland. (Comme d'habitude, ils échangèrent quelques propos sur leurs santés respectives et l'existence en général.) Tu connais un gars qui se fait appeler Harry Moss?

— Ce mec-là? fit Fred d'un ton désapprobateur. Oui, il s'est amené il y a environ deux heures. Jeune, dans les vingt-trois ans... Ça pourrait être une tapette, mais je n'en jurerais pas; je ne lui confierais pas ma

femme. D'ailleurs, je ne lui confierais pas ma mère non plus. Il avait un boulot à proposer, je ne sais pas quoi au juste. J'ai eu vaguement l'impression qu'il s'agissait de contrebande. Comme je ne savais pas où tu en étais, je lui ai donné ton nom. Je n'aurais pas dû?

— Si. Merci, Fred. Il ne faut jamais cracher sur une occasion. S'il en sort quelque chose, je te réserverai une part du gâteau.

Il raccrocha et resta quelques instants immobile, à réfléchir. Il avait besoin d'argent. Comme toujours, songea-t-il avec amertume. Mais plus que jamais, peut-être. Il avait eu tort de s'éterniser à Hong Kong¹. Il pensa à Fan-Toy et soupira. Quelle fille! Ces Chinoises, pour la technique, sont imbattables. Il était resté avec elle jusqu'au dernier sou de l'argent qu'il avait escroqué à Dorey. Encore une chance qu'il n'ait pas vendu son billet de retour par avion, sinon il se serait retrouvé à la cloche. C'est Dorey qui se serait réjoui! Enfin, voyons toujours ce que le dénommé Harry Moss a à me proposer, se dit-il en se levant. Qui sait? La vie est pleine de surprises. Des lingots jusqu'au nombril, avait dit Moss. Girland sourit. Curieuse façon de s'exprimer!

La Croix d'Or était un cabaret louche situé près de la rue du Bac. Girland y était allé quelquefois. C'était un repaire d'homosexuels sur le retour et de beaux blonds à la recherche d'un client. Et on pouvait y entendre un trompettiste noir dont le jeu, toutes proportions gardées, rappelait celui d'Armstrong. Rares étaient les femmes qui fréquentaient le club, et celles qui y venaient étaient manifestement des lesbiennes.

En descendant l'escalier obscur qui menait à la

1. Voir *La Blonde de Pékin*.

salle en sous-sol, Girland entendit la voix d'or de la trompette du Noir. Il salua d'un signe de tête le portier qui lui jeta un regard vide, puis entra dans la salle enfumée. Il fut aussitôt assailli par une odeur de sueur et un brouhaha de voix aiguës que dominaient les sonorités chaudes de la trompette. Il s'immobilisa, jeta un coup d'œil circulaire sur la salle comble, puis se frayant un chemin parmi les blondinets qui caquetaient, voyants et bruyants comme des perroquets, il se dirigea vers le bar.

Le barman, gras et chauve, s'approcha vivement de lui en minaudant.

— Oui, mon chou? dit-il en posant ses mains blanches et bouffies sur le bar. Qu'est-ce que je peux faire pour te rendre heureux?

— Salut, Alice, dit Girland en lui serrant la main. (Il savait que le barman aimait être appelé par son nom de guerre.) Harry Moss est là?

— Oui, mon chou. Il t'attend. (Le barman roula des yeux extasiés.) Ce qu'il est mignon, ce gosse. Il est en haut... chambre 4.

— Il est seul? demanda Girland.

— Bien sûr, mon chou; il t'attend.

Girland sourit.

— Voyons, Alice, un peu de sérieux. Tu te prends les pieds dans tes répliques.

Il traversa la foule, ouvrit une porte au fond de la salle et monta un escalier. Arrivé à la chambre 4, il frappa et pénétra dans une pièce minuscule. Un jeune homme était assis à une table, une bouteille de Scotch, deux verres et un seau à glace devant lui.

Girland referma la porte.

— Moss?

Le jeune homme tourna la tête. Son épaisse tignasse

blonde recouvrait le col de sa chemise de cow-boy. Avec ses petits yeux verts, son nez busqué, sa bouche mince, il donnait une impression de méchanceté et de dépravation.

— Entrez donc, dit-il en indiquant une chaise. Oui, c'est moi Harry Moss. (Il avait un fort accent new-yorkais.) Ravi de vous voir.

Girland s'assit. D'une pichenette, il fit sortir une Pall Mall de son paquet et l'alluma.

— Vous avez téléphoné... me voilà... Alors soyons brefs, dit-il.

Les yeux verts scrutaient le visage de Girland.

— J'ai un boulot que je ne peux pas faire moi-même. Rigoureusement malhonnête, mais il n'y aura pas de revers de manivelle. Trente mille dollars à la clé. Fifty-fifty. Ça vous intéresse?

— Ça pourrait, dit Girland. Mais il faudrait d'abord me convaincre qu'il n'y aura pas de retour de manivelle.

— Je me suis renseigné, reprit Moss, les yeux fixés sur son verre. Il croit que vous êtes le gars idéal pour m'aider et j'ai bougrement besoin d'aide. (Il but une gorgée puis, les yeux plissés, observa Girland par-dessus le rebord de son verre.) Je vous raconte tout ça parce que je suis obligé. Je ne peux pas vous forcer à la boucler, mais on m'a dit que vous étiez discret.

— Qui ça, « on »? demanda Girland, amusé.

— Je me suis renseigné, je vous dis. (Moss, de nouveau, regardait au fond de son verre.) Voilà, je vais vous affranchir. J'ai été mobilisé et j'étais pas encore remis du choc que je me suis retrouvé à Berlin-Ouest. Vous vous rendez compte! Mon officier était tellement con qu'il savait à peine écrire son

nom. Un de ses boulots consistait à aller chercher la solde des officiers. Je conduisais le camion pendant qu'il restait assis sur son gros derrière à prendre des airs importants. Un copain à moi, Ferdy Newman, servait de garde. Bref, pour résumer, on a décidé de piquer le fric. C'était tentant, non? Donc, un jour, il y a de ça un mois, on a fait le coup. On a été obligés d'assommer mon officier, mais on ne lui a pas fait grand mal. Il avait de crâne épais. On s'est donc retrouvés avec cinquante mille dollars dans les fouilles, et toute la police à nos trousses. (Il but une gorgée et leva sur Girland un regard songeur.) Mon vieux, ça chauffait salement! Enfin, toujours pour abrégé, on a filé à Berlin-Est. Ferdy avait une idée de génie : se rendre à Prague et, de là, filer au Caire où il avait des amis. (De nouveau, il s'interrompit et, cette fois, vrilla ses petits yeux sur Girland.) Ça vous intéresse, ou je vous rase?

— Continuez, dit Girland. Je ne m'ennuie jamais quand on parle d'argent.

Un sourire étira les lèvres minces de Moss.

— Moi, c'est pareil. Bon, on est finalement arrivés à Prague. Ils étaient sur nos talons. La Police secrète tchèque s'est mise de la partie. On trouvait déjà avant que ça chauffait, mais alors là, je vous jure, ça devenait incandescent! (Moss fronça les sourcils et secoua la tête.) Une fille de Berlin-Ouest nous avait filé le nom d'un gars à contacter. Une belle crapule, celui-là! Il nous a cachés dans un appartement et nous a soulagés de vingt mille dollars. Il devait en principe nous planquer, nous fournir du ravito, et nous faire sortir de Prague quand les choses se seraient un peu tassées. Il nous a bien installés dans cet appartement et il nous a soutiré du fric, mais ça s'est arrêté là. On ne l'a jamais revu. On est restés trois

jours dans cette turne, à crever de faim. Vous avez déjà passé trois jours sans manger, vous?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire? répliqua Girland. Continuez.

— Ouais... Bref, le quatrième jour, on était prêts à se bouffer mutuellement, dit Moss. Alors on a tiré au sort et Ferdy a perdu. Il est sorti acheter à bouffer. Il n'était pas parti depuis trois minutes que j'ai entendu les coups de sifflet de la police. La trouille que j'ai eue! Je me suis dit qu'il allait me les ramener et je me suis barré sur le toit. J'étais dans un tel état que j'ai oublié d'emporter le fric. (Il s'interrompit pour se curer le nez.) Du toit, reprit-il, j'ai vu Ferdy qui cavalait comme un perdu. Il avait deux flics au train. Eux, ils couraient comme des éléphants qui auraient des ongles incarnés, mais Ferdy, il fendait l'air. Alors un des flics a levé son pétard et lui a fait son affaire. J'ai vu des lambeaux de chemise arrachés à son dos, et du sang. (Il fit la grimace.) C'était terminé, pour Ferdy. (Il se versa à boire de nouveau.) Moi, je m'affole facilement. Je suis descendu quatre à quatre par l'échelle d'incendie. Sur le moment, j'avais complètement oublié l'argent. Je me suis taillé, tout bonnement. (Il s'interrompit.) Vous voulez pas m'offrir une sèche? Mais vous croyez pas obligé, surtout!

Girland jeta sur la table le paquet de Pall Mall. Il était songeur. Cette histoire pouvait être vraie. Comme elle pouvait être entièrement inventée. Mais dans ce cas, pourquoi la lui raconter?

— Je ne vous fatiguerai pas avec les détails, reprit Moss après avoir allumé une cigarette. Il y avait une fille... (Un petit sourire méprisant étira ses lèvres minces.) Qu'est-ce qu'un mec dans mon genre pourrait bien faire avec une fille? Enfin, bref, elle m'a sorti

de Prague et me voilà. Je suis ici depuis deux semaines à me ronger les ongles. Je ne peux plus penser à rien d'autre qu'à cet argent qui m'attend à Prague.

Girland but une gorgée de son verre.

— C'est tout? demanda-t-il.

— Voilà toute l'histoire... et voilà le problème. L'argent est toujours là-bas. Je voudrais que quelqu'un aille à Prague, prenne le fric et le ramène ici. On partage en deux. Quinze pour vous... quinze pour moi.

— Comment savez-vous qu'il est toujours là-bas? demanda Girland.

— Il y est. Ça, j'en suis sûr. On l'a planqué dans un coin où personne n'aurait l'idée de le chercher. Tout en billets de cent dollars... Trois cents en tout. Ça ne prend pas beaucoup de place.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je pourrai mettre la main dessus si vous, vous ne pouvez pas?

— Moi, ils me cherchent là-bas,... pas vous. Vous ne le savez peut-être pas, mais Prague c'est la ville la plus accueillante qui existe derrière le Rideau de Fer. Les Tchèques sont dans la mouise. Ils ont besoin de devises étrangères, alors ils adorent les touristes. Vous y allez en touriste, vous restez deux ou trois jours, vous prenez le fric et vous revenez. Ce n'est pas plus difficile. Ils ne vérifient même pas les bagages des touristes. Je vous dis... ils les adorent.

Girland écrasa sa cigarette tout en réfléchissant. Puis il demanda :

— Et si je le trouve, cet argent, qui vous dit que vous en reverrez la couleur?

Moss sourit.

— C'est un pari. Je n'ai aucun espoir de le récu-

pérer moi-même. Alors qu'est-ce que je risque? Ça ne serait d'ailleurs pas tellement prudent de votre part de me doubler. Tôt ou tard, je vous retrouverais, et vous auriez peut-être des ennuis.

Girland se pencha en arrière et son sourire s'élargit.

— C'est vous qui en auriez, plutôt, Harry, dit-il. J'ai plus d'un tour dans mon sac quand des petits garçons dans votre genre essayent de m'attirer des ennuis.

Moss eut un aimable sourire.

— Oh! je sais. Je me suis renseigné. Vous êtes un dur. Mais j'essaierai quand même. De toute façon, c'est un pain. Alors, qu'est-ce que vous en dites?

— Je vais y réfléchir. Où est caché l'argent?

— Je vous le dirai quand on se retrouvera à l'aéroport et que vous me montrerez votre billet d'avion.

— Qui paye le voyage? Il me faut au moins deux mille francs.

— Ouais, j'y ai pensé. Je peux trouver deux mille francs.

— Bon, je marche peut-être, dit Girland. Appelez-moi donc demain matin vers dix heures. (Il se leva.) Je ne suis pas tellement porté sur le Rideau de Fer. Ça ne me dit rien d'aller là-bas.

— Vous n'êtes pas le seul, dit Moss. Mais renseignez-vous. N'importe qui vous le dira, pour un touriste, il n'y a pas de problème.

— C'est ce que je vais faire. Au revoir, dit Girland et il sortit de la pièce.

Moss vida son verre. Puis il descendit à la salle du club. Se frayant un chemin jusqu'à la cabine téléphonique, il s'y enferma et composa un numéro. Au bout d'un instant, une voix sèche demanda :

— Oui?

— Ici P comme Pomme, dit Moss. Votre client

prendra une décision d'ici demain matin. D'après moi, il ira.

— C'est bien ce que je pensais, dit Dorey et il raccrocha.

*

Girland lui aussi téléphonait. Il y avait un café en face de la Croix d'Or. Il s'y était rendu directement et il était en train de parler à Bill Lampson, du *New York Herald Tribune*, dont les connaissances encyclopédiques avaient souvent été utiles à Girland.

— Salut, Bill, je suis rentré, dit Girland. Comment va?

— C'est Girland? demanda Lampson. Ça alors! Moi qui te croyais vraiment perdu pour de bon... Je dis bien, pour de bon!

— Allez ne sois pas aussi déçu. Paris est assez grand pour nous deux... Alors, qu'est-ce qui te tracasse?

— Rien encore. Comment c'était, Hong-Kong?

— Fabuleux.

— Et les filles?

— Fabuleuses!

— C'est vrai, ce qu'on dit des Chinoises?

— Si tu fais allusion à ce que je crois, la réponse est négative, mais elles sont quand même hautement recommandables. (Girland pensa de nouveau à Tan-Toy.) Et je le dirai plutôt deux fois qu'une.

— Tu m'appelles pour me faire baver d'envie ou pour autre chose? demanda Lampson.

— Un simple petit renseignement, Bill. Peux-tu me confirmer qu'il y a eu un vol de solde de l'armée à Berlin-Ouest il y a environ trois ou quatre semaines?

Un silence s'ensuivit, puis Lampson demanda :

— Tu sais quelque chose?

— C'est moi qui te pose une question, Bill. Ne te fais pas tirer l'oreille.

— Oui, tu as raison. Deux militaires se sont taillés avec cinquante mille dollars.

— Tu sais qui c'est?

— Harry Moss et Ferdy Newman. Les flics les cherchent toujours. Le bruit court qu'ils ont passé derrière le Rideau de Fer. Pourquoi demandes-tu ça? Tu sais quelque chose? Ecoute, Girland, ça pourrait faire une information sensationnelle.

Girland raccrocha doucement. Il semblait donc que Moss ait dit la vérité. Trente mille dollars! Songeur, il regagna sa voiture. Qu'avait-il à perdre? Moss avait dit qu'il couvrirait ses dépenses. Même si l'argent était introuvable, un petit voyage à Prague pouvait être intéressant. Il décida d'y aller.

Il reprit le chemin de son appartement. Il devrait s'occuper de son visa, songea-t-il, mais ça ne prendrait pas longtemps. Avec un peu de chance, il pourrait partir d'ici trois ou quatre jours.

Il passa dix minutes à tourner en rond avant de pouvoir garer sa Fiat 500, puis commença la longue grimpe jusqu'à son appartement. Enfin arrivé au septième étage, il s'immobilisa.

La fille en pantalon rouge était assise par terre, adossée à sa porte. Les bras noués autour des genoux, elle le considérait avec un petit sourire joyeux et moqueur.

— Salut, mon joli. Tu te souviens de moi... Tu as eu la visite d'un cambrioleur.

Girland fit un effort pour contenir son irritation.

— Je t'ai dit de t'en aller, déclara-t-il. Je suis occupé en ce moment. Un de ces jours, quand tu auras un peu grandi, on pourra rigoler ensemble, mais pas en ce moment... Allez, ouste!

— Tu as les oreilles bouchées avec de la cire, ma parole? demanda la fille. Je t'ai dit que tu as eu un cambrioleur.

— Bon, eh bien j'ai eu un cambrioleur. Merci. Monte dans ton carrosse, mon minet, et disparais sur les ailes d'un nuage.

— Un grand type costaud, avec une grosse bouille rouge, poursuivit la fille, les bras toujours noués autour des genoux. Il a perdu un bout de son oreille droite. C'était un professionnel. Si tu avais vu comment il a croché ta serrure! J'étais assise dans l'escalier un peu plus haut. (Elle montra l'endroit du doigt.) Il ne m'a pas vue. C'était comme au ciné.

Girland écoutait avec attention, tout à coup. Un grand type costaud à qui il manquait le lobe de l'oreille droite... Ce ne pouvait être qu'Oscar Bruckman, un des gorilles de O'Halloran. Il n'existait pas deux hommes avec un morceau d'oreille en moins pour s'intéresser à lui au point d'entrer chez lui par effraction.

— Tiens, je vois que ça commence à t'intéresser, dit la fille en se levant. Je m'appelle Rima. On entre et on repart à zéro. D'accord?

Sans s'occuper d'elle, Girland ouvrit sa porte et entra dans l'appartement. Il y jeta un regard circulaire, puis demanda :

— Combien de temps est-il resté?

— Vingt minutes... j'ai vérifié. (La fille le rejoignit et regarda autour d'elle.) Je n'aurais jamais cru qu'il y avait quelque chose d'intéressant à faucher dans cette turne.

— Moi non plus.

Girland commença à rôder dans la pièce, tandis que la fille allait s'asseoir sur le lit.

Après une inspection en règle, Girland constata

qu'il ne manquait rien. La visite de Bruckman l'intriguait. Dorey aurait-il envoyé Bruckman pour essayer de récupérer une partie de l'argent que Girland lui avait estorqué? C'était peu probable. Dorey n'était pas idiot au point de supposer que Girland avait laissé l'argent chez lui. Intrigué et vaguement inquiet, Girland haussa les épaules. Ce devait pourtant être l'explication, se dit-il. Dorey avait toujours eu l'esprit tordu. Il s'aperçut alors que Rima était dans son lit, entièrement nue. Il la contempla un moment, exaspéré. Elle lui adressa un sourire enjôleur.

— Allez, sois beau joueur, dit-elle. Tu ne peux pas gagner tout le temps!

Ah! les femmes! pensa Girland. Elle avait raison, naturellement. Les hommes ne peuvent pas gagner tout le temps... ni même souvent. Mais, histoire de montrer qu'on ne le faisait pas capituler si facilement, il sortit de l'appartement, claqua la porte derrière lui, descendit l'escalier en courant et partit au hasard dans la rue.

Ça lui apprendrait, à cette jeune excitée, songea-t-il. Un peu de frustration, il n'y a rien de plus salubre.

Il passa une fort mauvaise nuit dans un hôtel de cinquième ordre. Au milieu de la nuit, après s'être tourné et retourné en essayant vainement de dormir, l'image de la fille paradant à moitié nue devant lui commença à l'obséder douloureusement.

Je devrais me faire examiner le cerveau, se dit-il, furieux, en flanquant un coup de poing dans son oreiller. Vers cinq heures, comme il n'avait toujours pas fermé l'œil, il se dit brusquement que c'était idiot de refouler ainsi ses tendances naturelles.

Il s'habilla en vitesse et descendit reprendre sa voiture. Dix minutes plus tard, il grimpa ses sept étages pour rentrer chez lui. Pas étonnant que je

n'aie pas de souci à me faire pour garder la ligne, se dit-il en cours d'ascension. Il ouvrit la porte de son appartement et s'avança dans la vaste pièce qu'éclairait faiblement l'aube naissante.

Le lit était vide. L'appartement désert.

Girland fit la grimace; puis il haussa les épaules, fataliste.

Il s'approcha du lit, arracha les draps qu'il laissa en tas par terre, puis il se déshabilla, prit une douche, s'étendit sur le matelas nu et s'endormit.

*

Oscar Bruckman se tenait devant le bureau de Dorey, son chapeau derrière son dos entre ses doigts épais.

O'Halloran, le patron direct de Bruckman, regardait par la fenêtre en mâchonnant un cigare éteint.

Dorey, assis à son bureau, jouait avec un coupe-papier.

Une atmosphère tendue régnait dans la pièce.

— C'est curieux, râlait Dorey, mais quand je monte une opération, il faut toujours qu'un événement imprévu bloque les rouages à un moment ou à un autre. J'ai eu le rapport d'O'Brien. Il a échoué. Worthington est toujours vivant.

O'Halloran se détourna de la fenêtre.

— Nous ne pouvons rien reprocher à O'Brien. Le renseignement de Cain est arrivé trop tard.

— Ça, c'est l'excuse classique. Maintenant Malik est sur les lieux et O'Brien a été expulsé. Il ne peut pas retourner là-bas. Si Malik met la main sur Worthington, et je ne serais pas étonné qu'il y arrive, je perdrai ainsi deux agents de valeur.

O'Halloran n'avait rien à répliquer à cet argument. Il échangea un regard avec Bruckman et attendit.

— Enfin, Girland part pour Prague, semble-t-il, poursuivit Dorey. Je me suis occupé de ça moi-même. (Ses yeux froids, légèrement agrandis par ses lunettes, se tournèrent vers Bruckman.) Qu'avez-vous à signaler?

Bruckman était assez content de lui. Il ne s'était pas trop mal tiré de son travail.

— Je suis allé chez Girland, dit-il. J'ai caché l'enveloppe que vous m'avez donnée dans sa valise. A moins qu'il mette la valise en pièces détachées, il ne la trouvera pas, mais eux la trouveront quand ils l'auront embarqué.

— Vous êtes bien sûr que personne ne vous a vu entrer chez lui? demanda sèchement Dorey.

Bruckman réprima un sourire avantageux, sachant que Dorey avait horreur de ça.

— Absolument sûr, monsieur.

Dorey garda le silence un instant, le front soucieux. Puis il se détendit.

— Je ferais peut-être bien de vous expliquer en quoi consiste cette opération, dit-il en se laissant aller en arrière dans son fauteuil. Nous voulons amener Latimer à Prague, et nous nous servons de Girland comme écran de fumée. Malik est là-bas, et il est au courant des activités de Girland. Il supposera que Girland est notre remplaçant. Il s'agissait donc pour moi de m'arranger pour que Girland aille à Prague. (Dorey ramassa son coupe-papier et se mit à l'examiner.) Il y a un mois, reprit-il, deux militaires, Harry Moss et Ferdy Newman, ont volé la solde des officiers à Berlin-Ouest. Ils se sont enfuis à Prague. Newmann a été tué par la police tchèque, et Moss

est en prison. J'ai un jeune neveu ici qui suit des cours d'art dramatique. Je me suis assuré qu'il pouvait jouer le rôle d'Harry Moss. Il a contacté Girland et lui a raconté une histoire que j'avais mise au point. Il semble que Girland soit tombé dans le panneau. Il va se rendre à Prague pour tenter de récupérer ce qu'il s'imagine être l'argent volé. Il est indispensable qu'il trouve cet argent à Prague. Cela fait partie de l'opération. (Il ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit un paquet, enveloppé de papier brun et fermé avec du scotch.) Il y a là-dedans trente mille dollars. (Il tourna les yeux vers Bruckman.) Vous allez vous rendre à l'appartement de Mala Reid et vous dissimulerez ce paquet à un endroit où elle ne puisse pas le trouver. Ceci fait, vous me ferez savoir où vous l'avez caché! On dira alors à Girland où le trouver. Dès que Girland aura mis la main sur l'argent, vous passerez un coup de fil anonyme à la police secrète et vous leur direz que Girland a cet argent pour payer certains renseignements qu'il espère obtenir des contacts de Worthington. Il est bien évident qu'ils se rendront immédiatement à son hôtel, et trouveront l'argent ainsi que l'enveloppe que vous avez mise dans sa valise. Les papiers contenus dans l'enveloppe leur apprendront que Girland est un agent. La police le remettra entre les mains de Malik qui supposera que Girland est le remplaçant de Worthington. Pendant ce temps, Latimer arrivera par avion. Voilà l'opération. (Il tendit un feuillet à Bruckman.) Voici vos instructions. L'opération doit être soigneusement minutée. Maintenant filez. Quand je saurai que Girland part pour Prague, je vous alerterai. Ne faites rien avant que je vous donne le feu vert.

— Bien, monsieur, dit Bruckman et, prenant le paquet et ses instructions, il quitta la pièce.

Dorey reposa le coupe-papier, puis leva les yeux sur O'Halloran.

— Je préférerais que Worthington soit mort. Il pourrait nous compliquer la tâche.

— Bien que vous ne m'avez pas demandé mon opinion, je me permets de vous dire que je trouve toute cette opération assez risquée, déclara froidement O'Halloran. J'ai toujours pensé que vous sous-estimiez Girland. Vous pourriez avoir des ennuis avec lui. Nous ne sommes même pas sûrs qu'il ira à Prague.

— J'en suis certain, au contraire, dit Dorey. Il ira.

O'Halloran haussa les épaules, pour montrer qu'il n'était pas convaincu.

— Bon. Supposons qu'il y aille. Il pourrait très bien filer avec votre argent. Le type est rusé.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça? répliqua Dorey avec impatience. C'est un escroc à la petite semaine et il n'est pas tellement intelligent. Je suis prêt à perdre l'argent... ce sont les Tchèques qui l'auront, mais certainement pas Girland. Après tout, c'est l'argent du gouvernement. L'ennui avec vous, Tim c'est que vous souffrez d'un complexe d'infériorité vis-à-vis de Girland. Croyez-moi... il n'est pas aussi malin que vous croyez.

O'Halloran songea à toutes les occasions où Girland avait escroqué à Dorey de considérables sommes d'argent, mais il jugea le moment mal choisi pour le rappeler à Dorey.

— Enfin, nous verrons bien, dit-il.

Dorey, qui était très satisfait de son plan, regarda O'Halloran en fronçant les sourcils, puis attira un dossier à lui. Le geste classique, pour signifier qu'il estimait l'entretien terminé.

*

Worthington embobina la pellicule, puis il ouvrit l'appareil photo et en sortit le rouleau.

— N'ayez pas l'air aussi inquiète, dit-il. Je serai parti d'ici deux jours. Nous arriverons sûrement à nous entendre, pour si peu de temps.

Mala était maintenant résignée à le garder chez elle. Revenue de son choc, elle était prête à l'aider si cela devait lui permettre de s'en débarrasser rapidement. Elle avait pris vingt clichés de lui et en observant dans le viseur son visage apeuré, elle avait commencé à le prendre en pitié.

— Je ne sais pas comment nous allons nous débrouiller, dit-elle, désespérée, mais nous y arriverons, je suppose.

Il lui sourit. Elle trouva qu'il avait beaucoup moins d'allure sans sa moustache.

— Mais oui, bien sûr... deux jours... je vous le promets... pas davantage. (Il lui tendit le rouleau de pellicule et son passeport britannique.) Voudriez-vous porter ceci à Karel Vlast? Il habite Celetna Ulice. Il sait que c'est urgent. Il est vieux, mais il connaît son affaire. (Worthington caressa sa lèvre supérieure et éprouva un petit choc de ne plus y sentir le contact familier de sa moustache.) Vous savez où c'est? Prenez le tram.

— Oui. (Mala hésita un instant.) Vous voulez bien aller dans la salle de bains? dit-elle. Il faut que je m'habille.

— Oui, bien sûr.

Worthington entra dans la salle de bains et referma la porte. Il rabattit le couvercle des cabinets et s'assit dessus.

En l'écoutant se déplacer dans la chambre, il évoqua le jour où il avait fait sa connaissance. Il avait été prévenu par Cain qu'il y avait maintenant un agent féminin sûr à Prague et qu'elle travaillait à l'Alhambra. Cain avait déclaré qu'il serait plus prudent pour Worthington de transmettre ses messages et ses renseignements à la jeune femme qui pourrait les communiquer à Cain, puisqu'il se rendait souvent au club. De cette façon, lui et Cain n'auraient plus à se rencontrer.

Worthington se rappelait sa première visite chez Mala. Il avait sur lui ce qui paraissait être une inoffensive liste de commissions, mais qui dissimulait, à l'encre invisible des renseignements qu'il voulait communiquer à Cain. Dès qu'il la vit, il tomba amoureux d'elle. Elle était tout l'opposé d'Emilie : l'une était grasse, bête et acariâtre. L'autre ravissante, mince et d'humeur joyeuse. Mais jamais il n'avait laissé deviner ses sentiments à Mala. Il s'efforçait de se rappeler qu'il était beaucoup plus âgé qu'elle et qu'en outre, il était marié.

Mais, durant les deux années qu'il avait travaillé avec elle, les sentiments qu'elle lui inspirait étaient devenus de plus en plus forts. Il souffrait de l'indifférence qu'elle lui manifestait. Elle ne voyait en lui qu'une façon comme une autre de gagner de l'argent.

Depuis qu'il était chez elle, la présence si proche de la jeune femme le troublait. Il avait envie d'elle. Un désir furieux le tenaillait, mais il savait que s'il faisait la moindre allusion à l'amour qu'il éprouvait pour elle, tout serait perdu. Depuis qu'ils étaient ainsi enfermés en tête à tête, elle n'avait pas une seule fois manifesté autre chose qu'une hâte fébrile de le voir partir.

Par un immense effort de volonté, il reporta ses

pensées sur Vlast. Il avait fait sa connaissance à une réunion secrète anticommuniste. Vlast s'était pris de sympathie pour lui. Il disait qu'on pouvait toujours faire confiance aux Anglais. Ils avaient bavardé. Après plusieurs rencontres, Vlast avait confié à Worthington qu'il avait été autrefois un graveur de talent. Il travaillait maintenant comme liftier de nuit dans un des meilleurs hôtels de la ville. Il était donc libre de ses journées. Baissant la voix, il avait ajouté que si jamais Worthington avait besoin d'un passeport, il n'avait qu'à s'adresser à lui. « On ne sait jamais. Je suis un expert dans ce domaine. »

A l'époque, Worthington n'avait aucun sujet d'inquiétude, mais il n'en avait pas moins pris bonne note de cette proposition. Il savait qu'il lui faudrait peut-être un jour quitter Prague, et avec un faux passeport.

Deux semaines plus tôt, tout allait encore bien pour Worthington. Courtois et raffiné, il était d'un abord plaisant. Il savait également écouter avec profit. De temps à autre ses élèves — des professeurs, des hommes politiques, des fonctionnaires — laissaient échapper des renseignements qu'il transmettait à Cain qui, à son tour, les communiquait à Dorey. Worthington avait vu les dollars s'accumuler à son compte en banque suisse. Puis brusquement, Malik, un géant aux cheveux blonds, avait fait son apparition. Worthington savait que cet homme était l'agent le plus dangereux du GRU, le Service secret soviétique. Worthington s'était toujours rendu compte qu'il n'avait pas l'étoffe d'un héros. En apprenant l'arrivée de Malik à Prague, il avait aussitôt commencé à préparer son départ. Il contacta Vlast. Le vieil homme accepta de lui fabriquer un faux passeport, mais il ne travaillait pas pour rien. Worthington passa plusieurs jours an-

goissés à réunir la somme nécessaire, en empruntant, en puisant dans ses maigres économies, et en persuadant certains de ses élèves les plus sûrs de lui *consentir une avance*. Au cours de ces journées, Worthington s'était aperçu qu'il était surveillé et il eut la conviction que Malik le soupçonnait. Il fit également une autre découverte terrifiante. S'il était arrêté, il serait obligé de trahir Mala et Cain. La seule idée de ce que lui feraient les hommes de main de Malik pour le forcer à trahir le rendait malade. Il savait que, sous la torture, il deviendrait une véritable mine de renseignements entre leurs mains. Dorey le savait sûrement lui aussi. Dorey... Celui-là, il le haïssait. Il ne l'avait vu qu'une fois et il savait qu'il n'avait inspiré aucune confiance à Dorey. Dorey tenait à Mala et à Cain. Que ferait donc Dorey? Assis sur la cuvette des cabinets, la fumée de sa cigarette jaunissant ses doigts minces, Worthington frissonna. Dorey enverrait quelqu'un pour le liquider. Les morts ne parlent pas. Il avait donc maintenant à ses trousses non seulement Malik, mais un des tueurs de Dorey.

Un léger coup retentit à la porte de la salle de bains qui s'ouvrit.

— Je m'en vais, dit Mala.

Il se leva précipitamment, gêné d'avoir été surpris assis sur ce siège... Mala portait une robe bleue toute simple; il la trouva ravissante. Une bouffée de désir l'envahit. Il la dévisagea un moment, puis se ressaisissant, il tira une enveloppe de sa poche intérieure.

— C'est l'argent pour Vlast, dit-il en lui tendant l'enveloppe. Je vous en supplie, ne le perdez pas. Vous avez la pellicule et le passeport?

— Oui. (Elle glissa l'enveloppe dans son sac, puis

tourna les talons et traversa la pièce. Le regard de Worthington descendit lentement le long de son dos svelte.) Il y a quelque chose dans le réfrigérateur, si vous avez faim.

— Merci. Assurez-vous que personne ne vous suit.

Elle lui jeta un coup d'œil aigu. Elle savait qu'elle le troublait et cela l'inquiétait. Elle était sûre qu'il serait capable de se contrôler, mais plus vite il partirait, mieux ça vaudrait pour les deux. Il n'éveillait aucun sentiment en elle. Elle trouvait simplement gênant de l'avoir chez elle.

— Je ferai attention, dit-elle, et elle sortit.

Il lui fallut vingt minutes pour arriver à la Celetna Ulice. Vlast habitait au cinquième étage. Elle commença à gravir l'escalier. Arrivée au troisième, elle s'arrêta et jeta un coup d'œil dans la cage de l'escalier. Sûre alors de ne pas être suivie, elle monta les deux derniers étages en courant et sonna chez Vlast.

Après une longue attente, la porte s'ouvrit. Sur le seuil apparut un vieillard d'une corpulence impressionnante, vêtu d'une chemise de flanelle grise et d'un pantalon en velours côtelé noir et crasseux. Une couronne de cheveux blancs lui recouvrait à moitié les oreilles. Avec ses petits yeux, son nez court et boulu et son triple menton, il aurait fait fureur à Hollywood.

— Entrez, dit-il en s'inclinant lourdement. Je ne me rappelle pas avoir jamais reçu une aussi ravissante visiteuse. (Il se détourna et la précéda en se dandinant dans le salon, gris de poussière, meublé de deux fauteuils disloqués, d'une table et d'un tapis élimé.) J'ai perdu ma femme. (Il tapota un des fauteuils, en faisant jaillir un nuage de poussière.)

Vous avez une bien jolie robe. Ce serait dommage de l'abîmer. (De sa lourde démarche, il alla chercher un journal au fond de la pièce et l'étala sur le fauteuil.) Là... comme ça, vous ne risquez rien. Asseyez-vous, je vous en prie.

Mala s'assit. Elle sortit de son sac l'argent, la pellicule et le passeport. Puis elle se raidit soudain, les yeux fixés sur la main droite du vieil homme, enveloppée d'un énorme pansement.

— Vous vous êtes blessé? demanda-t-elle.

Il baissa les yeux vers sa main bandée et haussa les épaules.

— Ce n'est pas très grave. Je me suis coupé. Mais à mon âge, une coupure, ça peut être dangereux. Maintenant dites-moi ce qui me vaut un tel plaisir...

— Je viens de la part de M. Worthington, dit-elle, essayant de réfréner la panique qui montait en elle. (Elle posa passeport, pellicule et argent sur la table.) Il pense que vous pourriez faire ça rapidement.

Vlast examina le passeport, puis secoua la tête.

— C'est trop bête. Il faut toujours que ces choses-là arrivent au mauvais moment. Dès que ma main sera guérie, je m'y mettrai. Cela ne sera pas long. (Il regarda l'enveloppe.) C'est l'argent? (Il ouvrit l'enveloppe, compta les billets et hocha la tête, satisfait.) J'aime beaucoup M. Worthington. J'ai promis de l'aider. Ça ne prendra pas longtemps.

— Mais... Combien? demanda Mala, le visage tendu, les yeux agrandis.

— Oh... sûrement pas plus de deux semaines.

Mala crispa les poings.

— Mais c'est terriblement urgent. Ils le cherchent déjà!

De ses doigts épais, Vlast frotta son menton mal

rasé avec un bruit de râpe. Son visage bouffi s'assombrit.

— C'est très ennuyeux. Je suis désolé... je ne peux pas m'y mettre avant quinze jours. Je vous assure que je le ferais, si c'était possible.

Quinze jours! pensait Mala. Je ne peux pas le garder quinze jours chez moi!

— Vous ne pouvez vraiment pas essayer avant?

— Il faut que ce soit parfait. Si je sabotais le travail, j'enverrais Worthington à la mort. Dans deux semaines, je devrais pouvoir faire un travail parfait. Je ne veux pas m'y risquer avant.

Mala, au désespoir, resta un moment figée, puis elle se leva.

— Je vais le prévenir.

— Dites-lui que je suis vraiment désolé. (Le vieil homme reluquait la jeune fille avec un plaisir évident.) Voulez-vous une tasse de thé?

— Non... non, merci.

Elle se dirigeait vers la porte. Il la regarda partir, tout chagriné de voir sortir de son existence un être aussi charmant, aussi séduisant. Il mit les objets qu'elle lui avait remis dans un tiroir qu'il ferma à clef. Puis il se dirigea lourdement vers la fenêtre ouverte, se pencha au-dehors et regarda la jeune femme s'éloigner et disparaître dans la rue.

« Eh! bien, il en a de la chance, ce Worthington », songea-t-il, en regrettant de ne pas avoir quarante ans de moins. Il se demanda s'ils couchaient ensemble. Avec un soupir, il regagna son fauteuil poussiéreux. Il commençait à ressentir des élancements dans sa main blessée. Il irait à l'hôpital dans l'après-midi. Il fallait qu'il guérisse vite s'il voulait tenir la promesse faite à Worthington.

Resté seul, Worthington examina avec soin l'appartement de Mala. Il se composait d'un living-room assez vaste, prolongé par une alcôve où se trouvait un étroit divan, d'une minuscule kitchenette et d'une salle de bains. Une rangée de placards s'alignait sur un des murs du living-room. A l'extrémité de la pièce, une porte-fenêtre s'ouvrait sur un petit balcon, orné de deux grands buissons fleuris dans des bacs. En face, le mur nu d'une église. Si quelqu'un venait à l'improviste, Worthington pourrait toujours se cacher sur le balcon, sûr de n'être vu ni de la rue ni du living-room. Cette perspective le réconforta un peu.

Il glissa sa valise sous le divan, puis s'assit dans le fauteuil. Dans un des coins du salon se dressait une sculpture de bois représentant un ange agenouillé, grandeur nature... un ornement d'église, sans doute, trouvé chez quelque antiquaire. Il allait l'examiner de plus près quand il entendit des pas dans l'escalier. Se levant d'un bond, il courut sur le balcon et se colla contre le mur, affolé. Ses doigts effleurèrent la crosse du Colt-32 qu'il portait dans un baudrier sous l'aisselle gauche. Il entendit la clef tourner. Puis un silence. Il tendit prudemment la tête au-dessus du grand buisson fleuri. Il aperçut Mala qui parcourait la pièce d'un regard anxieux, et sortit alors de sa cachette.

— Oh! fit-elle en étouffant une exclamation. Je... je vous croyais parti.

Worthington eut un sourire amer. Elle savait bien mal cacher ses déceptions.

— Non. Mais il faut toujours prendre ses précautions. Je vous ai entendue monter l'escalier. (Il se

tut un instant, l'air interrogateur.) Alors? Pour quand Vlast peut-il me faire mon passeport?

— Il s'est blessé à la main. Pas avant deux semaines, pense-t-il.

Le sang monta au visage de Worthington, puis reflua entièrement.

— Deux semaines? Mais c'est absurde!

— Je sais. Mais il ne peut pas se servir de sa main. (Elle se tut un instant, puis éclata.) Vous ne pouvez pas rester ici pendant deux semaines! Il faut vous en aller! Je ne veux pas vous garder ici!

Worthington s'assit. Deux semaines! Deux semaines pendant lesquelles Malik allait tout mettre en œuvre pour l'attraper. Il se tassa sur lui-même. Partir? Pour aller où? Le petit appartement de Mala était son seul refuge.

— Je vous en prie, allez-vous-en, disait Mala, au bord de l'hystérie. Ne restez pas planté là... Prenez votre valise et partez!

Worthington cessa un instant de penser à ses ennuis pour penser à ceux de Mala. Il comprenait fort bien sa réaction. Comme tout aurait été différent si elle l'avait aimé comme il l'aimait, songea-t-il avec amertume.

— Si je m'en vais, dit-il calmement, je n'irai pas loin, vous le savez bien. Et je n'ai jamais été courageux... Les héros ne courent pas les rues, vous savez. Ils n'auront pas beaucoup de mal à me faire parler. Combien de temps espérez-vous vous en tirer s'ils me prennent? Il vaut mieux que je reste ici, pour notre sécurité à tous les deux. Je n'ai aucun endroit où aller.

Mala l'observait avec désespoir, sachant qu'il disait vrai.

— Alors, c'est moi qui partirai. Je demanderai l'hospitalité à une amie.

— Est-ce bien prudent? (Worthington alluma une cigarette d'une main qui tremblait.) Votre amie voudra savoir pourquoi vous êtes partie de chez vous. Elle devinerait que je suis ici.

Elle s'assit brusquement.

— Nous pouvons nous arranger, poursuivit Worthington d'une voix conciliante. Vous ne rentrez jamais avant minuit. Je dormirai pendant que vous serez au club, et à votre retour je vous laisserai le lit. Je vous promets de ne pas vous gêner.

Sans répliquer, elle continuait à fixer ses mains, crispées sur ses genoux.

Malgré l'amour qu'elle lui inspirait, Worthington commençait à s'impatienter. Ne pouvait-elle faire preuve d'un peu de bonne volonté? Lui était-il tellement indifférent?

— Ecoutez, j'essaie d'être réaliste, reprit-il d'une voix où perçait son irritation. Il faut voir les choses en face. Vous ne comprenez donc pas que s'ils me prennent ils nous tueront tous les deux?

Elle leva les yeux, le visage blême, les lèvres tremblantes.

— Pourquoi m'avez-vous fait ça? J'étais en sécurité avant que vous ne veniez ici. Vous êtes un égoïste, un lâche...

Worthington tiqua.

— Personne n'est jamais en sécurité, dit-il. Je sais que je suis un lâche, mais vous l'êtes aussi. Et vous ne pensez qu'à vous. Moi, je pense à nous deux.

Comme elle ne répliquait pas, il poursuivit :

— Bon, et si nous déjeunions? Avez-vous quelque chose à manger? Je meurs de faim.

CHAPITRE III

Oscar Bruckman était à Prague depuis deux jours. Il était descendu dans un modeste hôtel du quartier de Stare Mesto et se comportait comme l'Américain typique. Un des premiers lieux de plaisir qu'il avait visité était le night-club de l'Alhambra. Il avait assisté au numéro de Mala et avait noté à quelle heure elle entrait en scène et à quelle heure elle en sortait. Bruckman, ne connaissait rien à la musique et aurait été bien incapable de dire si cette jolie fille savait chanter ou pas. Il s'en fichait d'ailleurs, éperdument. Mais il avait apprécié sa silhouette.

Il était allé également examiner son immeuble. Son regard aigu avait enregistré tous les détails dont il aurait besoin par la suite. Il s'était arrêté dans le couloir pour allumer une cigarette et avait constaté qu'il n'y avait ni concierge ni ascenseur.

Vers cinq heures, le lendemain de son arrivée à Prague, il reçut le feu vert de Dorey par télégramme codé. Girland avait obtenu un visa pour Prague et devait partir le lendemain matin.

Au moment où Mala commençait son numéro à l'Alhambra, Bruckman mit le paquet contenant les trente mille dollars que Dorey lui avait donnés dans un porte-documents élimé et quitta son hôtel.

Il se rendit à pied chez Mala. A cette heure tardive, les rues étaient quasiment désertes. Seuls quelques touristes déambulaient, levaient des yeux admiratifs vers les belles maisons, s'arrêtaient pour examiner les vieilles enseignes qu'on utilisait avant de numéroter les maisons.

Il pénétra dans l'immeuble et gravit tranquillement l'escalier raide en spirale, sans chercher à étouffer ses pas sur les marches de bois nu. Il était bien trop habile pour jamais prendre des allures furtives. Il montait donc l'escalier comme un visiteur quelconque, et Worthington l'entendit.

Les deux journées précédentes avaient été éprouvantes pour Worthington. Au moindre bruit venu de l'extérieur, il se précipitait sur le balcon. Mala l'évitait, et passait toutes ses journées dehors, dans des cafés, des musées ou au cinéma, ne rentrant que vers huit heures pour se préparer avant son tour de chant, à l'Alhambra.

Les heures semblaient interminables à Worthington. Il n'avait que son angoisse pour lui tenir compagnie.

Mala avait tendu un drap sur une ficelle pour fermer l'alcôve. Quand elle rentrait de l'Alhambra, elle échangeait avec Worthington quelques mots impersonnels, puis elle se retirait derrière l'écran et se couchait. Worthington passait le reste de la nuit sur un fauteuil, regardant l'aube franchir lentement les fenêtres. Le matin, très tôt, Mala le laissait seul à nouveau.

Quand elle se préparait pour aller chanter, Worthington passait derrière le drap et s'allongeait sur le lit. Il l'entendait aller et venir dans l'appartement. prendre une douche, s'habiller, Tout aurait été tellement plus simple si elle avait eu un peu d'affeciton

pour lui. Les deux solitaires qu'ils étaient, guettés par la mort, auraient eu plus de courage pour affronter les événements. Mais elle ne lui prodiguait pas le moindre encouragement. Elle restait distante, polie et ne souhaitait visiblement que de le voir disparaître.

Elle venait de partir pour le club. Les effluves d'un parfum que lui avait offert un admirateur américain flottaient encore dans la pièce. Il avait quatre heures devant lui pour essayer de trouver un sommeil agité et il s'appropriait à se déshabiller lorsqu'il entendit monter Bruckman.

Son cœur s'arrêta de battre un instant. Après un bref coup d'œil circulaire pour s'assurer que rien dans la pièce ne pouvait trahir sa présence, il éteignit la lumière et gagna à pas de loup le balcon, refermant doucement la porte-fenêtre sur lui. Il tira son Colt et se glissa derrière le buisson en fleurs. L'arme ne lui apportait aucun réconfort. Aussi désespérée que pût être sa situation, il ne s'imaginait pas pressant la détente.

Bruckman s'immobilisa devant la porte d'entrée. L'immeuble était silencieux. Il appuya sur la sonnette et attendit. Il avait une histoire toute prête si quelqu'un venait ouvrir. Il avait repéré en bas, sur les boîtes aux lettres, le nom du locataire du dessus. Il s'excuserait de son erreur et continuerait à monter.

Il attendit patiemment, puis sonna une deuxième fois. Après une nouvelle attente, il se convainquit que l'appartement était inoccupé. Sortant de son portefeuille une lame d'acier flexible, il crocheta habilement la serrure, pénétra dans la pièce obscure, chercha à tâtons le commutateur et alluma.

Dissimulé derrière le buisson, Worthington aperçut brièvement Bruckman qui avançait dans la chambre.

Il reconnut aussitôt sa haute silhouette massive. La peur, dont il n'avait pas encore fait vraiment l'expérience, le paralysa.

Il savait que Bruckman était un des gorilles de O'Halloran dont il exécutait tous les sales boulots. C'était à lui que la C.I.A. faisait appel quand il fallait liquider un agent détenant des renseignements importants et qui menaçait de flancher.

Qui avait révélé sa cachette à Bruckman? se demanda Worthington, le cœur cognant dans sa poitrine. Il rabattit le cran de sûreté de son pistolet, mais il savait qu'il ne pourrait jamais abattre Bruckman. Il n'avait jamais tué de sa vie et savait qu'il serait incapable de le faire. Glacé de terreur, il s'agenouilla sur le balcon, attendant que Bruckman le découvrit.

Plusieurs minutes s'écoulèrent; rien ne se passait. Affolé, Worthington jeta de nouveau un coup d'œil dans la pièce.

Bruckman ressortait de la salle de bains. Il jeta sur la pièce un coup d'œil circulaire, puis se dirigea vers la statue de l'ange qu'il examina pensivement.

Intrigué, Worthington l'observait. Le large dos de Bruckman lui cachait la statue. Puis Bruckman se détourna à demi et Worthington vit qu'il tenait entre les mains la tête de l'ange. Il la posa à terre, puis ouvrit son porte-documents et en sortit un petit paquet enveloppé de papier brun. Enfonçant le paquet dans le cou de l'ange, il le fit entrer dans le corps creux de la statue. Ses gestes étaient rapides et efficaces. Un instant, la tête de l'ange avait repris sa place. Bruckman jeta un coup d'œil autour de lui, reprit sa serviette vide, gagna la porte, éteignit la lumière et sortit en refermant derrière lui.

Stupéfié par sa chance, Worthington attendit un moment, puis poussa doucement la porte-fenêtre. Il

pouvait entendre Bruckman qui descendait l'escalier. Il gagna la porte sur la pointe des pieds et l'ouvrit avec précaution. L'écho de la lourde démarche de Bruckman diminuait. Puis Worthington entendit la porte d'entrée claquer.

Il alluma la lumière et se dirigea en chancelant vers le fauteuil où il se laissa tomber. Il avait vu la mort de trop près, songea-t-il. Paralysé par la peur, il ne pouvait que demeurer immobile, fixant l'ange en bois, soulagé d'être encore en vie, mais tenaillé par l'angoisse.

Il était toujours assis dans le fauteuil, lorsque Mala rentra. Dès qu'elle vit son visage crispé par la peur, son front moite de sueur, elle comprit qu'il s'était passé quelque chose. Elle referma vivement la porte et poussa le verrou.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Worthington se leva lentement. Il fit un immense effort pour paraître calme, mais il voyait la terreur se peindre sur les traits de Mala.

— Bruckman est venu ici. Il a croché la serrure. Je... je me suis caché sur le balcon.

Mala l'observait avec appréhension.

— Qui est venu ? De quoi parlez-vous ?

— Bruckman... un des hommes de Dorey. Quand je l'ai vu entrer, j'ai cru que quelqu'un m'avait trahi. (Du dos de la main, il frotta ses lèvres desséchées.) J'étais sûr qu'il venait pour me tuer.

Mala frissonna.

— Mais pourquoi vous aurait-il tué ?

— Dorey sait que si je suis pris, je vous donnerai, vous et Cain, répondit Worthington d'une voix chevrotante. Mais ce n'était pas pour moi qu'il est venu. (Il tendit la main vers la statue de l'ange.) Il a caché

un paquet là-dedans. C'est là-dedans. C'est là qu'ils déposent ce que vous devez transmettre?

— Mais de quoi parlez-vous? (Elle tourna les yeux vers l'ange.) Il a mis quelque chose dedans?

— Oui. Il a enlevé la tête et glissé un paquet dans le corps. Je pensais que vous étiez au courant... Après tout, vous travaillez toujours pour Dorey. Si vous ne savez pas ce que c'est, poursuivit-il devant son air abasourdi, il vaut mieux que nous regardions.

— Non! N'y touchez pas! S'il a mis quelque chose là-dedans, je ne veux pas savoir ce que c'est! s'écria Mala d'une voix hystérique.

Worthington l'observait, exaspéré.

— Vous me dites bien la vérité? Vous êtes sûre que ce n'est pas leur cachette habituelle?

— Absolument pas! N'y touchez pas! Je ne veux pas savoir ce que c'est!

— Vous vous conduisez comme un enfant. N'oubliez pas que vous faites partie du réseau, que vous avez déjà transmis de nombreux renseignements à la C.I.A. par mon intermédiaire et celui de Cain, et vous avez été payée pour cela. Tôt ou tard, ils me trouveront un remplaçant, qui vous contactera, et vous devrez travailler pour lui comme vous l'avez fait pour moi.

— Je ne travaille plus pour eux! répliqua Mala, en pivotant vers lui. J'en ai assez! Je vous en prie, allez-vous-en! Personne ne peut me forcer à faire ce que je ne veux pas faire.

Worthington comprenait fort bien qu'elle soit terrifiée. Quand il avait appris l'arrivée de Malik à Prague, il avait été saisi de panique, lui aussi.

— Je vous en prie, écoutez-moi et calmez-vous un peu, dit-il avec douceur. Vous avez accepté leur argent. S'ils ne veulent plus de vous, ils vous laisseront tomber,

mais vous vous ne pouvez pas vous débarrasser d'eux. Si vous essayez, ils vous réduiront au silence. Votre seule chance de leur échapper, c'est de disparaître comme je vais le faire. Si vous ne trouvez pas un moyen de quitter ce pays et de vous cacher, ils vous tueront.

Elle l'observait, au désespoir.

— Je ne vous crois pas! Ils ne peuvent pas faire ça!

— Pourquoi croyez-vous donc que je veuille quitter Prague? Je savais que cela arriverait tôt ou tard. (Worthington se tut un moment, hésitant à poursuivre.) Le moment est mal choisi pour vous le dire, reprit-il enfin, mais je ne peux pas faire autrement. (Son visage veule luisait de sueur, mais une flamme désespérée brillait dans ses yeux.) Mala, je vous aime. Je vous ai aimée dès que je vous ai vue. Je voudrais trouver des mots moins banals pour vous dire ce que vous représentez pour moi... (Il se tut, consterné par l'expression choquée qu'il lisait sur ses traits.) Je n'aurais pas dû vous le dire... je suis désolé.

— Désolé? Allons donc! Vous dites que vous m'aimez? Alors pourquoi êtes-vous venu ici? Vous vous êtes servi de moi pour sauver votre peau. Belle preuve d'amour! Dites plutôt que vous n'aimez que vous!

Worthington resta pétrifié par cette explosion de mépris.

— Mais... je ne pouvais aller nulle part ailleurs, bégaya-t-il. J'espérais ne pas vous être complètement indifférent.

— Je ne vous veux pas chez moi! cria Mala. Combien de fois faudra-t-il vous le dire? Vous ne représentez rien pour moi! Vous ne comprenez donc pas... Rien!

Elle lui tourna le dos. Worthington contemplait sa longue silhouette élancée. Il aurait voulu la prendre dans ses bras.

— Nous pourrions partir ensemble, dit-il. Venez avec moi en Suisse. Vlast pourrait vous fournir un faux passeport. Nous pourrions voyager comme mari et femme. Quand nous serons à Genève, vous pourrez décider si vous voulez rester avec moi. J'ai de l'argent, là-bas.

Elle pivota vers lui.

— Je reste ici! Je ne travaille plus pour eux! Quand vous serez parti, je serai en sécurité!

— Un agent n'est jamais en sécurité. Mais à Genève, vous n'aurez peut-être plus rien à craindre.

— Mais taisez-vous donc! Partez, et laissez-moi tranquille!

Elle criait presque. Les voisins ne risquaient-ils pas de l'entendre?

— Nous ferions bien de voir ce que Bruckman a laissé ici, dit-il.

— Non! Ne touchez pas à ça!

— C'est peut-être un document compromettant pour vous. Je n'ai pas confiance en Dorey. Il vous trahit peut-être. Il faut voir ce que contient ce paquet.

Mala, tendue et silencieuse, le regarda traverser la pièce et soulever la tête de l'ange.

*

Harry Moss était là lorsque Girland descendit de l'autocar devant l'aéroport d'Orly. Il se dirigea vers Girland qui attendait pour récupérer sa vieille valise.

— Salut, dit Moss. Voilà votre billet. Débarrassez-vous de votre valise et ensuite nous pourrions parler.

Après avoir enregistré sa valise, Girland alla s'asseoir avec Moss sur une banquette libre.

De la poche de sa chemise de cow-boy, Moss sortit un bout de papier plié en deux.

— Voici l'adresse. L'argent est à l'intérieur d'un ange en bois. (Ce renseignement lui avait été transmis la veille par Dorey qui l'avait lui-même reçu de Bruckman par télégramme codé.) Un truc enfantin. La tête de l'ange est amovible. Vous revenez dans trois jours... Samedi. Votre passage est retenu. Je vous attendrai ici.

— Ça, je m'en doute! déclara Girland, caustique. (Il lut l'adresse qui ne signifiait rien pour lui.) Un ange en bois?

— Oui. Il se trouve dans un coin de la pièce, à gauche en entrant. Vous ne pouvez pas ne pas le voir.

— Cet appartement est habité? demanda Girland en glissant le papier dans son portefeuille.

— Je n'en sais rien... c'est bien possible. La crise du logement sévit là-bas comme ici. Enfin, c'est à vous de vous débrouiller. (Moss le gratifia d'un regard rusé.) Vous ne pensez quand même pas ramasser tout ce pognon sans le gagner, non?

— Que pouvez-vous me dire d'autre sur cet endroit?

— Il n'y a pas de concierge. L'appartement est au quatrième, sans ascenseur. La serrure ne présente pas de difficulté. (Moss répétait les renseignements que lui avait donnés Dorey.) Assurez-vous simplement que l'appartement est vide quand vous entrerez.

Girland réfléchissait en se frottant la nuque. Finalement, il haussa les épaules. Ce travail l'inquiétait un peu. Ça paraissait trop simple. Mais il se répéta une fois de plus qu'il n'avait rien à perdre.

— J'ai l'adresse... Et mes faux frais, vous y avez pensé?

A contrecœur, Moss sortit une liasse de billets de sa poche.

— Tenez... voilà mille francs. Maintenant, je suis raide comme balle... alors ne le gaspillez pas.

Girland glissa les coupures dans son portefeuille. A ce moment, une voix annonça que les passagers du Vol 714 à destination de Prague devaient se présenter à la porte N° 8.

— Bon, dit-il en se levant. Mais ne prenez pas un coup de sang si vous ne me voyez pas samedi. On ne peut jamais tout prévoir. Il faut toujours compter avec les impondérables.

— C'est simple comme tout. (Moss accompagna Girland jusqu'à l'escalator qui allait les conduire à la porte n° 8.) A samedi.

Girland fit poinçonner son billet, puis il agita la main et monta en courant l'escalier roulant.

Un quart d'heure plus tard, il escaladait la passerelle de la classe touriste pour monter dans la Caravelle. L'hôtesse de l'air battit des paupières en le regardant et Girland lui adressa son sourire le plus charmeur. Il avait toujours eu un succès fou auprès des hôtesse de l'air. Il ne fut donc pas surpris, dix minutes après le décollage, de voir l'hôtesse s'approcher de lui et lui chuchoter à l'oreille qu'il y avait toute la place qu'on voulait en première classe.

Girland l'examina. C'était une petite brune ravissante aux yeux lumineux et au sourire insolent.

— Oh, vous êtes trop gentille, dit-il et, quittant sa place inconfortable, il se dirigea vers le compartiment de première classe, sous l'œil réprobateur des autres voyageurs.

Il refusa le champagne qu'elle lui proposait et demanda un double scotch on the rocks. Il flirta un moment avec elle et lorsqu'elle fut partie, légèrement

engourdi par l'alcool, il inclina son fauteuil et se livra à ses réflexions.

La mystérieuse visite de Bruckman continuait à le tracasser. Il avait eu beau fouiller son appartement de fond en comble, il n'avait rien découvert de suspect. Apparemment, on ne lui avait rien volé et on n'avait pas dissimulé de micro. Dorey espérait-il toujours récupérer une partie de l'argent dont il l'avait soulagé? Cette explication était peu vraisemblable, mais il ne voyait aucune autre raison à la visite de Bruckman.

Harry Moss aussi l'inquiétait. Il avait vérifié l'histoire que lui avait racontée Moss, mais elle lui paraissait un peu tirée par les cheveux et Moss lui paraissait sorti tout droit d'un mauvais film.

Girland haussa les épaules. Après tout, il verrait bien ce qui se passerait une fois à Prague. Là-dessus, l'hôtesse de l'air lui apporta des toasts au caviar. Comme il n'y avait que deux autres passagers en première classe, elle s'assit à côté de lui. Ils flirtèrent et bavardèrent tout en mangeant, tandis que l'avion franchissait le Rideau de Fer et volait vers Prague.

Dès que l'avion eut décollé, Harry Moss se précipita dans une cabine téléphonique et appela Dorey.

— Il est parti, dit-il. Il a tout avalé, l'hameçon, la ligne et le flotteur. Puis-je faire autre chose pour vous?

— Non, ce sera tout, répondit Dorey. Tu as fait du bon travail, Alan. Je t'envoie une petite rétribution. Et encore merci.

— Pas de quoi. C'était un plaisir. (Il observa une pause.) J'espère que la rétribution ne sera pas trop mince, mon oncle.

Dorey fit la grimace et raccrocha. Il griffonna un télégramme pour Bruckman, lui précisant l'heure de l'arrivée de Girland. Et il ajouta cet avertissement : et ne le sous-estimez pas. L'opération doit réussir. »

« Girland vous connaît. Ne vous laissez pas repérer.

Il donna le télégramme à Mavis Paul, sa secrétaire, puis il se rassit dans son fauteuil et alluma une cigarette.

*

Trois hommes étaient assis autour d'une table dans une grande pièce sans air du ministère de l'Intérieur. La police secrète de Prague avait son quartier général dans ce vaste immeuble, gardé comme une forteresse.

Suk, chef adjoint de la police secrète, étudiait un plan de la ville à grande échelle étalé sur la table. Un large morceau d'albuplast sur son crâne chauve recouvrait l'entaille et la bosse que lui avait infligées Worthington. Il souffrait encore d'une migraine lancinante.

En face de lui était assis Malik, tel un sphinx massif; ses yeux verts et froids allaient alternativement de Suk à la carte. Le troisième homme était Boris Smernoff, un type trapu, au visage sombre et cruel, le crâne orné d'une tonsure qu'il essayait vainement de dissimuler sous une longue mèche de cheveux noirs et clairsemés. C'était le bras droit de Malik, un tireur d'élite et le chasseur d'hommes le plus acharné et le plus habile du GRU.

— Il ne peut pas nous échapper, dit Suk. Il doit être là quelque part... (Il tapa sur la carte.) Ce n'est qu'une question de temps.

— Et le temps est sans importance, d'après vous? demanda Malik dans son anglais impeccable, la langue qu'utilisaient les deux hommes ensemble. Vous avez été négligent, camarade. Je vous avais mis en garde contre cet homme. Maintenant, il a disparu. Vous dites que ce n'est qu'une question de temps? Je l'espère.

Quelles mesures avez-vous prises pour le retrouver?

Suk épongea la sueur qui perlait à son front. Sans regarder Malik, il déclara :

— Il ne peut pas sortir du pays. Ça, j'en suis sûr. Nous avons entrepris des recherches. Quelqu'un doit le cacher. Nous avons déjà vérifié dans tous les hôtels. L'aérodrome et les postes frontière ont été alertés. Nous...

D'un geste impatient de la main, Malik lui imposa silence.

— Quand vous le trouverez, je veux lui parler... Compris?

— Oui, camarade Malik.

— Ce qui est plus important encore, c'est son remplaçant. Ils vont certainement en envoyer un. Je veux des renseignements détaillés sur toute personne arrivant par avion, par train ou par la route. Je ne pense pas que Dorey enverra quelqu'un tout de suite, mais ça n'est pas exclu. Tout individu éveillant le moindre soupçon doit être surveillé de très près. Vous avez bien compris?

— Oui, camarade Malik.

— Alors, allez-y, et trouvez-moi Worthington.

Suk se leva et quitta la pièce, dont il referma doucement la porte derrière lui.

Malik se tourna vers Smernoff qui allumait une cigarette.

— Alors? Qu'est-ce qu'il y a?

Smernoff sourit, exhibant ses dents jaunies par le tabac.

— Jonathan Cain, dit-il. Ce type-là est peut-être intéressant. Il achète de la verrerie et vient à Prague deux fois par mois. Il a déjeuné avec Dorey il y a quatre jours. Le rapport nous a été transmis par un des garçons de Chez Joseph, un luxueux restaurant

de Paris, salons particuliers, vous voyez le genre. Malinkov a simplement signalé leur rencontre dans son rapport hebdomadaire, ajoutant que ça ne signifiait peut-être rien. Dorey déjeune avec toutes sortes de gens.

— Malinkov est un imbécile, dit Malik. Que sais-tu sur Cain?

— Pas grand-chose... C'est l'homme d'affaires américain typique. Quand il vient ici, il se rend souvent dans un cabaret, l'Alhambra. Nous n'avons rien contre lui d'ailleurs... sauf qu'il a déjeuné avec Dorey.

Malik se pencha en arrière, les sourcils froncés.

— L'Alhambra? Tu connais?

— J'y suis allé. (Smernoff fit tomber sa cendre par terre.) On n'y mange pas trop mal. Il y a des petits box où on peut être seul. Les attractions sont bruyantes et assez minables, à part une chanteuse dont la mère était américaine et le père tchèque. Le père était contre le régime... il a été fusillé. La fille se fait appeler Mala Reid... elle a pris le nom de sa mère.

Malik examina un instant ses ongles courts et carrés, puis il leva les yeux.

— Cain a-t-il déjà eu affaire à elle?

— Il semble être un de ses admirateurs. Il lui a offert plusieurs fois des fleurs. Mais il n'est jamais allé chez elle.

— Des fleurs... (Malik réfléchit, puis étira ses longs bras musculeux.) Oui... On pourrait peut-être surveiller cette fille, Boris. Fais le nécessaire. C'est peut-être du temps perdu, mais pour l'instant, nous n'avons guère autre chose à perdre. (Il leva vers Boris des yeux étincelants.) Je veux tout savoir sur cette fille, compris? Tout...

Smernoff se leva.

— Moi aussi, dit-il. Et il quitta la pièce.

Malik se leva à son tour, s'approcha de la fenêtre

et observa un moment le manège de deux pigeons sur le balcon d'en dessous. Le mâle se livrait à sa danse d'amour compliquée, et apparemment sans effet sur la femelle. Malik haussa les épaules. Les mâles se conduisent toujours comme des idiots lorsqu'ils sont amoureux, songea-t-il.

*

Worthington palpait le paquet enveloppé de papier brun qu'il avait retiré du corps de l'ange.

— Vous voyez? C'est pour vous compromettre, dit-il. Je n'ai jamais eu confiance en Dorey.

Mala n'essayait même pas de dissimuler sa terreur.

— Mais pourquoi? Qu'est-ce que j'ai donc fait?

Worthington haussa les épaules.

— Comment le savoir? Mais voyons ce qu'il y a là-dedans, fit-il et il sortit un canif de sa poche.

— Il vaudrait mieux pas...

— Si. Comme cela nous pourrions prendre les mesures nécessaires.

Assis derrière la table, Worthington commença à faire glisser précautionneusement la lame du canif sous le scotch qui scellait le paquet. Il lui fallut quelques minutes pour l'ouvrir. Mala, penchée sur lui, l'observait, le cœur battant à tout rompre.

Worthington déplia le papier et en sortit l'épaisse liasse de billets de cent dollars.

Un instant, ils fixèrent l'argent, incrédules. Puis, les doigts tremblants, Worthington commença à compter les coupures.

— C'est une véritable fortune, s'exclama-t-il à la fin! Trente mille dollars!

Mala, soudain glacée, se laissa tomber sur une chaise à côté de lui.

— Qu'est-ce que ça signifie?

Worthington fixa longuement l'argent posé sur la table; puis il hocha la tête.

— Je ne vois qu'une explication. Ce n'est pas un coup monté contre vous, Mala. Ce sont des fonds pour mon remplaçant. (Son visage mince s'assombrit.) Ils ne m'ont jamais donné des sommes pareilles. Je vous avais prévenue... quand mon remplaçant arrivera, il vous contactera. C'est pour cela que Bruckman a caché l'argent ici. Cet argent est destiné à acheter des renseignements. (Il se rassit.) Ils m'ont déjà rayé de la liste. Mon remplaçant viendra ici chercher l'argent. Ils se servent de votre appartement comme d'une boîte aux lettres. Ils se fichent éperdument du risque que cela vous fait courir!

Mala prit une aspiration saccadée.

— Tout cet argent!

— Ils n'ont pas le droit de faire ça! poursuivit Worthington. (La vue des billets de cent dollars le fascinait.) S'ils vous avaient consultée, vous auriez pu accepter ou refuser. Mais non... Vous voyez... Ils se moquent bien de ce qui peut vous arriver. (Il se pencha en avant et tapota la pile de billets.) Si Malik venait ici et trouvait ça, vous seriez vraiment fichue.

Elle aussi était hypnotisée par la vue d'une telle somme.

— Qu'allons-nous faire?

— Avec cet argent, commença Worthington d'une voix basse et pressante, vous n'aurez aucun problème pour quitter Prague. Vous pourrez vous procurer un passeport et venir avec moi à Genève. Vous serez libre. C'est une véritable fortune!

Mala s'arracha à la contemplation de l'argent pour lever les yeux sur lui.

— Mais cet argent ne m'appartient pas! Je ne peux pas en disposer.

— Ils n'ont pas pensé à vous... pourquoi penseriez-vous à eux? L'argent ne compte pas pour eux. Si nous prenons celui-là, ils le remplaceront. Cet argent peut acheter votre liberté.

Mala hésita, puis elle secoua la tête.

— Non! Remettez-le... je ne veux pas y toucher!

Worthington la dévisagea, puis voyant la lueur décidée qui brillait dans ses yeux, il haussa les épaules avec lassitude.

— Bon... vous êtes stupide, mais si vous ne voulez pas en démordre, je ne peux rien faire pour vous.

— Non, je ne veux pas en démordre. (Elle se leva.) Je vous en prie, remettez ça où vous l'avez trouvé. (Après un dernier regard à l'argent, elle se dirigea lentement vers l'alcôve.) Je vais me coucher. (Elle s'immobilisa et regarda Worthington droit dans les yeux.) D'accord, je sais que je suis une idiote; mais je ne suis pas une voleuse!

— Il y a des cas où il vaut mieux être un voleur qu'un imbécile.

Elle hésita, puis passa derrière le drap. Worthington l'entendit se laisser tomber sur le lit. Il contempla l'argent. Avec trente mille dollars, plus les économies qu'il avait en Suisse, il serait en sûreté jusqu'à la fin de ses jours, songea-t-il. Ses hésitations furent de courte durée. Il se leva, entra dans la cuisine et en revint avec deux numéros du *Soleil du matin*. Il plia les journaux à la taille d'un billet de cent dollars, les enveloppa dans le papier brun et referma le paquet avec le scotch.

— Qu'est-ce que vous faites? demanda Mala, surgissant de derrière le drap.

— La seule chose intelligente que j'aie jamais faite,

peut-être. (Worthington s'assura que le ruban adhésif collait bien, puis il se leva et s'approcha de l'ange en bois, glissa le paquet à l'intérieur du corps, puis remit la tête en place.) Si vous tenez à vous montrer stupide, à votre aise. Mais moi, je connais la valeur de l'argent.

— Mais vous n'avez pas le droit de le prendre! Cet argent ne vous appartient pas!

Worthington ramassa la liasse de billets.

— Allez vous coucher. Vous êtes fatiguée. Laissez-moi m'occuper de ça.

— Qu'est-ce que vous comptez en faire?

— Il vaut mieux pour vous que vous ne le sachiez pas. Je vous en prie, allez vous coucher.

— Nous n'arriverions jamais à le sortir du pays. C'est vous qui êtes stupide!

Worthington la contempla, l'air résigné.

— Je fais ce que je peux pour vous sauver. Vous ne semblez pas vous rendre compte dans quel pétrin vous êtes. Le remplaçant envoyé par Dorey ne doit pas trouver l'argent ici. Il ne faut pas que vous soyez impliquée dans cette histoire. Puisque vous êtes tellement honnête, laissez-moi donc veiller à vos intérêts?

Elle lut au fond de ses yeux sa sincérité et son angoisse.

Elle hésita un instant, puis demanda :

— Où allez-vous le cacher?

Il poussa un long soupir de soulagement. Ainsi, malgré son honnêteté, elle commençait enfin à se rendre compte non seulement des dangers qu'elle courait, mais aussi de ce que cet argent représentait pour eux deux.

— Sous l'ange. Nous pourrons le reprendre rapidement s'il le faut. Je vais coller le paquet à la base de la statue.

— Très bien. (Elle s'approcha de lui, lui effleura le

poignet de ses doigts glacés.) Je suis désolée, Alec. Je ne voulais pas me montrer désagréable. Je comprends très bien ce que vous ressentez pour moi. Si vous croyez que nous avons une chance de réussir, je veux bien partir avec vous en Suisse.

Worthington eut un sourire amer. C'était l'argent, bien entendu, se dit-il, qui lui avait fait changer d'avis.

— Vous irez voir Vlast demain. Dites-lui que vous avez besoin d'un passeport britannique. Il vous en fournira un si vous avez assez d'argent. (Il retourna le paquet qu'il tenait entre les doigts.) Vous avez quelque chose pour envelopper ça?

— Il y a un sac en plastique dans la cuisine... ça ira?

— Très bien.

Elle vit qu'il était triste et déçu et elle eut honte d'elle-même.

— Merci, Alec. Ce n'est pas de ma faute si je ne vous aime pas, n'est-ce pas? Je regrette la façon dont je vous ai traité... mais je suis tellement terrifiée.

Worthington lui sourit.

— Ne vous inquiétez pas. Moi aussi, j'ai peur. Nous nous en sortirons, Mala. Une fois à Genève, vous verrez peut-être la situation sous un jour différent. Qui sait... vous finirez peut-être par m'aimer un peu.

Pendant qu'ils parlaient, deux hommes trapus, vêtus d'imperméables et de feutres noirs s'installaient dans une pièce située en face de l'appartement de Mala. La vieille femme qui habitait là depuis de nombreuses années en avait été brutalement expulsée pour aller s'installer dans un asile de vieillards.

Smernoff avait donné ses ordres. A partir du moment où les deux hommes prenaient position derrière les rideaux en dentelle de la fenêtre, Mala se trouvait sous le microscope du GRU.



Mavis Paul, la secrétaire de Dorey, une brune au corps superbe et très sûre d'elle-même, leva les yeux quand O'Halloran entra dans son bureau.

— Bonjour, capitaine, lui dit-elle en lui octroyant ce sourire éblouissant qu'elle réservait à quelques favoris. Il vous attend... entrez directement.

O'Halloran sourit et il lui adressa un salut désinvolte.

— Vous êtes plus belle que jamais, ce matin.

Elle se mit à rire.

— J'ai déjà entendu ça une douzaine de fois. Merci quand même... (Elle tendit le doigt vers la porte de Dorey.) Allez-y, capitaine.

Et elle se remit à taper avec énergie sur sa machine à écrire électrique I. B. M.

O'Halloran prit une expression résignée.

— Je n'ai rien à faire ce soir, reprit-il. Que diriez-vous d'un bon dîner chez Lasserre? Trois étoiles et un toit escamotable. Ça vous intéresse?

— Je préfère mon propre toit, répliqua-t-elle en s'interrompant un instant. Et dîner seule. Mais je vous remercie.

Elle se remit à taper.

— Enfin, qui ne risque rien n'a rien, dit O'Halloran en se dirigeant vers le bureau de Dorey. Une autre fois, peut-être?

— Oui, peut-être. Merci encore.

Mais il savait qu'il se heurterait au même refus. Il avait fini par comprendre que Mavis Paul prenait non seulement son travail au sérieux, mais aussi ses heures de liberté. Elle n'accordait pas de rendez-vous.

Il frappa à la porte et entra.

Comme d'habitude, Dorey était plongé dans un dossier. Il leva les yeux, indiqua un fauteuil d'un signe de main et se remit à lire.

O'Halloran s'assit et posa sa casquette par terre à côté de lui. Une minute plus tard, Dorey signa le document qu'il repoussa, se pencha en arrière et sourit à O'Halloran.

— Ravi de vous voir de retour, Tim. Vous avez fait bon voyage?

O'Halloran était allé à Anvers remplir une mission sans grand intérêt qui l'avait retenu loin de Paris depuis trois jours.

— Pas mal... rien de spécial, dit-il. Vous aurez mon rapport demain.

— Par ici, tout marche à merveille, reprit Dorey d'un ton satisfait. Bruckman m'a confirmé que Girland était arrivé à Prague. Latimer attend pour prendre l'avion. Il faut minuter l'opération avec soin. Dès que Girland sera ramassé, Latimer débarque. J'ai une réservation sans date précise pour lui, il ne sera donc pas retardé. Latimer sera sans doute à Prague d'ici deux jours. Girland travaille vite. Il va sauter sur l'argent et essayer de repartir. Bruckman ne le lâche pas d'une semelle.

— Il n'y a personne d'autre là-bas? demanda O'Halloran. C'est une bien grande responsabilité pour Bruckman.

— Il saura se débrouiller. Je lui ai demandé s'il voulait de l'aide, mais il a refusé. J'ai toute confiance en lui.

O'Halloran n'avait pas l'air convaincu.

— Girland est retors. Si jamais il soupçonne Bruckman de le suivre, Bruckman n'a aucune chance.

Dorey eut un geste d'impatience.

— L'ennui, avec vous, Tim, c'est que vous êtes un

pessimiste. Bruckman connaît son boulot. Il ne se laisse pas repérer.

O'Halloran haussa ses épaules massives.

— Je serais quand même plus rassuré s'il avait quelqu'un avec lui.

— Laissez-moi donc faire, dit Dorey. (Il était enchanté de son plan et ne voulait rien entendre.) Au fait, il est arrivé un rapport de l'Etat-Major général des Forces armées la semaine dernière pendant que vous n'étiez pas là. Ultra confidentiel... Je ne dois même pas le laisser sortir de mon bureau. (Il se leva et s'approcha de son coffre-fort.) Il concerne notre future stratégie au Vietnam et établit un plan d'action général en cas d'intervention des Russes. C'est de la dynamite pure! J'espère qu'ils savent ce qu'ils font. Ça doit être le cas, d'ailleurs, puisque L. B. J. a paraphé le document. J'aimerais que vous lisiez un paragraphe concernant notre service de sécurité là-bas.

Il fit pivoter le cadran, appuya sur différents boutons et ouvrit le coffre. Au bout d'un moment, il revint avec une longue enveloppe blanche où était apposé un cachet rouge. Il la tendit à O'Halloran.

— Lisez ça, Tim. Ça vous fera dresser les cheveux sur la tête. J'ai encore un de ces sacrés dossiers à expédier.

Il s'assit derrière son bureau et attira un dossier devant lui tandis que O'Halloran soulevait le rabat de l'enveloppe dont il tira deux feuillets de papier.

Après quelques instants O'Halloran déclara :

— Qu'est-ce que c'est? Vous avez dû vous tromper d'enveloppe.

Dorey, leva les yeux et fronça les sourcils.

— Comment ça?

O'Halloran lui tendit les deux feuillets du papier.

— Ça n'a rien à voir avec l'Etat-Major des Forces

armées. C'est la clef d'un code que nous avons abandonné le mois dernier.

— De quoi diable parlez-vous? fit Dorey en se raïdissant.

Il arracha les papiers à O'Halloran et les examina.

O'Halloran, qui l'observait, vit le sang refluer du visage de Dorey. Celui-ci laissa échapper les feuillets qui descendirent en vol plané. Il était si blême que O'Halloran se leva, prêt à lui porter secours.

Bon dieu! pensa-t-il. Il a une crise cardiaque.

— Qu'y a-t-il, Chef? demanda-t-il d'une voix brève. Vous voulez que j'appelle?

Dorey, au prix d'un immense effort, se ressaisit peu à peu, puis il leva sur O'Halloran un regard étincelant de fureur.

— Bouclez-la! Laissez-moi réfléchir! dit-il d'une voix froide et râpeuse.

O'Halloran reconnut là les signes annonciateurs de danger. Il avait rarement vu Dorey dans cet état. Il se rassit et attendit, sans regarder Dorey.

Dorey reprit les deux feuillets et les examina, puis tendit le bras pour prendre de l'autre côté du bureau l'enveloppe qu'il étudia également. Il la laissa tomber sur son buvard et, repoussant son fauteuil, se leva et retourna au coffre. O'Halloran le regarda en vérifier le contenu, puis Dorey se retourna. Son visage blême était tiré et vieilli, mais sa bouche était dure et ses yeux étincelaient.

— Tim... j'ai commis une faute impardonnable. (Il revint lentement à son fauteuil et s'y rassit.) Ces papiers que je croyais avoir donnés à Bruckmann pour qu'il les cache dans la valise de Girland... je les avais mis dans une enveloppe avec la mention « ultra confidentiel » pour impressionner les Tchèques. J'avais le rapport des chefs d'état-major sur mon bureau quand

Bruckman est entré... Je ne sais pas comment... j'ai fait preuve d'une incroyable négligence... je me suis trompé d'enveloppe. (Il se tut un instant, le regard fixé sur ses mains.) Girland a donc, par-dessus le marché, emporté un document ultra-secret, et à Prague pour tout arranger! Si les Russes mettent la main dessus, la catastrophe risque de se déclencher, et moi je suis un homme fini!

O'Halloran dévisagea Dorey un instant avec stupeur, n'en croyant pas ses oreilles. Mais à en juger par l'expression de Dorey, il n'y avait pas à s'y tromper. Son cerveau méthodique se mit aussitôt à fonctionner, à la recherche d'une de ces solutions rapides et efficaces dont il avait le secret et qui lui avait valu d'accéder à ce grade dans le service de sécurité.

— Je vais envoyer un câble à Bruckman, dit-il d'un ton bref. Il récupérera l'enveloppe. Nous annulerons l'opération. Si Bruckman ne prévient pas la police tchèque que Girland a l'argent, ils n'essaieront pas de s'opposer à son départ. Nous avons donc deux voies de sortie. Même si Bruckman n'arrive pas à reprendre l'enveloppe, la police tchèque n'empêchera pas Girland de partir, s'ils ignorent tout de cet argent. Exact?

— Il y a Malik, dit calmement Dorey. Il pourrait arrêter Girland.

— Alors Bruckman doit récupérer l'enveloppe, dit O'Halloran.

— Croyez-vous que Bruckman puisse s'en tirer? Bon Dieu, vous aviez raison, Tim! J'aurais dû envoyer quelqu'un avec lui. C'est une sacrée mission, pour un homme seul!

— Bruckman est un agent très compétent. Et il faudra bien qu'il réussisse! Nous n'avons pas le temps d'envoyer quelqu'un pour le seconder.

Dorey hésita un instant, puis acquiesça en silence.

Prenant une feuille de papier, il commença à rédiger un télégramme pour Bruckman. Le regardant écrire d'une main ferme, O'Halloran secoua la tête en signe d'admiration silencieuse. Cet homme dont l'erreur pouvait transformer la guerre froide en conflit généralisé et dont la carrière pouvait se terminer brusquement, avait déjà repris le contrôle de lui-même et engageait une nouvelle offensive pour sauver la situation.

— Vous pensez que ça peut aller comme ça? demanda Dorey, en lui tendant le télégramme.

O'Halloran le lut. Le texte ne laissait aucun doute sur la gravité de la situation.

— Très bien. Voulez-vous que je le code?

Les deux hommes se dévisagèrent, puis Dorey acquiesça.

— Volontiers, Tim. Essayons de garder ça entre nous aussi longtemps que nous pourrons. Si Bruckman n'arrive pas à récupérer le rapport, je sera obligé d'alerter Washington. (Dorey regardait dans le vide d'un air morne.) Et si je dois en arriver là, autant me couper la gorge.

O'Halloran émit un grognement, prit le télégramme, ramassa sa casquette et quitta le bureau pour se rendre au service du Chiffre.

Mavis Paul s'arrêta de taper à la machine quand O'Halloran passa en trombe devant elle. Surprise, elle leva un regard anxieux vers la porte de Dorey. Que s'est-il passé? se demanda-t-elle. O'Halloran devait être bien préoccupé pour partir ainsi sans même lui dire au revoir.

CHAPITRE IV

Bruckman n'avait jamais pris Girland au sérieux. Il l'avait toujours considéré comme un farceur qui avait eu la chance avec lui quand il avait travaillé pour la C. I. A. Il le savait habile à manier une arme, expert en karaté, mais aussi grand séducteur, et ça, Bruckman ne le lui pardonnait pas. Le respect que O'Halloran éprouvait pour les capacités de Girland lui paraissait nettement exagéré. Et comme il méprisait Girland, il ne prit pas les précautions qu'il aurait prises s'il avait tenu Girland pour un véritable professionnel. Ce fut là une erreur fatale.

Girland était en train de s'inscrire à l'hôtel Alcron quand il le repéra. Il entraperçut brièvement Bruckman dans la glace qui se trouvait derrière le bureau, pendant qu'il finissait de remplir sa fiche. Bruckman se dirigeait vivement vers le petit bar qui donnait à l'autre extrémité du hall. Girland le reconnut immédiatement.

Girland tendit calmement sa fiche au réceptionniste, mais son cerveau fonctionnait à plein régime.

Bruckman l'avait suivi!

Aussitôt arrivé à sa chambre au troisième étage et après s'être débarrassé du garçon d'étage qui lui avait porté sa valise, Girland se laissa tomber dans un fau-

teuil, alluma une cigarette et passa quelques minutes à étudier la situation.

Pourquoi Bruckman était-il à Prague? Que faisait-il à l'hôtel Alcron? Y avait-il un rapport entre sa visite à l'appartement de Girland à Paris et sa présence maintenant à Prague?

Girland ressassa ces problèmes un moment dans sa tête, et brusquement, le déclic se fit.

Bonté divine! songea-t-il. Mais oui, bien sûr! J'aurais dû piger quand cette môme en pantalon rouge m'a dit que Bruckman s'était introduit chez moi. Franchement, je baisse! Je me demandais si cet abruti avait planqué quelque chose chez moi. J'ai vérifié, mais pas assez soigneusement. S'il a planqué quelque chose, c'est sûrement dans ma valise! Je ne sais pas ce que c'est, mais je l'ai amené derrière le Rideau de Fer!

Il se leva du fauteuil, prit sa valise et en renversa le contenu sur le lit. Il examina avec soin la valise vide, mais ne découvrit rien de suspect. Sortant un canif de sa poche, il fendit la doublure, et l'arracha. Une enveloppe blanche ornée d'un cachet était fixée au fond de la valise par un ruban adhésif.

Girland émit un léger sifflement. Ce cachet rouge, il le savait, signifiait que le contenu de l'enveloppe était ultra-confidentiel. Il dégagea précautionneusement l'enveloppe, puis la posa sur la coiffeuse et passa plusieurs minutes à décoller le rabat avec son canif. Il sortit alors de l'enveloppe deux minces feuilles de papier, puis s'assit.

Il lut le texte trois fois, examina les initiales du président qu'il avait vues assez souvent pour les reconnaître. Son regard s'attarda sur l'en-tête tapée à la machine :

Etat-Major général des Forces armées.

A ne communiquer qu'aux secrétaires d'Etat, aux ambassadeurs et aux chefs de division de la C.I.A. (copie 22)

Qu'est-ce qui se passe, bon dieu? se demanda-t-il. Si les Russes mettent la main là-dessus, ça pourrait déclencher une troisième guerre mondiale! A quoi ça peut bien rimer, bon sang?

Il lut le rapport pour la quatrième fois, puis il alluma une cigarette et se mit à réfléchir intensément, les yeux dans le vide.

Bien qu'il ne fut plus un agent en service actif, il n'avait pas oublié son entraînement et il possédait une culture politique solide. Il était évident que l'Etat Major général des Forces armées n'avait pas délibérément fait passer ce document explosif derrière le Rideau de Fer. Donc quelqu'un, à un moment quelconque, avait dû commettre une erreur. Etait-ce Dorey? A moins que Dorey fût devenu agent double et se servît de Girland pour sortir le document de Paris?

Girland rejeta cette éventualité. C'était impensable. Mais c'était peut-être Bruckman, l'agent double. De nouveau, Girland écarta cette supposition. Si le document avait été une photocopie, Bruckman aurait pu être tenu pour suspect. Mais c'était une copie originale, numérotée et on s'apercevrait rapidement de sa disparition. La seule explication logique, c'était que Dorey — si c'était bien lui — avait commis une erreur.

Et qu'est-ce que j'en ai à fiche? se demanda Girland. On m'a pigeonné, tout simplement. Je parie bien que toute cette histoire de solde volée, et d'ange en bois est une fable de bout en bout. Il doit s'agir d'une combine mirobolante mise sur pied par Dorey, et qui

a tourné au vinaigre. Mais qu'est-ce que ça peut bien être?

Il continua à réfléchir un moment, mais ne put trouver aucune explication. Examinant de nouveau les deux feuilles de papier, il se demanda ce qu'il allait en faire. Sa première réaction fut de les brûler, puis il se rendit compte que s'il le faisait, la carrière de Dorey serait terminée. Un peu de doigté, se dit-il. Tu pourrais encore quitter Prague avec un joli bénéfice. En ce moment, je tiens Dorey à la gorge. Il s'agit donc de négocier. Dorey s'est servi de moi. Maintenant, à mon tour de me servir de lui.

Il remit les deux feuillets dans l'enveloppe, se leva et se dirigea vers la coiffeuse dont il enleva le tiroir central. Agenouillé à terre, il fixa l'enveloppe au sommet de l'espace vide, puis remit le tiroir en place. Ce n'était pas l'endroit idéal pour dissimuler un document de cette importance, mais il espérait que cette cachette provisoire ferait l'affaire.

Il était une heure et demie. Absorbé par ses réflexions, il descendit au restaurant et commanda un excellent déjeuner, composé de hors-d'œuvre, de côtelettes d'agneau et d'une salade de fruits.

Après déjeuner, il se rendit dans un bazar et acheta un plan de Prague. Assis dans le hall, il consulta le plan et trouva Chivatova Ulice, l'adresse que lui avait donnée Harry Moss. Constatant que ça n'était pas très loin de son hôtel, il décida d'aller y faire un tour pour examiner la rue.

Il sortit de l'hôtel et descendit la rue principale, très animée et sillonnée de trams tintinnabulants. Du gâteau pour filer un type, dans cette cohue, songea Girland. Il s'arrêtait de temps à autre pour regarder dans une vitrine, se retournait pour scruter la foule, mais nulle part il ne repéra Bruckman.

Il avait tort de s'inquiéter de Bruckman. En ce moment même, Bruckman était retourné à son propre hôtel, satisfait de savoir où Girland était descendu et persuadé que Girland n'essaierait pas d'aller chercher l'argent avant d'avoir examiné l'immeuble où habitait Mala Reid. La tentative, se dit Bruckman, aurait lieu le lendemain.

Lorsque Bruckman demanda la clef de sa chambre, le réceptionniste lui tendit la clef et un télégramme. Une fois dans sa chambre minable Bruckman lut le télégramme. C'était une demande de récupération de factures variées, suivie par une liste de chiffres et de lettres. Vingt minutes plus tard, il avait décodé le message qui signifiait en clair :

Urgence. Papiers dans la valise Girland doivent être retournés immédiatement. Ils sont ultra-confidentiels. Acceptez toutes ses conditions. Si nécessaire liquidez-le. Retournez ces papiers à n'importe quel prix. Je répète, à n'importe quel prix. Vital. Dorey.

Bruckman relut le message, puis se rejetant en arrière sur sa chaise, il gonfla les joues. Qu'est-ce que c'est que cette salade? se dit-il. Il lut le message une troisième fois, puis, galvanisé par l'urgence de la situation, il se leva d'un bond. Les ordres étaient clairs. La récupération des papiers ne devait pas poser de problèmes, puisque Girland ne savait même pas qu'ils se trouvaient dans sa valise. Il brûla le télégramme de Dorey et le message décodé au-dessus d'un cendrier. Puis il ouvrit son porte-documents posé sur le bureau et en sortit un automatique 32 de la police. Il vérifia le chargeur, puis glissa l'arme dans sa poche. Il prit ensuite dans son porte-documents un silencieux noir long de neuf centimètres qu'il mit

également dans sa poche. *Si nécessaire, liquidez-le.* Il préférerait buter Girland que d'essayer de conclure un marché avec lui. Girland était trop retors pour qu'on puisse négocier avec lui, songea Bruckman en quittant rapidement sa chambre.

Son hôtel était à cinq minutes à pied de l'Alcron, où il arriva à trois heures vingt. Les touristes américains qui fréquentaient le luxueux hôtel étaient sortis pour aller visiter la ville. Le hall et le salon étaient déserts. Bruckman se dirigea vers la réception.

Le réceptionniste le salua d'un petit signe de tête, l'air interrogateur.

— Est-ce qu'un certain monsieur Girland est descendu ici? demanda Bruckman.

Le réceptionniste consulta son registre...

— Oui, monsieur. Chambre 347. (Il se tourna vers les casiers des clefs.) M. Girland est sorti pour le moment. Désirez-vous lui laisser un message?

— Non, ça ne fait rien, dit Bruckman. Je lui téléphonerai. Merci.

Il se dirigea machinalement vers la boutique souvenirs, contempla un moment la devanture, puis profitant de ce que le réceptionniste était occupé avec un nouveau client, il gagna l'ascenseur.

— Troisième, dit-il au garçon d'ascenseur.

Il s'engagea dans un long couloir, vérifiant au passage le numéro des chambres, tout en songeant que sa mission était vraiment des plus simples. Girland était sorti; il n'avait qu'à récupérer les papiers, puis il câblerait ensuite à Dorey pour demander des instructions.

Il tenait sa lame d'acier flexible à la main, quand il atteignit la porte de la chambre 347. Le couloir était désert; dix secondes plus tard, Bruckman avait

forcé la serrure et entra dans la chambre. Il jeta un coup d'œil circulaire et fit la grimace. Cette crapule savait vivre, songea-t-il, en se rappelant sa propre chambre, minuscule et sinistre. Il ferma la porte et poussa le verrou. Puis il se dirigea vers la valise de Girland, posée sur le porte-bagages. Il l'ouvrit, soulagé de constater qu'elle n'était pas fermée à clef, puis le sang lui afflua au visage. La doublure avait été arrachée... la valise était vide.

Bruckman resta un instant figé, les yeux rivés sur la valise vide. Comment diable ce farceur avait-il découvert la présence des papiers? Enfin, c'était fait! Bruckman rabattit le couvercle de la valise et regarda autour de lui.

Il savait qu'il perdrait son temps à fouiller la chambre. Girland était un agent de métier. Il avait emporté le document avec lui, ou alors il l'avait si bien caché que Bruckman serait obligé de mettre la chambre à sac pour le retrouver. S'il s'y risquait, le fait serait aussitôt signalé et la Police secrète s'en mêlerait, ce que Bruckman voulait éviter à tout prix.

Il sortit son automatique et y fixa le silencieux. Il lui faudrait maintenant persuader Girland de conclure un marché. Girland avait certainement lu le document, par conséquent, même s'il s'en dessaisissait, il serait toujours en mesure de faire chanter Dorey. Bruckman frotta sa mâchoire lourde. Il pouvait lui promettre n'importe quoi. Girland ne s'intéressait qu'à l'argent. Il accepterait de payer n'importe quelle somme exigée par Girland. Puis une fois que Girland lui aurait remis le document, il le tuerait. Une balle bien placée, silencieuse, et Bruckman sortirait de l'hôtel et prendrait le premier avion pour Paris, mission accomplie.

Satisfait de son plan, Bruckman alla ouvrir le verrou, puis il s'assit dans le fauteuil. Il glissa l'automatique équipé du silencieux sous sa cuisse épaisse, alluma une cigarette et attendit le retour de Girland.

Pendant ce temps, Girland avait atteint la Chivato Ulice. Il était maintenant sûr de ne pas être filé. Une fois sorti des artères principales et engagé dans les rues étroites, il lui était facile de le vérifier. Il trouva l'immeuble qu'il cherchait et s'arrêta devant la vaste porte cochère qui donnait accès à une entrée sombre et crasseuse. Il jeta un coup d'œil à droite et à gauche, puis, sûr que personne ne l'observait, pénétra dans l'entrée. Une rangée de boîtes aux lettres sur le mur lui apprit que Mala Reid occupait au cinquième étage un appartement où Harry Moss prétendait avoir sa cachette.

Il monta l'escalier et arriva devant la porte d'entrée où était fixée la carte de visite de *Mala Reid*.

Girland sonna et recula d'un pas. Il attendit un long moment et s'apprêtait à sonner de nouveau lorsque la porte s'ouvrit.

L'apparition d'une fille aux cheveux noirs de jais lui procura un plaisir inattendu. Belle même! songea-t-il. Il se fendit de son plus charmant sourire, tout en l'examinant des pieds à la tête. Elle portait une légère robe bleue sans manches qui effleurait son corps comme une caresse.

— Excusez-moi, dit-il. Est-ce que vous parlez anglais?

Mala s'apprêtait à retourner chez Vlast. Elle s'était rendue à son appartement le matin, mais il était absent. A la vue de ce grand Américain aux larges épaules, elle ressentit un bref pincement au cœur.

— Oui, dit-elle, la gorge sèche. Que voulez-vous?

Girland jeta un coup d'œil dans le vaste studio. Il aperçut la statue de l'ange dans un coin. Bon, jusqu'ici l'histoire d'Harry Moss était vraie.

— Est-ce qu'Harry Moss habite ici? demanda-t-il, se demandant pourquoi la fille avait l'air de plus en plus terrorisé.

— Non.

— Ah zut! fit Girland en prenant l'air déçu. C'est bien embêtant. Il m'a donné cette adresse. J'arrive exprès de New York... c'est un vieil ami à moi. Vous ne savez pas par hasard où je pourrais le trouver?

— Non, dit Mala. Je ne sais pas.

Et elle lui referma la porte au nez.

Girland hésita. Ne tire pas trop sur la ficelle, se dit-il. Il y a un ange en bois, c'est déjà ça. Il s'agissait maintenant de réfléchir et de jouer serré. Il redescendit dans la rue. Qui était Mala Reid? Jolie même, mais pourquoi avait-elle si peur? Il s'immobilisa devant l'immeuble tout en réfléchissant. Était-il possible que l'argent fût vraiment à l'intérieur de la statue? Et s'il y était, comment s'en emparer? Il lui faudrait guetter le moment où la fille quittait l'appartement, et vérifier si elle vivait seule. Savait-elle que l'argent était là? Girland secoua la tête. Ça n'allait pas être facile, mais trente mille dollars, valent bien quelques efforts. Ce fut pendant qu'il s'attardait au soleil, devant l'immeuble, que Zernov, un des hommes postés par Smernoff dans l'immeuble d'en face le photographia. Zernov avait déjà pris trente-cinq clichés. Il embobina la pellicule et la tendit à Nicalok, son compagnon.

— Emporte ça, dit-il. Le camarade Smernoff doit attendre qu'on lui refille des tuyaux.

Nicalok prit le rouleau de pellicule et quitta l'appartement. Entre-temps, Girland s'était remis en

route pour l'hôtel Alcron, se demandant où il pourrait bien se renseigner sur Mala Reid. En remontant l'avenue où se trouvait son hôtel, il arriva à hauteur d'une arcade où donnait l'entrée du cabaret l'Alhambra. Il allait passer son chemin lorsque brusquement il s'arrêta. Sur une affiche collée au mur figurait le nom de Mala Reid sous une photo d'elle en collant noir. Les coupures de presse en tchèque étaient du chinois pour lui, mais la photo lui suffisait. Tiens, tiens...! Il poursuivit sa route. Il savait où elle travaillait. Il irait passer la soirée à l'Alhambra.

Arrivé à l'hôtel, il demanda sa clef. Le réceptionniste la lui tendit.

— Un monsieur vous a demandé, monsieur, dit-il. Il a dit qu'il vous téléphonerait plus tard.

— Ah oui? fit Girland, intrigué. Tiens, qui cela peut-il bien être...? Comment était-il? Vous vous rappelez?

— Oui, monsieur. (Le réceptionniste était fier de sa mémoire.) Un grand monsieur costaud. Il a eu un accident à l'oreille droite.

Girland sourit.

— Ah! je vois. Je ne savais pas qu'il était ici. C'est un vieil ami à moi. Merci.

Il fit glisser un paquet de Pall Mall sur le comptoir. Il s'était rapidement aperçu que les cigarettes étaient plus appréciées que l'argent à Prague.

Il prit l'ascenseur. Ainsi, Bruckman s'enquérât de lui. Il y avait comme une odeur de corrido dans l'air.

Parvenu à sa chambre, il tourna la clef dans la serrure et ouvrit la porte à la volée, la vue de Bruckman assis dans le fauteuil ne lui causa aucune surprise. Il se félicitait d'avoir été prévenu par le réceptionniste.

— Salut, Oscar, content de te revoir, dit-il en refermant la porte derrière lui. Comment va la petite famille? Les gosses, ça pousse?

Bruckman écrasa sa cigarette dans un cendrier qui débordait de mégots. Il se déplaça légèrement dans le fauteuil pour pouvoir facilement retirer son arme en temps voulu. Sa face grasse et rougeaude ne trahissait aucune émotion. Ses yeux gris et froids restaient fixés sur Girland.

— Assieds-toi, crapule, dit-il de sa voix de flic. Toi et moi, on a à causer.

Girland lui sourit.

— Voyons, Oscar, ne te conduis pas comme un enfant, dit-il en s'adossant à la porte. Tu commences à être un peu trop décati pour ce genre de propos. Avec ce gros bide que tu trimalles comme une vache enceinte et toute la gnôle que tu as piccolée, tu n'es plus de ma catégorie. Tu cherches la bagarre? Ça serait un plaisir, tu sais. Comment va ton petit copain, O'Brien? Tu te rappelles ce que je lui ai fait la dernière fois qu'il a voulu montrer les dents?

Bruckman empoigna son automatique. Il était encore rapide et l'arme apparut à son poing en un éclair.

— Je t'ai dit de t'asseoir, crapule! dit-il, d'une voix mauvaise.

Girland se mit à rire.

— Oscar, je t'adore! Tu devrais faire du cinéma tu sais... des films série B, bien sûr mais tu gagnerais peut-être mieux ta vie. Allez, vas-y, descends-moi. (Il s'approcha délibérément de Bruckman. Une fois près du gros homme, il baissa les yeux sur lui, toujours souriant.) Allez, Oscar, tire!

Puis le tranchant de sa main s'abattit sur le

poignet de Bruckman, expédiant l'automatique à l'autre bout de la pièce.

Bruckman poussa un juron et fit mine de se lever, mais Girland le repoussa dans son fauteuil.

— Du calme, Oscar. Tu ne peux pas m'assassiner tout de suite. On a des choses à se dire, à ce qu'il paraît. Tu te souviens?

Bruckman se frottait le poignet. Son regard étincelant de haine suivit Girland qui se dirigea vers le lit et s'y laissa tomber. Il s'étendit et croisa les mains derrière sa tête.

— Raconte, Oscar, dit-il, les yeux fixés au plafond. Qu'est-ce qui se passe dans ce que tu appelles ta cervelle?

Bruckman continuait à se masser le poignet. Quand il eut enfin rétabli un peu la circulation, il se leva et alla ramasser son pistolet. Il le posa sur la table à côté de lui et se rassit.

— Tu le sais très bien... dit-il en foudroyant Girland du regard. Tu as entre les mains un document ultra-secret, Girland. Je le veux.

— Tu le veux? Sans blague? fit Girland avec un large sourire. Mais tu n'es pas le seul, tu sais. M. Johnson aussi le veut. Et M. Kossyguine. Et M. Ho Chi Minh et un tas d'autres types bien, sans compter mon cher vieux copain Dorey.

L'effort que fit Bruckman pour maîtriser sa fureur le rendit violet.

— Allez, donne, Girland, assez rigolé comme ça Girland releva la tête, en haussant les sourcils.

— Mais je ne rigole pas, figure-toi. Et si nous commençons par le commencement? Tu t'es introduit chez moi à Paris pour planquer ce document ultra-secret dans ma valise. Je suppose que tu ne faisais qu'obéir aux ordres de Dorey. Je me suis demandé

à un moment si tu n'étais pas devenu agent double, mais tout bien pesé, tu n'es pas assez intelligent pour ce genre de boulot.

Bruckman faillit en tomber de son fauteuil.

— Qu'est-ce que tu dis, nom de Dieu? Moi... agent double?

— Calme-toi, Oscar. Tu vas te faire pêter ta hernie si tu continues comme ça. Non, je ne pense pas que tu sois un agent double. Ce document c'est de la dynamite. Donc Dorey a dû se tromper en te le donnant. Exact?

— Je ne discuterai pas avec toi. Donne-moi ça, Girland. (Bruckman se pencha en avant, le visage congestionné, les yeux étincelants.) Je sais que tu es un escroc, mais j'espère que tu ne serais pas assez dégueulasse pour déclencher une troisième guerre mondiale! Alors, refille-moi ce document et je le ramènerai à Paris.

— Tu n'es vraiment pas doué pour la dialectique, Oscar, répliqua Girland avec tristesse. Ne viens pas me casser les pieds avec la troisième guerre mondiale. C'est Dorey qui a créé cette situation. Il m'a choisi comme pigeon et il se fichait éperdument de ce qui pouvait m'arriver. Alors j'en ai autant à son service. Qu'est-ce qu'il mijotait exactement? Et, n'essayes pas de me mener en bateau. Je n'ai pas perdu mon temps depuis que je suis ici. Je sais tout sur Mala Reid. Raconte-moi toute l'histoire, et ensuite je te donnerai le document. Mais tu ne l'auras pas avant de m'avoir tout dit.

Bruckman effleura du regard le pistolet posé sur la table.

— Oscar, tu es incorrigible, dit Girland, qui l'observait. Le document est bien planqué, et tu ne le trouveras pas. Mais si tu me descends, comme tu

meurs d'envie de le faire, tôt ou tard, M. Kossyguine l'aura entre les mains. Allez, raconte, qu'est-ce que l'ami Dorey mijotait, dans sa cervelle embrumée?

Bruckman hésita.

— Si je te le dis, comment puis-je savoir que tu me donneras le document? demanda-t-il.

— Evidemment, tu ne peux pas le savoir. Tu ne peux te fier qu'à ma parole. Mais je te le donnerai, c'est tout ce que je peux te dire.

— Un de ces jours, explosa Bruckman, je te réglerai ton compte! Mets-toi bien ça dans la tête! Je te réglerai ton compte pour de bon!

— Quel dialogue! fit Girland en fermant les yeux! Tu as vraiment loupé ta vocation. Tu ferais un malheur à la télé, je te jure!

Bruckman réfléchit à la situation. Il se demanda s'il ne devait pas envoyer un télégramme à Dorey pour demander d'autres instructions. Pour l'instant, l'initiative appartenait à Girland. Puis il se rappela ce que Dorey lui avait dit... *acceptez toutes ses conditions.*

Son boulot était de ramener le document à Dorey. A Dorey ensuite d'aviser.

— Bon, dit-il. Voilà comment ça devait se passer.

Et il raconta à Girland comment Dorey avait pensé se servir de lui comme écran de fumée pour amener Latimer à Prague.

Girland écoutait, les yeux fermés. Quand Bruckman se tut, Girland ouvrit les yeux et lui sourit.

— Donc, l'argent est dans l'ange en bois?

— Il y est. C'est moi qui l'y ai mis.

— Sacré Dorey! Quel faux jeton, quand même! dit Girland. Enfin, je reconnais qu'il a des raisons d'essayer de m'avoir. Très bien, Oscar, maintenant au boulot! Il fit pivoter ses jambes pour s'asseoir

au bord du lit.) Ce soir, tu vas aller chez Mala Reid récupérer le fric. Je serai dans le coin, je te surveillerai. On se retrouvera à l'aérodrome. Tu me donneras l'argent... je te donnerai le document. Mais ne t'avise pas de prévenir la police que je m'apprête à quitter le pays avec trente mille dollars en poche. Si on m'arrête, je te jure que je me tirerai des pattes en leur révélant le contenu du document. Est-ce que tout ça est bien clair dans ta petite cervelle?

Bruckman fixait sur lui un regard haineux.

— Je n'aurais jamais cru qu'un Américain digne de ce nom puisse se conduire comme ça, dit-il. Tu ne penses qu'au fric. Tu es une...

— Arrête, Oscar. Tu vas me faire chialer. D'ailleurs, qu'est-ce que tu reproches à l'argent, hein? (Il se leva et alla ouvrir la porte.) Allez, file.

Bruckman remit l'automatique dans son baudrier et sortit dans le couloir.

— Ce soir, vers dix heures et demie, dit Girland. Je serai là-bas, et je t'aurai à l'œil. A bientôt, Oscar. Et surveille ta tension!

Il referma la porte tandis que Bruckman se dirigeait lourdement vers l'ascenseur.

*

Smernoff pénétra dans le vaste bureau, sommairement meublé et referma la porte. Malik, qui faisait paraître minuscule la table derrière laquelle il était assis, leva les yeux et repoussa une pile de télégrammes décodés, arrivés une heure ou deux auparavant de Moscou. Des télégrammes qui ne présentaient aucun intérêt pour lui, mais qu'il devait lire

pour se tenir au courant des activités du GRU en Europe.

— Alors?

Smernoff prit une chaise et s'assit.

— La situation se corse, dit-il. J'ai là une photo qui va t'intéresser.

Il sortit de sa serviette un cliché sur papier glacé qu'il tendit à Malik.

Malik examina la photo. Son expression ne varia pas, mais ses yeux verts s'assombrirent.

— Girland! dit-il à mi-voix.

— Un pur hasard, vraiment. J'avais dit à Zernov de photographier tous les gens qui sortaient de l'immeuble, et voilà le poisson qu'on a ramené.

— Girland, répéta Malik, qui demeura un long moment immobile, à réfléchir. Ça pourrait être le remplaçant de Worthington, dit-il enfin. (Il leva les yeux sur Smernoff.) Ça m'étonne, quand même. Je croyais que Girland était tombé en disgrâce. (Il fronça les sourcils.) J'imagine mal Girland remplaçant Worthington; pas toi? Il y a quelque chose de louche là-dessous. Girland n'aurait aucune raison de rester à Prague. L'homme qui remplacera Worthington devra travailler ici... avoir un emploi... Et nous savons que Girland ne travaille jamais.

— C'est peut-être un remplaçant provisoire, en attendant qu'un permanent arrive.

Malik secoua la tête.

— Dorey ne travaille pas de cette façon-là. (De nouveau, il s'absorba dans ses réflexions.) Girland pourrait servir d'écran de fumée. Dorey veut peut-être que nous le prenions pour le remplaçant.

Smernoff haussa les épaules. C'était le boulot de Malik de réfléchir.

— Rien d'autre? demanda Malik, qui contemplait toujours la photo.

— La fille Reid est allée ce matin à l'appartement de Karel Vlast qui était sorti. Je me suis renseigné sur Vlast. C'est un suspect, dit Smernoff. Un ancien graveur, qui est maintenant liftier de nuit. Suk le soupçonne de fabriquer des faux passeports. Il n'a aucune preuve.

— Et cette femme est allée le voir? Elle essaye peut-être de filer, dit Malik. Pourquoi Suk n'a-t-il pas arrêté ce Vlast?

— Il dit qu'il n'a aucune preuve contre lui... de simples soupçons.

— Nous n'avons pas besoin de preuves, répliqua Malik avec humeur. Qu'on l'arrête et qu'on l'interroge. Fais fouiller son appartement. S'il fabrique des passeports, il y aura des traces. Occupe-toi de ça tout de suite.

Smernoff se leva.

— Et Girland?

— Il a dû descendre à l'Alcron. (Les coins de la bouche de Malik s'abaissèrent.) Il a toujours eu des goûts de luxe. Fais-le surveiller, mais qu'on ne l'inquiète pas pour le moment. Il pourrait nous conduire à Worthington. Et surtout, qu'il ne s'aperçoive pas qu'il est surveillé.

— Et la fille?

— Laisse-la tranquille, elle aussi. Elle pourrait également nous conduire à Worthington. Quand elle partira ce soir, envoie Zernov chez elle. Si Girland y est allé, il y retournera. Je veux un enregistrement de leur conversation.

— Je vais arranger ça, dit Smernoff et il quitta le bureau.

Malik reprit la photo et l'examina encore un

moment. La dernière fois qu'il avait eu maille à partir avec Girland, il l'avait prévenu que leur prochaine rencontre serait la dernière. Avec une violence contenue, il déchira le cliché.

*

Depuis une heure, Mala discutait avec Worthington de la visite de Girland. Ils se demandaient qui était cet homme, qui était Harry Moss, et si ce visiteur était un agent de Dorey chargé d'exécuter Worthington.

Worthington était nerveux. Il s'était caché dans la salle de bains pendant que Mala parlait avec Girland, les doigts crispés sur son automatique, le corps baigné de sueur froide.

— Je ne sais pas, vraiment! dit-il enfin d'une voix exaspérée. Nous ne pouvons pas discuter comme ça indéfiniment. Il est peut-être tout à fait inoffensif. Nous ne devons pas nous mettre dans des états pareils pour rien. (Il consulta sa montre.) Vous devriez peut-être retourner chez Vlast, non?

Mala acquiesça.

— Bon, d'accord... j'y vais.

Worthington avait pris plusieurs photos d'elle pour le passeport. Il lui tendit le rouleau de pellicule.

— Il va exiger au moins trois cents dollars. (Il sortit un billet de cinquante dollars de son portefeuille.) Donnez-lui ça. Dites-lui qu'il aura le reste quand le passeport sera prêt.

Au moment où Mala quittait l'appartement, Karel Vlast était assis à sa fenêtre, sa main blessée posée sur ses genoux. Il s'était rendu à l'hôpital ce matin-

là. On lui avait fait une piqûre qui n'avait pas servi à grand-chose. Il avait compris, à l'expression du docteur, que sa blessure était grave. Le docteur lui avait dit de revenir le lendemain. Il regardait dans la rue, tourmenté à l'idée de ne pouvoir faire le passeport de Worthington, quand il vit une voiture Tetra noire s'arrêter en face de chez lui. Quatre hommes en descendirent précipitamment, traversèrent la rue et s'engouffrèrent dans l'immeuble.

Vlast sentit son cœur se serrer. Il savait que ces hommes appartenaient à la police secrète. Depuis deux ans, il s'attendait à ce genre de visite. Il se leva d'un bond. Ses précautions étaient prises. Il enleva le plateau en chêne de sa table de salle à manger et le coinça sous la poignée de sa porte d'entrée. En haut du placard de son minuscule vestibule, il prit un marteau et deux clous longs d'une vingtaine de centimètres. Le souffle précipité, il les enfonça dans le parquet à la base du plateau pour consolider sa barricade.

Il entendait les pas lourds des quatre hommes qui montaient l'escalier. Il calcula qu'il leur faudrait bien une quinzaine de minutes pour enfoncer la porte, peut-être même davantage, avec un peu de chance. Il avait depuis longtemps élaboré ce plan afin de se donner le temps de détruire toutes les preuves qui pourraient incriminer ses amis.

Il retourna dans le salon. Ouvrant un autre placard, il en sortit une grande boîte métallique dont le couvercle était solidement fixé par un ruban adhésif. Il arracha le ruban et jeta dans la cheminée les chiffons imbibés d'essence que contenait la boîte. Un coup de sonnette retentit; il gagna sa chambre à coucher, enleva le tiroir inférieur d'une commode et prit à tâtons dans l'espace dégagé une pile de

passesports en blanc. Un nouveau coup de sonnette se fit entendre. De nouveau, il plongea la main au fond de la commode, et trouva les photos de Worthington, son passeport et deux autres séries de photos d'amis qu'il avait promis d'aider.

Il entendit sa porte d'entrée craquer, ébranlée par de violents coups d'épaules. Il emmena au salon les passeports, les photos et plusieurs enveloppes contenant les renseignements qui lui étaient nécessaires pour forger un passeport et jeta le tout dans la cheminée. Les gonds de sa porte commençaient à céder. Il craqua vivement une allumette et mit le feu aux chiffons imbibés d'essence qui se mirent à flamber comme une torche. Le panneau de la porte se fendillait maintenant sous la violence des coups. Vlast était parfaitement calme. Il prit le tisonnier pour remuer les papiers qui flambaient, dispersa les cendres, s'assura qu'il ne resterait rien susceptible de trahir ses amis. Puis, enfin satisfait, il prit dans la poche de son gilet une minuscule capsule qu'il portait sur lui depuis des mois en prévision de ce genre d'éventualité. Il glissa la capsule dans sa bouche et alla s'asseoir lourdement dans son vieux fauteuil favori.

La porte était maintenant à demi démantelée. Il tourna la tête vers Smernoff dont le visage en sueur était convulsé de fureur. Il attendit encore une seconde, pendant que Smernoff se forçait un passage dans le trou béant de la porte, puis il murmura une prière et écrasa la capsule entre ses dents.

*

Worthington entendit Mala monter l'escalier. Il avait appris à reconnaître son pas. Il se leva. L'an-

goisse le tenaillait depuis une heure. Il s'était efforcé de se persuader que la blessure de Vlast était bénigne et que d'ici un jour ou deux, les passeports seraient prêts, mais tout au fond de lui il avait le pressentiment que ça ne serait pas aussi facile. Et pourtant, malgré les dangers qu'il courait, il était presque heureux de cohabiter avec Mala. Depuis qu'elle avait accepté de partir pour Genève avec lui, ses craintes s'étaient modérées. La perspective de quitter Prague et de subir tout seul le contrôle de la police le terrifiait, mais si Mala l'accompagnait, cette épreuve lui paraissait moins redoutable. Il aurait à la protéger et cette responsabilité lui donnerait de l'assurance.

Il s'approcha de la porte en entendant Mala tâtonner avec sa clé et l'ouvrit. En voyant son visage blême et tendu, un frisson glacé lui parcourut l'échine.

Elle entra vivement dans la pièce et Worthington ferma la porte.

— Que s'est-il passé? demanda-t-il d'une voix enroulée par l'émotion.

Elle s'effondra sur une chaise et laissa tomber son sac à terre.

— Il est mort. Ils l'emmenaient juste quand je suis arrivée. Vlast est mort...

Worthington demeura un instant pétrifié.

— Voyons, ce n'est pas possible... Vous avez dû vous tromper...

Sa voix était un coassement presque inaudible.

— Si... La police secrète était là-bas. Il y avait une ambulance. Ils transportaient son corps sur un brancard au moment où j'arrivais. La couverture qui le recouvrait a glissé quand ils l'ont mis dans l'ambulance. Je l'ai vu... il était mort.

Worthington se laissa tomber sur une chaise et

se prit le visage dans les mains. Il frissonna. La mort de Vlast balayait tous ses espoirs. L'argent qu'il avait si difficilement amassé à Genève, son plan de fuite, tout cela était inutile et il n'avait plus la moindre chance de quitter Prague désormais.

Mala l'observait. Devant le désespoir de Worthington, elle sentit sa propre volonté s'affermir.

— Nous avons l'argent, dit-elle. Nous pouvons encore essayer de fuir.

Worthington l'entendait mais ces paroles lui paraissaient dénuées de sens. Comment espérer quitter le pays sans un passeport bien imité? Il fit cependant un effort pour se ressaisir. Il ne devait pas penser à lui, mais à elle. Sans lui, elle s'en tirerait peut-être. Plus longtemps que si elle restait avec lui, en tout cas. Il pensa à l'automatique niché au creux de son aisselle. Le mieux serait de sortir d'ici, de trouver un endroit tranquille et de se tirer une balle dans la tête. Cette idée le fit frémir. Aurait-il le courage de presser la détente lorsque le canon froid de l'arme toucherait son front?

— Alec! (La voix de Mala s'était durcie.) Est-ce que vous écoutez ce que je vous dis? Nous avons tout cet argent... trente mille dollars! Nous devons nous en servir pour nous procurer des passeports! Nous pouvons encore fuir!

Il leva la tête, les yeux vitreux.

— Je ne connaissais que Vlast. Il existe sûrement d'autres faussaires à Prague, mais qui?

Mala se leva et se mit à faire les cent pas dans la pièce. Elle se rendait compte qu'elle ne pouvait plus compter que sur elle pour les sortir de cette situation. Elle éprouvait brusquement un sentiment protecteur envers ce grand Anglais si faible. Il avait essayé de la sauver; c'était à elle maintenant de faire

ce qu'elle pouvait pour le sauver. Soudain, elle pensa à Jan Braun.

— Je connais quelqu'un qui nous aidera, dit-elle, et elle revint s'asseoir en face de lui. Il s'appelle Jan Braun. Son père était un ami de mon père. Ils ont été exécutés ensemble. Jan est cultivateur. Il a une petite ferme à trente kilomètres de Prague. Il connaît peut-être quelqu'un qui nous fournirait des passeports. Je vais aller le voir.

Worthington leva la tête, une lueur d'espoir au fond des yeux.

— Vous êtes sûre de pouvoir lui faire confiance?

— Entièrement. Son père est mort pour la même cause que le mien. Oui, je peux lui faire confiance.

Worthington, qui l'observait, sentait l'espoir grandir en lui. Il voyait qu'elle avait cessé d'avoir peur, que c'était elle qui prenait en main le gouvernail de leur pauvre barque.

— Il vient à Prague toutes les semaines pour vendre ses fruits et ses légumes, poursuivit Mala. Demain, c'est jour de marché. J'irai le voir et je lui dirai ce qui se passe.

Worthington s'épongea le visage avec son mouchoir.

— Non. Je vais vous quitter, Mala. Vous pourriez être compromise. Je ne veux pas qu'il vous arrive quelque chose par ma faute. Non. Je vais partir. Je trouverai bien un moyen...

— Taisez-vous donc! fit-elle avec impatience. Où iriez-vous? Soyez raisonnable! (Brusquement, elle lui sourit.) Vous avez essayé de m'aider... Maintenant, c'est à moi. (Elle se leva.) Je vais préparer le dîner... Il se fait tard.

Worthington resta prostré sur sa chaise pendant qu'elle s'affairait dans la kitchenette. Il se sentait faible et inutile.

Il n'avait pas d'appétit, mais se força à manger le steak qu'elle avait fait griller. Le voyant si désemparé, elle tendit le bras et lui tapota la main.

— Ça va marcher, Alec, dit-elle. Vous verrez, nous nous en tirerons. (Elle se leva.) Il faut que je me prépare, sinon je vas être en retard,

— Oui, bien sûr.

Worthington passa derrière le rideau et s'étendit sur le lit. Il était au bord des larmes.

*

Après avoir quitté Girland, Bruckman se rendit immédiatement à son hôtel. Une fois dans sa chambre, il s'assit sur son lit, une cigarette allumée entre ses lèvres minces et demanda Paris au téléphone. Au bout d'un moment, une voix annonça :

— Crédit international.

— Ici Bruckman, j'appelle de Prague. J'ai reçu votre télégramme au sujet de ces factures.

— Oui, monsieur Bruckman. Ne quittez pas, je vous prie.

Bruckman attendit. Il savait qu'on allait le brancher sur Dorey. C'était uniquement en cas d'urgence qu'il était autorisé à appeler le Crédit international qui branchait n'importe quel agent directement sur la C.I.A. Bruckman tenait à s'entendre confirmer que son marché avec Girland serait approuvé.

— Oui, monsieur Bruckman? (Il reconnut la voix de Dorey.)

— Ces factures égarées, dit Bruckman. Notre client les a trouvées. Nous avons conclu un marché. Payable comptant. D'accord?

Un silence s'ensuivit, puis Dorey demanda :

— Vous avez l'argent qui vous a été remis?

— Oui, mais on ne rendra pas la monnaie. Toujours d'accord?

— Il faudra bien. (La voix de Dorey était aigre.) Je vous l'ai déjà dit... vous avez carte blanche.

Et Dorey coupa la communication.

Bruckman fit la grimace et raccrocha.

Un peu après dix heures, il quitta l'hôtel et monta dans un tram qui l'amena non loin de chez Mala. Il arriva dans sa rue vers dix heures vingt-neuf. Il n'aperçut aucune trace de Girland, mais il savait que Girland le surveillait, dissimulé dans l'encoignure de quelque porte cochère.

A ce moment-là, Zernov avait décidé qu'il pouvait sans risque aller dissimuler chez Mala le micro que Smernoff lui avait remis. Il était en train de gravir l'escalier lorsque Bruckman pénétra dans l'immeuble. Zernov l'entendit et regarda par-dessus la rampe. Il distingua vaguement la forte silhouette d'un homme qui s'engageait dans l'escalier. Zernov enleva ses chaussures et monta sans bruit en courant jusqu'au cinquième étage. Il entendait le pas lourd de Bruckman qui se rapprochait. Worthington l'entendit aussi. Se levant d'un bond, il éteignit la lumière et se précipita sur le balcon, refermant avec soin la porte-fenêtre derrière lui. Puis il s'accroupit derrière le buisson.

Bruckman, arrivé à la porte de Mala, sonna, épié par Zernov qui était monté à l'étage du dessus et l'observait à travers la rampe.

Une fois persuadé que l'appartement était vide, Bruckman crocheta la serrure, entra, alluma la lumière et referma la porte.

Worthington le vit se diriger aussitôt vers l'ange, enlever la tête et glisser une main à l'intérieur du corps. Il en sortit le petit paquet brun, remit la tête

en place et se dirigea vivement vers la porte. Il n'était pas resté dans l'appartement plus d'une minute. Il éteignit, ressortit sur le palier obscur, referma la porte et, allumant une petite lampe de poche, commença à descendre l'escalier.

Zernov l'observait. Il vit que Bruckman tenait un petit paquet à la main gauche. Ce détail pouvait être important; Zernov était sûr que Bruckman n'avait pas le paquet en entrant dans l'appartement. Que contenait ce paquet? Il fallait qu'il le sache. Tirant son pistolet et abandonnant ses chaussures sur place, il gagna silencieusement le palier inférieur, tandis que Bruckman descendait lourdement vers la rue, en éclairant les marches avec le faisceau de sa lampe.

Zernov tâtonna contre le mur et trouva la minuterie. Il appuya sur le commutateur. La lumière jaillit dans l'escalier. Bruckman pivota sur lui-même, lâcha sa lampe de poche et dégaina son automatique. Il avait réagi avec une telle rapidité que Zernov fut pris par surprise. Bruckman le vit en haut des marches et fit feu immédiatement. La détonation se répercuta dans l'immeuble silencieux. Zernov recula en titubant. Le projectile de Bruckman avait traversé sa manche et lui avait éraflé l'avant-bras, mais malgré son mouvement de recul, il tira à trois reprises et son tir était mieux ajusté que celui de Bruckman.

Atteint à la poitrine et au bras gauche, Bruckman bascula à la renverse et roula au bas des marches jusqu'au palier du deuxième étage. Là-dessus, la minuterie, s'éteignit.

Zernov poussa un juron. Son bras le brûlait; le sang lui coulait sur la main. Il chercha de nouveau le commutateur à tâtons, mais ne le trouva pas. Il entendit Bruckman se remettre sur pied et reprendre sa descente, d'une démarche heurtée.

Craignant que Bruckman ne lui échappe et ne connaissant pas la gravité de ses blessures, Zernov se lança à sa poursuite.

Bruckman l'entendit venir. Il se retourna et tira dans l'escalier. Le projectile siffla à quelques centimètres du visage de Zernov qui s'accroupit dans le noir et attendit. Bruckman reprit plus lentement sa descente hésitante.

Atteint aux poumons, Bruckman savait que c'était la fin pour lui. Il pouvait à peine respirer et se noyait lentement dans son propre sang, mais coriace comme il l'était, il continuait à avancer. Arrivé au rez-de-chaussée, il avança en vacillant dans le couloir. en direction de la porte d'entrée, il s'immobilisa un moment, le paquet toujours serré sous le bras gauche. Il cracha du sang, puis d'une démarche lourde et flottante, tel un éléphant frappé à mort, il sortit dans la rue faiblement éclairée.

Zernov descendit à pas de loup derrière lui. Le large dos de Bruckman, se découpant dans l'encadrement de la porte constituant une cible parfaite. Levant son arme, Zernov pressa la détente.

Bruckman se cambra sous l'impact, puis tomba sur le côté. Le paquet enveloppé de papier brun roula dans le ruisseau.

Nicalok, alerté par les coups de feu, sortit en trombe de l'immeuble d'en face, pistolet au poing.

Girland, dissimulé dans l'ombre d'une porte cochère voisine, surveillait la scène. Il vit Bruckman s'écrouler et le paquet lui échapper. Il avait dégainé son automatique, mais en entendant les ululements des sirènes de la police, il comprit qu'il serait trop dangereux d'essayer de récupérer le paquet.

Il se mit à courir sans bruit, rasant les murs, et s'engouffra dans la première ruelle venue, au moment

où les voitures de la police s'arrêtaient dans un crissement des freins devant l'immeuble.

Marchant à grands pas, il reprit le chemin de l'hôtel. Eh bien, c'est cuit, se dit-il, écœuré. Trente mille dollars de foutus! Il ne lui restait plus qu'à boucler ses bagages et à s'en aller. Il n'avait plus rien à faire à Prague. Puis il pensa au document ultra-secret. Bruckman était mort. Il n'y avait plus personne pour le rapporter à Dorey. « Et alors qu'est-ce que ça peut te fiche? » se dit-il. Mais il ralentit le pas peu à peu et finit par s'immobiliser. Adossé à un mur lépreux, il se mit à réfléchir. « Je me fous de Dorey », essayait-il de se persuader. Puis il fit la grimace. Il ne pouvait pas laisser un document de cette importance tomber entre les mains des Russes. « Quelle poire je fais! » se dit-il. Il examina la situation pendant quelques instants. Il ne fallait pas oublier Malik. Girland savait qu'il n'avait aucune chance de quitter le pays sans être fouillé. Il se rappela alors Mala Reid. Puisqu'elle travaillait pour Dorey, c'était à elle de lui retourner les papiers.

Girland prit la décision de la joindre et, un peu rasséréiné, se mit en quête d'un taxi. Il eut la chance d'en trouver un et se fit conduire au cabaret l'Alhambra. Quand il pénétra dans la salle où régnait un brouhaha couvert par les sons assourdissants d'un orchestre de jazz, un garçon, surgi de la pénombre, s'avança vers lui.

— Je suis désolé, monsieur, nous n'avons plus une seule table de libre.

Girland sortit un billet de dix dollars de son portefeuille.

— Casez-moi quelque part, dit-il en montrant la coupure au garçon. Un coin tranquille.

Le billet changea de mains.

— J'ai bien un box réservé pour onze heures et demie, monsieur... Vous pourriez l'occuper pendant une demi-heure.

— Ce sera parfait, dit Girland.

Il suivit le garçon dans un étroit passage jusqu'à un petit box donnant directement sur la scène minuscule. Sur la table, le couvert était mis pour quatre.

— Ça ira, monsieur? demanda le garçon.

— Très bien... Hé! Ne vous sauvez pas.

Le bruit qui provenait de la scène amena une grimace sur le visage de Girland. Quatre filles sans grâce et fort dévêtues chantaient et gesticulaient bêtement. Leurs voix aigres amplifiées par le micro, lui vrillaient le tympan. Il s'assit à la table, sortit un carton blanc de son portefeuille et écrivit : *Voudriez-vous venir me rejoindre? J'aimerais vous acheter votre ange.* Il tendit le carton au garçon.

— Remettez ceci à miss Mala Reid, et il y aura encore dix dollars pour vous.

Le garçon le considéra avec stupeur; puis il lut la carte et sourit.

— Bien, monsieur. Voulez-vous dîner?

— Non... Je veux voir miss Reid, c'est tout... Dépêchez-vous, camarade.

Une fois le garçon parti, Girland se pencha en arrière, dans la pénombre, et attendit que les quatre excitées sur la scène aient fini leur numéro. Elles finirent par disparaître et quelques lumières tamisées s'allumèrent dans la salle. C'était l'entracte. Il alluma une cigarette et attendit.

Dix minutes plus tard, la porte du box s'ouvrit et Mala entra. Elle portait toujours sa robe bleue. Le garçon lui avait apporté le message de Girland au moment où elle s'apprêtait à se changer. L'inquiétude se lisait dans ses yeux. Quand elle vit Girland, son

premier mouvement fut de fuir. Puis elle s'immobilisa, les yeux fixés sur lui.

— Bonsoir, mon chou, dit Girland en se levant. Entrez donc. (Il dut hausser la voix pour se faire entendre dans le bruit des conversations qui enflait dans la salle.) Vous vous souvenez de moi? Je vois que oui. Rassurez-vous, je suis toujours très gentil avec les jolies femmes.

Mala le regardait, figée de terreur.

— Que... que voulez-vous?

— Asseyez-vous, n'ayez pas peur, dit Girland. Nous avons des tas de choses à nous dire. Voulez-vous boire quelque chose?

— Non!... Qu'est-ce que vous voulez?

— Asseyez-vous. (Girland écarta une chaise de la table.) Vous n'avez rien à craindre de moi. Allons, asseyez-vous.

A contrecœur, Mala s'assit, très raide.

— Maintenant, regardez bien, dit Girland à mi-voix.

Est-ce que ceci signifie quelque chose pour vous?

Il effleura le nœud de sa cravate, passa les poches sous les revers de sa veste et se tapota l'épaule droite avec la main gauche. C'était une série de signaux utilisés par tous les agents de Dorey lorsqu'ils contactaient d'autres agents qu'ils ne connaissaient pas.

Mala reconnut les signaux. Elle comprit que ce bel Américain, si séduisant, était venu de la part de Dorey. Elle n'en fut pas rassurée pour autant.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Bon, dit Girland. Maintenant, écoutez-moi bien... Un travail vous attend.

Il commença à lui exposer le plan de Dorey qui avait voulu se servir de lui comme écran de fumée. Mais Mala l'interrompit.

— Taisez-vous! Je ne veux rien savoir! Je ne travaille plus pour lui! Ne me dites rien!

Les yeux de Girland se durcirent.

— Vous êtes bien l'agent de Dorey à Prague, non? Alors, qu'est-ce que cela signifie?

— Je ne travaille plus pour lui! s'écria Mala avec désespoir. (Elle se leva.) Je ne veux rien avoir à faire avec vous!

— Vous y serez bien obligée, dit Girland. Asseyez-vous!

Elle hésita, mais devant l'expression de son regard, elle obéit.

— Au point où vous en êtes, vous ne pouvez plus faire machine arrière, dit Girland. Maintenant, écoutez...

Il lui expliqua brièvement le plan de Dorey pour amener Latimer à Prague en se servant de lui-même comme écran de fumée et lui parla des trente mille dollars. Il poursuivit en lui exposant le rôle qu'avait joué Bruckman et la façon dont il avait été abattu.

— L'argent a donc disparu, conclut Girland. Nous avons maintenant sur les bras un document ultra-secret que Dorey doit à tout prix récupérer. Je ne peux pas le faire sortir de ce pays. Malik en sait trop long sur moi. C'est à vous de jouer...

Il s'interrompit en la voyant secouer la tête.

— Il n'a pas repris l'argent. Nous l'avions trouvé. Il est sous le socle de la statue, dit-elle.

— Nous? Qui ça, nous?

Mala hésita. Quelque chose chez cet homme lui inspirait confiance. Il était si différent de Worthington. Elle avait l'intuition que si quelqu'un pouvait l'aider, c'était bien cet homme. Elle lui parla de Worthington.

Girland écouta et réprima un grognement de consternation.

On frappa à la porte? Tous deux se raidirent. Le battant pivota et Worthington, le nez chaussé de ses lunettes d'écaille, sa valise à la main, entra dans le box.

CHAPITRE V

Malik déchira le papier brun qui enlevopait le paquet trouvé à côté du corps de Bruckman. Sidéré, il contempla les deux journaux pliés, les parcourut rapidement pour voir si rien n'y était marqué et les jeta par terre d'un geste rageur.

Il leva la tête vers Zernov dont le bras était enveloppé par un énorme pansement.

— Et tu as tué un homme pour ça?

Smernoff, qui connaissait bien Malik, comprit qu'il était sur le point d'exploser.

Suk intervint :

— Il a fait ce qu'il croyait devoir faire.

Malik le foudroya du regard.

— Je ne vous ai pas adressé la parole, à vous. (Ses yeux verts se tournèrent vers Zernov.) Alors, tu as tué un homme pour ça?

— Il m'a tiré dessus, répondit Zernov, lugubre. Je n'avais pas le choix.

— Et maintenant, nous voilà avec un incident international sur les bras, reprit Malik. Cet homme était un des agents de Dorey. L'ambassadeur américain va exiger une enquête. Cette mort va être exploitée en gros titre dans la presse capitaliste. Par ta stupidité, tu as fait échouer l'opération que j'avais

mise sur pied. Tu n'es qu'un imbécile et un incapable!

Le visage plat et brutal de Zernov luisait de sueur.

— Je... je pensais... bégaya-t-il.

Malik l'interrompit.

— Penser? Et avec quoi pourrais-tu penser puisque tu n'as pas de cervelle. Fiche-moi le camp d'ici!

Le visage de Malik était vide d'expression, mais une lueur meurtrière brillait dans ses yeux verts. Zernov se recroquevilla sur lui-même et quitta précipitamment la pièce.

Malik se tourna vers Suk.

— Cet homme doit être puni. Il n'a plus aucune utilité... Vous m'avez compris?

— Oui, chef.

Un silence s'ensuivit, puis Malik ajouta :

— Où est Girland?

Suk plissa les yeux.

— Girland? Je... je ne sais pas. Il est filé. Qu'a-t-il à voir avec tout ça?

— C'est justement ce que je veux savoir. Trouvez-le!

Comme Suk s'apprêtait à décrocher le téléphone, Malik ajouta :

— Allez ailleurs! J'ai besoin du téléphone.

— Bien, chef.

Suk sortit sans demander son reste.

Malik crispa ses grosses mains boudinées. Smernoff, qui l'observait, jugea plus prudent de ne rien dire. Malik garda le silence un long moment. Puis il lança :

— Comme opération, c'est réussi! Tu laisses Vlast se suicider! Et cet abruti descend un des meilleurs hommes de Dorey! Maintenant, la fille Reid va se méfier. Et par-dessus le marché, il y a Girland... On ne peut donc pas exécuter un seul de mes ordres correctement?

— Alors qu'est-ce qu'on fait? demanda Smernoff qui commençait à se lasser des éclats de Malik.

Malik le dévisagea.

— On ramasse la fille et Girland. On les fera parler. Je vais m'occuper de tout ça personnellement. Je ne peux pas faire confiance à toute cette bande d'imbéciles!

— On devrait peut-être attendre le rapport de Suk? suggéra Smernoff en allumant une cigarette. La fille est au cabaret en ce moment. Son numéro passe dans cinquante minutes. On a tout le temps. On pourra la cucillir quand elle partira.

Malik se contint avec un effort.

— Oui... Mais pourquoi des journaux dans le paquet? dit-il, réfléchissant tout haut. Bruckman s'est introduit dans l'appartement de la fille. Il devait chercher quelque chose de valeur. (Il baissa les yeux vers les papiers restés à terre.) Il y a peut-être un message caché là-dedans. Il faut les examiner.

Suk revint dans la pièce, le visage blafard, le front luisant de sueur.

— Ils ont perdu sa trace, dit-il d'une voix étranglée. J'avais mis trois hommes après lui... et pourtant, il a réussi à les semer.

Malik esquissa de la main un geste brutal.

— Ceci sera signalé, camarade Suk. Girland ne doit pas quitter le pays. Je vous en rends personnellement responsable. (Il se tourna vers Smernoff.) Nous allons ramasser la fille tout de suite. Elle pourra peut-être nous dire où se cache Worthington. Je le veux, lui aussi. (Il foudroya Suk du regard.) Faites fouiller son appartement!

Il sortit de la pièce, suivi de Smernoff.

Suk s'épongea le visage, puis décrocha le téléphone. Il commença à donner des instructions à tous les postes

frontière, à l'aéroport et aux gares de chemin de fer.
— Cet homme doit être arrêté, répétait-il sans cesse.
Aucune erreur ne doit être commise.

*

Tassé sur lui-même, assis en face de Mala et de Girland, les yeux arrondis par l'angoisse, Worthington racontait son histoire.

Il expliqua qu'en entendant la fusillade, il avait compris que la police n'allait pas tarder à arriver et à fouiller l'appartement.

— J'ai mis quelques affaires pour vous dans la valise, dit-il à Mala. Nous ne pouvons pas retourner là-bas. Ils doivent être à votre recherche maintenant. Ils pourraient venir ici.

Girland examinait ce grand Anglais, qui crevait visiblement de frousse. Il se demandait dans quel pétrin il allait se fourrer avec un type comme ça à la traîne.

— Et l'argent? demanda-t-il, guettant la réaction de Worthington.

Worthington se raidit. Il tourna vivement les yeux vers Mala.

— Je l'ai mis au courant, dit-elle.

Worthington tiqua. Cet argent avait une importance capitale pour lui. Comment avait-elle pu révéler à cet inconnu qu'ils possédaient une telle somme?

— Je ne comprends pas... Je...

— Nous entrerons dans les détails plus tard, coupa Girland d'un ton sec. Qu'est devenu cet argent?

Worthington hésita et regarda Mala pour qu'elle le mette sur la voie. Qu'avait-elle révélé exactement à cet homme?

— Il est au courant, répéta Mala avec impatience.

De nouveau, Worthington hésita; puis, à contrecœur, il finit par répondre :

— Je l'ai ici, dans ma valise.

Girland prit une longue aspiration.

— C'est déjà quelque chose... Maintenant, filons d'ici. Vous connaissez le quartier. Où pouvons-nous aller? Mala hésita.

— Si nous avons une voiture... nous pourrions aller chez un ami. Jan Braun. Il a une ferme.

— Ce n'est pas bien sorcier de se procurer une voiture. Nous allons en emprunter une. Bon, allons chez votre ami. Venez... On peut sortir par-derrière?

— Oui...

Mala hésitait toujours.

— Dépêchez-vous, mon petit. La mèche est allumée!

— Mais je ne peux pas partir comme ça...

Girland l'empoigna par le bras.

— Allons-y.

— Il a raison, dit Worthington d'un air abattu. Ils pourraient venir vous chercher ici.

— Et si vous tombiez entre leurs pattes, personne ne donnerait cher de votre peau, commenta Girland en poussant Mala dans le couloir. Allez, agitez vos jolis pieds. Où allons-nous?

Galvanisée par le ton de sa voix, elle se dégagea de son étreinte et s'engagea dans le couloir dont une porte barrait le fond. Elle l'ouvrit et ils débouchèrent dans une cour sombre donnant sur un petit parking où étaient garées plusieurs voitures de touristes.

— Attendez ici, dit Girland.

Il se dirigea vers la rangée de voitures et en vérifia cinq avant de trouver une Mercedes dont la clef était restée sur le tableau de bord. Il se glissa derrière le volant, alluma les feux de position, puis il fit signe à Mala et Worthington de venir le rejoindre. Ils tra-

versèrent le parking en courant. Worthington, sa valise à la main, monta derrière; Mala s'installa à côté de Girland qui embraya aussitôt et sortit du parking.

Il descendait l'avenue quand il vit deux voitures de police s'arrêter devant l'entrée du cabaret.

— Il était temps, dit Girland en souriant à Mala. Et maintenant, où allons-nous?

Mala lui indiqua le chemin pour sortir de la ville. Elle le regardait conduire à une allure régulière, sans prendre de risques. Le calme de Girland, la lueur sardonique qui brillait dans ses yeux, son visage détendu lui inspiraient une grande confiance.

Ils traversaient le pont Hiakuv lorsque Worthington déclara :

— Nous ne pouvons pas nous en tirer. Ils retrouveront la voiture. Nous...

— Du calme, coupa Girland. Le spectacle ne se termine que dans une heure dix. Cette voiture appartient à un touriste. Il ne s'apercevra de sa disparition qu'après le spectacle. Le temps qu'il signale le vol à la police et qu'il arrive à se faire comprendre, nous pouvons estimer que nous avons deux heures d'avance. (Il se tourna vers Mala. Elle était vraiment ravissante, cette gosse. Elle commençait à l'intéresser.) Parlez-moi un peu de Jan Braun.

D'une voix qu'elle s'efforçait de raffermir, Mala lui expliqua qui était Braun.

— Sa ferme n'est qu'à trente kilomètres d'ici. Il nous aidera... j'en suis sûre.

— Heureux de vous l'entendre dire. (Ils amorcèrent une montée assez raide à la sortie de la ville.) Donc, vous en avez eu assez de Dorey, poursuivit Girland, à l'adresse de Worthington cette fois. Je comprends ça, notez bien. Moi aussi, je me suis lassé de lui.

Mis en confiance, Worthington se pencha en avant.

— C'est quand j'ai appris l'arrivée de Malik, dit-il. Je savais...

— Malik? (La voix de Girland s'était durcie.) Vous avez bien dit Malik?

— Oui.

— Il est à Prague?

— Oui. Il me cherche.

— Ça, alors...! s'exclama Girland en faisant la grimace. (Mala, qui l'observait, ressentit un pincement au cœur. Pendant un bref instant, il parut désarçonné, moins sûr de lui.) Nous sommes de vieux amis, Malik et moi, poursuivit-il. Nous nous aimons à peu près comme la mangouste aime le serpent. Vous êtes sûr que Malik est à Prague?

— Oui, j'en suis sûr.

Girland accéléra légèrement tout en réfléchissant. Il connaissait bien Malik. Smernoff ne devait pas être loin; et Smernoff était un des meilleurs chasseurs d'hommes du G. R. U.

— Donnez-moi quelques détails sur Braun, dit-il enfin. Est-ce qu'on vous a vue en sa compagnie? Je connais Malik. Il va enquêter sur tous les gens que vous fréquentez. S'il apprend que vous connaissez un cultivateur, il va se renseigner sur lui immédiatement.

— Je ne l'ai pas vu depuis plus d'un an, répondit Mala. Je n'ai jamais parlé de lui à aucun de mes amis. Je suis sûre qu'il nous aidera parce que mon père a aidé le sien.

— Vous êtes déjà allée à sa ferme?

— Une seule fois, il y a environ trois ans.

— Comment est-ce?

— Assez délabré et isolé... Très isolé.

— Il vit seul?

— Avec sa femme... Blanca.

— Vous avez confiance en elle?

— Oh, oui. C'est une femme merveilleuse.

— Il a des dépendances?

— Deux granges, assez vastes.

Girland réfléchit, puis haussa les épaules.

— Bon, il faut bien courir le risque. Je ne vois pas ce que nous pourrions faire d'autre. Nous pourrions encore avoir besoin de cette voiture pour fuir rapidement. Nous la cacherons dans une des granges.

Il écrasa le champignon.

Worthington avait écouté sans mot dire. Girland lui inspirait un mélange de crainte et d'animosité. Il savait que cet homme faisait ce qu'il aurait dû faire lui-même. Il s'inquiétait aussi pour l'argent qu'il avait dans sa valise. Son instinct l'avertissait que Girland s'emparerait de l'argent s'il en avait l'occasion. Et pourtant Worthington se rendait compte que si quelqu'un pouvait les sauver, c'était bien Girland.

Girland était un intuitif et l'hostilité de Worthington ne lui avait pas échappé. Il avait également senti que ce grand type veule était follement amoureux de Mala, ce qui risquait de compliquer la situation. Il commença à expliquer à Worthington que Dorey avait essayé de se servir de lui comme écran de fumée, lui parla d'Harry Moss, de l'argent et de la raison de son voyage à Prague.

— Dorey a été trop malin. Il a planqué dans mes affaires par erreurs, un document ultra-secret, conclut Girland. Et si je ne le lui ramène pas, il est foutu. Il se trouve que j'ai un faible pour ce vieux bouc. Il est le sel de mon existence. (Il se mit à rire.) Sans lui, la vie serait bien morne, et j'ai l'intention de lui rapporter le document. Mais ça va être coton.

— Vous ne pourriez pas le remettre à l'Ambassadeur? suggéra Mala. Il le transmettrait à M. Dorey.

— Si je le donnais à l'Ambassadeur, il le lirait.

Il verrait que c'est la copie personnelle de Dorey et il voudrait savoir pourquoi elle se trouve à Prague. Non, si je veux sauver la mise à Dorey, il faut que je le lui ramène moi-même.

— Vous l'avez sur vous? demanda Worthington d'un ton brusque.

Girland jeta un bref coup d'œil au visage mince et veule qu'il apercevait dans le rétroviseur.

— Oui, je l'ai sur moi. Je comptais l'échanger avec Bruckman contre l'argent. Il aurait été en sûreté entre ses mains... c'était un agent de Dorey. Maintenant qu'il est mort, c'est à moi de jouer.

Un silence s'ensuivit, puis Worthington déclara :

— Cet argent m'appartient. Mala et moi nous en avons besoin pour quitter le pays. Vous ne l'aurez pas, c'est clair?

« Nous y voilà », songea Girland.

— Rien n'est clair tant que vous serez ici, répliquait-il calmement. Comment comptez-vous vous y prendre pour quitter le pays?

— Ça me regarde! dit Worthington. Je vous dis que cet argent est pour nous et que vous n'y toucherez pas!

Girland freina et immobilisa la voiture. Puis il se retourna... pour se trouver nez à nez avec l'automatique de Worthington.

— Donnez-moi ce document! lança l'Anglais, blême, les yeux fous, d'une voix aiguë qu'il ne contrôlait plus. Nous n'avons pas besoin de vous! Donnez-le moi.

Girland le dévisagea un instant, froidement. Puis il se retourna face au volant et démarra en trombe.

— Allez vous faire fiche, dit-il en lançant la voiture à toute allure sur la longue route noire et déserte.

— Arrêtez ou je... je... bafouilla Worthington.

La voiture avalait la route à plus de cent vingt à l'heure.

— Allez-y, tirez, dit calmement Girland. Nous irons tous les trois dans le décor.

Mala, à bout de patience, intervint :

— Taisez-vous, Alec! Vous ne voyez donc pas que lui seul peut nous tirer d'affaire? Cessez de vous conduire comme un idiot!

Worthington se tassa sur lui-même, accablé soudain par cette rebuffade. Mala avait raison. Il n'était qu'un incapable.

Il remit l'automatique dans son baudrier et se recroquevilla dans son coin.

— Du calme, mon vieux, dit Girland. Il nous arrive à tous de nous énerver de temps en temps. On verra bien plus tard qui récoltera quoi.

— Vous n'aurez pas l'argent! insista Worthington faiblement. Vous pouvez...

— Je vous ai dit de vous taire! s'écria Mala en se tournant brusquement vers lui.

Worthington se tut et, maussade, n'ouvrit plus la bouche.

La voiture filait sur la route étroite et déserte. La lune baignait la forêt et les collines d'une clarté laiteuse. Au bout de vingt minutes, Mala déclara :

— Nous approchons.

Girland ralentit.

— Voilà, c'est ici, reprit Mala en se penchant en avant. Il y a un chemin à gauche.

Girland vira à gauche, s'engagea dans un chemin étroit, puis stoppa.

— Allez à la ferme, dit-il. Prévenez vos amis que vous avez de la compagnie. Il faut que nous soyons sûrs d'être bien accueillis. S'il ne veut pas de nous, il faudra trouver un autre endroit où aller.

— Je suis sûre qu'on peut continuer jusqu'à la ferme. Je sais qu'il acceptera de nous aider, dit-elle.

Girland lui sourit.

— Moi, je n'en sais rien. Et c'est moi qui dirige l'opération. Allez, ma jolie, continuez à pied.

Mala descendit de la voiture, hésita, puis partit sur le chemin.

— Mais de quel droit lui donnez-vous des ordres comme ça! s'écria Worthington, furieux. Pour qui vous prenez-vous?

Girland se retourna.

— Je commence à en avoir marre de vous! Vous n'avez aucune chance de vous en tirer tout seuls. Si quelqu'un peut le faire, c'est moi. Alors, bouclez-la!

Worthington esquissa un geste pour dégainer son automatique. Ses réflexes étaient si lents que Girland braquait sur lui son propre pistolet avant même que Worthington ait effleuré la crosse du sien.

— Descendez! dit Girland. Allez, vite... avant que je vous assomme!

Terrifié, Worthington sortit maladroitement de la voiture, Girland le rejoignit sur le chemin; il tenait toujours en joue.

— Vous commencez à me casser les pieds, vous! Tournez-vous et lâchez votre flingue.

Worthington obéit précipitamment. L'arme tomba sur le bord herbeux du chemin.

— Avancez!

Worthington fit quelques pas tandis que Girland ramassait son pistolet. Il le déchargea et glissa les cartouches dans sa poche.

Worthington se retourna; Girland lui lança le pistolet.

— Voilà. Il vaut mieux pour vous et pour moi qu'il ne soit pas chargé.

Worthington remit l'arme dans son baudrier. Il était

blafard et son regard trahissait sa profonde humiliation.

— Maintenant restez tranquille, dit Girland. C'est moi qui dirige cette opération. Vous, vous faites simplement partie du décor... compris?

Worthington marmonna entre ses dents et se détourna.

Les deux hommes attendirent en silence à côté de la Mercedes le retour de Mala.

*

L'idée qu'un homme aussi important que Malik ait laissé Mala Reid lui filer entre les doigts procurait à Suk une satisfaction qu'il avait du mal à dissimuler.

Assis à côté du bureau, il observait Malik penché sur un plan à grande échelle du quartier. Un pli menaçant barrait le front de Malik. Il n'était pas possible, que cette femme réussisse à quitter le pays, se répétait-il sans cesse. Quand on la rattraperait, il lui ferait regretter d'avoir pris la fuite. Il s'en occuperait personnellement.

On frappa à la porte et Smernoff entra.

— Girland est avec elle, annonça-t-il en refermant la porte. Et il y a un autre homme... D'après son signalement, ça doit être Worthington.

Malik se redressa sur sa chaise.

— Girland... Tu es sûr?

— Un garçon du cabaret a conduit un homme dans un box privé. D'après sa description, il s'agit sûrement de Girland. Il a fait remettre à la fille Reid un message disant qu'il voulait lui acheter son ange en bois. Quelques minutes plus tard, un grand Anglais est venu les rejoindre. Le garçon les a vu partir tous les trois par la porte de derrière qui conduit au parking. Une Merce-

dès a disparu. (Smernoff avait débité son rapport d'un ton rapide, en épiant la réaction de Malik.) Il y a effectivement un ange en bois dans l'appartement de la fille Reid.

— Tu as le numéro de la Mercedes?

— Oui; le voici.

Smernoff posa un papier sur le bureau.

Malik se tourna vers Suk.

— Retrouvez cette voiture!

Suk prit le papier et sortit précipitamment de la pièce.

Après un moment de silence, Malik demanda :

— Tu as fouillé son appartement?

— Bien entendu. (Smernoff écarta une chaise et s'y assit à califourchon, ses bras épais posés sur le dossier.) Worthington s'y est caché. Nous avons trouvé ses empreintes digitales et quelques vêtements à lui. Nous avons également relevé les empreintes de Bruckman sur l'ange. La tête est amovible et le corps est creux. Il y avait sûrement quelque chose caché dedans... le paquet brun probablement.

Malik réfléchit un moment, puis il déclara :

— Ils ont une voiture rapide. Ils doivent avoir déjà quitté la ville. Il est possible qu'ils se dirigent vers la frontière. La frontière allemande est plus près, mais il se peut qu'ils se dirigent vers la frontière autrichienne... qui est beaucoup plus facile à traverser.

Smernoff haussa les épaules.

— Je suis en train de faire vérifier le dossier de la fille Reid. Ça m'étonnerait qu'ils essayent de traverser la frontière cette nuit. A mon avis, ils vont essayer de se planquer quelque part en attendant que les recherches se relâchent. Nous devons trouver leur planque. Je vais voir ce que le dossier de la fille peut nous apprendre.

Malik acquiesça en silence. Puis, comme Smernoff atteignait la porte, il déclara :

— Il faut les trouver à tout prix. Inutile de te dire ce qui se passera s'ils réussissent à s'échapper.

Smernoff eut un vilain sourire.

— Ils ne s'échapperont pas, cette fois. Compte sur moi.

Il sortit et referma la porte derrière lui.

Malik était toujours en train d'étudier le plan posé devant lui quand Suk revint, dix minutes plus tard.

— La voiture a été vue sur le pont Hiakuv, signalait-il. Depuis, on n'en a plus de nouvelles. Il y avait trois personnes dedans; un homme au volant, une femme à côté de lui et un autre homme à l'arrière.

Malik jeta à Suk un regard menaçant.

— Camarade, je vous charge de veiller à ce qu'ils ne traversent pas la frontière. Prenez tous les effectifs dont vous aurez besoin. Il ne faut pas que ces trois-là franchissent la frontière. A aucun prix.

— Je suis en train de m'en occuper, dit Suk. Ils ne passeront pas.

Malik le congédia d'un geste impatient. Puis il alluma une cigarette, le regard perdu dans le vide. Il était en rogne contre lui-même. Il aurait dû arrêter la fille dès que Smernoff l'avait averti que Cain s'intéressait à elle. Il avait voulu jouer trop serré. Il savait très bien comment Kovski, son patron, réagirait. Les deux hommes se haïssaient. Jusqu'à présent, Malik n'avait jamais prêté le flanc aux critiques. Mais il venait de commettre une grave erreur et Kovski n'hésiterait pas à en profiter.

Il était toujours assis à son bureau lorsque Smernoff entra, une heure plus tard.

— Nous tenons peut-être un indice, dit Smernoff en posant un cliché sur le bureau. Nous avons décou-

vert ça dans un album de photos que nous avons pris chez la fille Reid.

Malik examina le cliché. On y voyait, côte à côte, Mala et un jeune homme solidement bâti. L'homme portait des blue-jeans, une chemise à carreaux et des bottes maculées de boue. Derrière eux se profilait une ferme basse. A leur gauche se dressaient deux vastes granges.

Malik leva la tête.

— Et alors?

— Une ferme isolée, voilà qui constituerait une planque idéale. Ça vaut le coup de vérifier, dit Smernoff. Pendant la révolution, le père de la fille et un cultivateur nommé Braun ont été exécutés comme traîtres. Le fils, Jan Braun, est également cultivateur.

Malik repoussa sa chaise et se leva d'un bond.

— Tu sais où est la ferme?

— A trente kilomètres d'ici.

— Rassemble des hommes!

— J'ai trois voitures de police prêtes à partir, avec douze hommes équipés d'armes automatiques.

— Si Girland est avec eux, il nous en faut trois fois plus, dit Malik. Occupe-t-en!

— Comme tu voudras dit Smernoff en haussant les épaules, et il décrocha le téléphone.



La vaste salle aux poutres de chêne apparentes, avec ses dalles de pierre irrégulières et ses meubles grossiers, n'offrait aucun confort. L'énorme cheminée qui dominait toute la pièce était noircie par la fumée; un gros tas de cendres s'accumulait encore dans le foyer.

Jetant un coup d'œil autour de lui, Girland se

dit que ce devait être une véritable glacière en hiver. Les trois arrivants étaient assis sur des chaises à dossier droit en face de Jan Braun et de sa femme, installés sur un long banc en bois, le dos tourné à la cheminée.

Jan Braun était un homme solidement bâti d'une trentaine d'années. Son visage rond et charnu, sa bouche ferme, ses calmes yeux gris inspiraient confiance.

Blanca, sa femme, paraissait cinq ou six ans de moins que lui; blonde et menue, elle avait un visage grave et sans grâce et elle donnait une impression de calme et de sérénité qui plaisaient à Girland. Il sentait qu'on pouvait compter sur elle en cas de coup dur.

Les Braun portaient des blue-jeans usés et des blousons noirs. Ils étaient couchés quand Mala était venue tambouriner à la porte de la ferme. Quand elle leur avait brièvement, exposé la situation, et demandé s'ils accepteraient de les aider ils n'avaient pas hésité un instant. Pendant que Mala redescendait le chemin en courant, ils s'étaient habillés à la hâte. Jan avait ouvert le portail d'une des granges et Girland avait mis la Mercedes à l'abri.

— Il vaut mieux que vous n'en sachiez pas trop long sur cette opération, déclara Girland. Moins vous en saurez, mieux ça vaudra pour vous comme pour nous. Il faut absolument que nous traversions la frontière. Non seulement pour sauver notre peau, mais pour éviter aussi des complications internationales aux conséquences incalculables. Un agent du G. R. U. est à nos trousses; le plus coriace de tous. Nous avons de l'argent ça, ce n'est pas un problème. Nous sommes prêts à payer le prix fort pour passer la frontière.

Jan étudia Girland un instant, puis il secoua la tête.

— Ce n'est pas l'argent qui vous fera traverser la frontière, dit-il calmement. La surveillance de la frontière autrichienne s'est un peu relâchée, ces temps derniers, mais le dispositif de contrôle est toujours en place. S'ils vous traquent, ils peuvent alerter les troupes et boucler toute la frontière en moins d'une heure. (Il s'interrompt un instant.) Mais je connais un endroit où il est possible de traverser. C'est à cent trente kilomètres d'ici. Il faudra les faire à pied et en terrain difficile. A trente kilomètres par jour, cela fait quatre jours de marche.

Girland fit la grimace. Mala ne lui paraissait guère de taille à fournir cet effort.

— On ne peut pas en faire une partie en voiture?

— Ils vont surveiller les routes. Non, ce serait trop risqué. Le plus sûr, c'est de marcher et d'éviter les endroits fréquentés.

Se rendant compte à quel point Jan pourrait leur être utile, Girland lui demanda :

— Et si vous veniez avec nous? Nous avons de l'argent. Nous partagerons. Pourquoi pas?

Jan et Blanca échangèrent un regard.

— Non, ce n'est pas possible, répondit Jan, mais son ton trahissait son hésitation.

— Vous voulez vivre ici jusqu'à la fin de vos jours? Quel avenir vous réserve ce régime? Dans un pays libre, vous pourrez repartir à zéro. (Girland jeta un coup d'œil circulaire sur la pièce misérable.) Vous ne possédez pratiquement rien, n'est-ce pas, et vous n'avez aucune chance d'améliorer votre sort, vous le savez? Voici ce que je vous propose : nous avons trente mille dollars. Nous partagerons en cinq. A vous deux, vous aurez donc douze mille dollars. Avec cela, vous pouvez repartir d'un bon pied en Autriche... en Allemagne... en France... où vous voulez.

Worthington empoigna sa valise et la serra contre lui.

— Vous n'avez pas le droit de disposer ainsi de cet argent! s'exclama-t-il avec force. Il ne vous appartient pas... il est à Mala et à moi!

Les quatre autres le dévisagèrent, puis Mala déclara avec calme :

— Il ne vous appartient pas, Alec... Je vous en prie, ne soyez pas stupide.

— Vous me dites tout le temps que je suis stupide! protesta Worthington d'une voix aigre. Vous ne voyez donc pas que j'essaye de protéger vos intérêts? Cet argent...

— Alec! Ça suffit comme ça! dit Mala. (Elle se leva et se dirigea vers lui.) Donnez-moi cette valise.

Tout décontenancé, Worthington, la regarda un instant, puis lui tendit la valise.

— Bon, prenez-la, dit-il d'une voix tremblante d'émotion. Vous sacrifiez votre avenir. Vous dites que je suis stupide, mais c'est vous qui ne vous rendez pas compte de ce que vous faites.

— Si, je le sais... j'achète notre liberté à tous, dit Mala qui se tourna vers Girland en lui montrant la valise. L'argent est là-dedans. A vous de vous en occuper.

Girland opina du bonnet.

— Douze mille dollars, dit-il à Jan. Ils sont à vous si vous nous faites traverser la frontière. Ensuite, vous pourrez décider si vous tenez à revenir ici ou non.

Jan hésita, puis se leva.

— Il faut que nous en discussions, dit-il. Excusez-nous.

Et prenant Blanca par le bras, il l'emmena hors de la pièce.

Girland ouvrit la valise et trouva la liasse de dollars.

— Vos amis connaissent le pays, dit-il à Mala. Ils parlent la langue et ils savent comment nous en faire sortir. Sans eux, nous ne pouvons rien faire...

Mala inclina la tête.

— Oui, je comprends très bien.

— Vous pouvez vous permettre de donner cet argent, intervint Worthington avec amertume. Pour vous, c'est facile. Il vous suffit de faire chanter Dorey pour lui en soutirer trois fois plus.

Girland le regardait, dissimulant mal son impatience.

— Vous n'êtes pas obligé de venir avec nous, vous savez. Votre part est sur la table... six mille dollars. Prenez-les et retournez à Prague si ça vous chante.

Worthington lui lança un regard meurtrier.

— Vous savez très bien que je ne peux pas!

— Et alors, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse? Voilà votre part... faites-en ce que vous voulez, mais si vous venez avec nous, il faudra la boucler et tâcher d'être utile à la communauté.

Worthington se tourna vers Mala :

— Cet homme est un escroc. Vous ne le voyez donc pas? Il a déjà pris l'argent qui vous appartenait. Il...

— Cet argent ne m'appartient pas! s'écria Mala, exaspérée. Cessez donc de dire des idioties!

Worthington la dévisagea un instant, puis désespéré, il haussa les épaules.

— Très bien... Puisque c'est comme ça, je ne dirai plus rien.

Pendant qu'ils discutaient, Girland laissait errer son regard dans la pièce. Il aperçut sur le manteau de la cheminée une photographie encadrée. Il fronça les sourcils et se leva pour aller l'examiner de plus près. C'était Mala et Jan, devant la ferme et les deux granges. Il se retourna vivement.

— Cette photo... vous en avez un autre exemplaire?

Mala regarda la photo et comprit aussitôt à quoi il pensait. Elle devint blême.

— Oui... dans un album, chez moi.

Girland écarta les mains.

— Bon, alors ça y est! (Il se dirigea vers la porte.) Hé, monsieur Braun, venez!

Jan et Blanca sortirent de leur chambre. Jan déclara aussitôt :

— Nous avons pris notre décision. Nous partons avec vous.

Girland eut un sourire sans joie.

— De toute façon, vous n'avez plus le choix maintenant. (Il montra la photo.) Mala a la même chez elle. Ils la trouveront. Et ils auront vite fait d'identifier votre ferme. Ils peuvent être ici dans deux heures. Nous devons nous mettre en route sans tarder. Tenez, voici votre part. (Il tendit à Jan une liasse de dollars.) Allons, nous n'avons pas une minute à perdre.

Jan fixa un instant les billets, puis les glissa précipitamment dans sa poche.

— Blanca... (dit-il en désignant Mala.) Elle ne peut pas voyager dans cette tenue. Trouve-lui quelque chose. Je vais rassembler ce qu'il nous faut.

Il sortit vivement de la pièce.

Blanca prit Mala par les épaules.

— Il a raison, dit-il. Venez, je vais voir ce que je peux vous trouver.

Les deux femmes passèrent dans la chambre à coucher.

Worthington et Girland se dévisagèrent. Worthington ouvrit la bouche, mais devant l'air excédé de Girland, il ne dit pas un mot. Girland alluma une cigarette, puis montra du doigt l'argent resté sur la table.

— Prenez votre part, et écoutez-moi un peu, pen-

dant que nous sommes seuls. Si vous nous causez la moindre difficulté, vous n'aurez même pas le temps de voir ce qui vous arrive. Ça va déjà être assez coton comme ça sans que vous nous mettiez encore des bâtons dans les roues.

Worthington rougit. D'une main tremblante, il prit les six mille dollars et les fourra dans sa poche.

Girland lui sourit.

— Allons, calmez-vous. Ne prenez pas cet air tragique. Si nous voulons nous en sortir, il faut nous serrer les coudes.

Worthington se dirigea vers la fenêtre et regarda la nuit. Girland l'observa un instant, puis il haussa les épaules. Dix minutes plus tard. Jan revenait avec trois sacs à dos bourrés.

— J'ai pris toutes les provisions que nous avions... quelques boîtes de conserve, des bougies, du savon, des allumettes et une couverture pour chacun de nous... il faudra s'en contenter, dit-il en laissant tomber les sacs à terre. Nous avons un long trajet devant nous.

Blanca et Mala ressortirent de la chambre. Mala portait un vieux blue-jeans, un sweater et de solides souliers de marche. Girland trouva que cette tenue mettait fort bien sa silhouette en valeur.

— Alors, quelle est la première étape? demanda Girland en donnant à Mala sa part de l'argent.

— J'ai une cabane dans les collines, répondit Jan. Nous allons nous y rendre. C'est à dix kilomètres d'ici. Là-bas, nous serons en sûreté pour établir un plan d'action. J'ai des cartes et je pourrai vous indiquer l'itinéraire à suivre. (Il posa deux grands sacs en papier sur la table.) Voilà du poivre. Ils auront des chiens avec eux. Je savais que tôt ou tard il nous faudrait filer, et depuis des mois, je fais des provisions

de poivre. Nous allons marcher en file indienne. Je passerai devant. (Il se tourna vers Girland.) Vous fermerez la marche. Prenez le poivre. (Répandez-en soigneusement derrière vous.) Il devrait y en avoir assez pour couvrir au moins deux kilomètres... Ça suffira. Bon, allons-y.

Cinq minutes après, ils avançaient tous les cinq, à travers champs, en file indienne. Girland avait percé un trou minuscule dans un des sacs de papier et faisait couler le poivre derrière lui. Dès qu'ils se furent éloignés de la ferme, ils se mirent à grimper dans une forêt de sapins. La pente, hérissée de troncs d'arbres et de rochers, était difficile à escalader. C'était Jan qui était en tête et Mala avait du mal à suivre. Blanca, habituée à ce genre d'exercice, avançait sans difficulté. De temps à autre, Girland était obligé de presser le pas pour aller aider Mala.

Worthington, morose, grimpait derrière Jan sans jamais se retourner. Il portait maladroitement sa valise. Il était consterné et furieux de la façon dont Girland avait partagé l'argent. Douze mille dollars à ces deux paysans minables! C'était ridicule! Ils se seraient contentés du tiers, se répétait-il sans cesse.

Ils arrivèrent à un étroit sentier qui sortait de la forêt et Jan accéléra encore le pas. Au bout de dix minutes, Mala gémit :

— Il faut que je m'arrête... je n'en peux plus!

Le groupe s'immobilisa. Jan lui adressa un coup d'œil impatient.

— Nous avons encore un bon bout à faire.

— Regardez! dit Girland en montrant du doigt le bas de la colline.

Ils apercevaient tout au loin, tel un ruban blanc sous le clair de lune, le petit chemin qui menait à la ferme. Echelonnées tout au long, des voitures —

dix en tout — qui, de si loin, avaient l'air de jouets, roulaient à vive allure.

— Les voilà! s'écria Girland. (Il tira Mala par le bras et l'obligea à se remettre debout.) Allons, en route, mon chou!

Galvanisée par le ton de Girland, Mala se remit à suivre les autres. Trébuchant, essoufflé, en nage, le petit groupe arriva enfin à un plateau dégagé d'où ils apercevaient clairement la ferme, loin au-dessous. Toutes les fenêtres étaient allumées et de minuscules silhouettes s'agitaient autour des bâtiments.

— Je n'ai plus de poivre, annonça Girland.

— Ça suffira, répliqua Jan. On va avoir un bout de chemin difficile maintenant... Ne nous pressons pas. Ça nous mènera à la cabane.

Abandonnant le sentier, il se mit à se frayer un passage dans les taillis; ses compagnons lui emboîtèrent le pas. Si Girland n'avait pas constamment aidé Mala, elle n'aurait pas réussi à grimper. Worthington, toujours furieux et maussade, ne se retourna pas; il savait bien, pourtant, que Mala avait du mal à suivre. Finalement, après une demi-heure de montée épuisante, ils arrivèrent à une cabane de rondins édiflée sur un terre-plein, à l'ombre de grands arbres. Ils ne la découvrirent que lorsqu'ils eurent le nez dessus.

— Voilà, dit Jan en faisant jouer la clé dans la serrure. Ça n'est pas très confortable, mais nous serons en sûreté.

Blanca sortit une lampe de poche de son sac de montagne et éclaira la porte. La vaste salle était humide et sentait le moisi. Le mobilier se bornait à une table, quelques tabourets et quatre couchettes le long des murs.

Pendant que Jan allumait les bougies, Mala, qui ne

pouvait plus mettre un pied devant l'autre, se traîna vers l'une des couchettes.

— Ne vous mettez pas là! s'écria Blanca. Il y a peut-être des serpents!

Oubliant sa fatigue, Mala fit un tel bond en arrière que Girland éclata de rire.

— Ne vous inquiétez pas, coco; je vais regarder, dit-il et, prenant la lampe de poche, il examina la couchette dont il retourna prudemment la paillasse... Pas le moindre serpent... une ou deux araignées, mais pas de serpents.

Mala frissonna et s'assit sur un tabouret. Worthington était resté près de la porte, sans lâcher sa valise, son maigre visage crispé de fatigue, le regard rébarbatif et soupçonneux.

Girland ouvrit les sacs de montagne et en sortit les couvertures pendant que Jan préparait un feu dans la petite cheminée. Blanca vint aider Girland; ils sortirent des sacs de café, une boîte de lait en poudre, des gobelets et une petite casserole.

Dix minutes plus tard, ils étaient tous attablés à boire un café fort et brûlant et s'efforçaient de se remonter le moral.

Le feu s'était mis à crépiter et les bûches bien sèches projetaient un halo doré dans la pièce chichement éclairée. Girland fit circuler son paquet de Pall Mall à la ronde. Mala s'empressa de prendre une cigarette. Jan et Blanca refusèrent d'un signe de tête. Worthington hésita, puis repoussa le paquet. Il alluma une de ses propres cigarettes. Leurs muscles douloureux commençaient à se détendre sous l'effet de la chaleur et du café.

Jan sortit une carte de sa poche et l'étala sur la table.

— Voilà par où il faut passer, dit-il. En voiture

et par la route, nous en aurions pour une demi-journée; mais avec l'itinéraire qui nous est imposé, ce sera dur.

De son gros doigt, il montra le chemin. Mala, qui regardait, avait l'impression que ce doigt n'en finirait jamais de parcourir la carte. Il s'immobilisa enfin à la frontière autrichienne.

— Si nous avons de la chance, nous traverserons ici, reprit Jan. (Il s'interrompt un instant et se redressa sur son tabouret.) Je vais vous expliquer comment est la frontière. D'abord, il y a des miradors, avec des gardes pourvus d'une mitrailleuse, de fusées de signalisation, de projecteurs, et d'un téléphone-radio. Ces gardes ont une vue dégagée sur l'ensemble du secteur, puisque tous les arbres et les buissons ont été rasés sur soixante-dix mètres. Le terrain près des miradors a été bêché; on le ratisse tous les jours pour qu'on puisse déceler les moindres empreintes de pas. On l'a clos par un réseau de barbelés électrifiés. Au-delà s'étend une bande de terrain truffée de mines shrapnels. Puis il y a une deuxième clôture électrifiée... Autrement dit, ce barrage semble infranchissable et il l'est; mais il y a un endroit où nous pouvons traverser en empruntant le puits d'aération d'une mine de cuivre abandonnée. Il n'y a pas bien longtemps, j'ai fait traverser un ami et il a réussi à gagner l'Autriche, mais il n'était pas recherché comme nous sommes. L'opération va être extrêmement délicate et dangereuse; mais, avec un peu de chance, je crois que c'est faisable...

Girland examina la carte. Enfin, il leva les yeux vers Jan.

— Quand est-ce qu'on s'y met?

— Nous devrions rester ici au moins quatre jours, dit Jan. Toute la frontière doit être en état d'alerte

à l'heure actuelle. Mais je connais les soldats tchèques... La plupart sont des gamins. Pendant quatre jours, ils seront aux aguets; puis ils en auront marre et c'est à ce moment-là qu'il faudra traverser.

— Est-ce bien prudent de rester ici quatre jours?
Jan haussa les épaules.

— A mon avis, oui. Nous ne sommes pas mal cachés ici. Les voisins ne savent même pas que je possède cette cabane. Je l'ai construite il y a deux ans, sachant que tôt ou tard, il nous faudrait filer. Oui, je crois que nous pouvons rester ici en toute sécurité.

— Très bien, dit Girland. Tâchons de nous organiser. Les trois hommes vont monter la garde à tour de rôle. Quatre heures chacun. Je vais prendre la première.

— Oui, dit Jan. C'est moi qui vous relèverai, puis ce sera le tour de notre ami, ici présent.

Worthington, toujours maussade, acquiesça d'un signe de tête, s'écarta de la table et se prépara à se coucher.

Jan et Girland échangèrent de brefs coups d'œil. Girland fit la grimace, puis, comme Jan remettait des bûches dans le feu, il sortit dans l'obscurité pour prendre la garde.

*

Smernoff s'approcha de Malik qui attendait, près d'une des voitures de police.

— Ils ont semé du poivre derrière eux, annonça-t-il d'une voix calme et unie. Les chiens n'arrivent pas à retrouver leur piste. Ils ne peuvent pas être allés bien loin, mais nous ne savons pas dans quelle direction ils sont partis.

Les yeux verts de Malik étincelèrent. Il ne voulait pas admettre la moindre excuse.

— Tu sais ce que tu as à faire, articula-t-il aigrement. Il ne faut pas qu'ils franchissent la frontière. Prends autant d'hommes qu'il te faudra. Ils seront à pied et éviteront les routes, je n'ai pas besoin de te le dire. (D'un œil vague et lointain, il dévisagea fixement Smernoff.) Il faut que tu me dégottes ces gens-là. Moi, je retourne au ministère.

Il monta dans la voiture de police et dit au conducteur de la ramener à Prague.

Smernoff regarda s'éloigner la voiture, un sourire aux lèvres. Depuis huit ans, il pourchassait des hommes et des femmes, et il n'avait encore jamais subi d'échec. Il savait que Malik était inquiet et trouvait cela très drôle. Malik se souciait toujours de sa réputation. Il craignait que Kovski, qui le haïssait, ne réussisse un jour à le démolir. Malik n'avait pas la moindre envie de se faire limoger. Smernoff quant à lui, était bien trop coriace et blasé pour s'inquiéter d'aussi vains détails. Sa tâche, c'était de traquer les gens. S'il échouait, c'est qu'il ne méritait pas de tenir cet emploi. Pour lui, ce n'était pas plus compliqué que ça.

Il se dirigea vers l'endroit où attendait Suk.

— A l'aube, il nous faut au moins trois hélicoptères pour ratisser les collines. Occupez-vous de ça! Maintenant, je voudrais parler au capitaine Kuhlan.

Kuhlan, jeune communiste plein d'ardeur, était ravi de recevoir des ordres d'un personnage comme Smernoff; il arriva au trot.

— Venez avec moi, dit Smernoff, et il l'entraîna dans la ferme.

Il étala sur la table une carte à grande échelle de la région, sortit un compas de sa poche, piqua

l'aiguille dans la carte sur le point qui représentait la ferme et traça un cercle. Suk les avait rejoints et, dans l'ombre de Smernoff, il écoutait et regardait.

— Nous avons deux éventualités à envisager, reprit Smernoff, en levant la tête pour bien regarder le jeune capitaine. Dans l'une, ils vont se diriger immédiatement sur la frontière; dans l'autre, ils vont se planquer je ne sais où et attendre le moment où, à leur avis, les recherches seront abandonnées. Pour ma part, je crois qu'ils vont attendre. Ils vont se cacher à l'intérieur de ce cercle. Demain, des reconnaissances aériennes vont être effectuées dans ce secteur. Votre tâche va consister à réunir suffisamment d'hommes pour boucler ce cercle. De cette façon-là, les fugitifs vont se trouver coincés. (Il repoussa la carte sur la table.) Etudiez bien le terrain et procurez-vous autant d'hommes qu'il vous faudra pour établir un cordon serré... J'ai dit serré, c'est-à-dire parfaitement étanche. Vous m'avez compris?

— Oui, camarade Smernoff, répondit Kuhlan qui se mit aussitôt à étudier la carte.

Smernoff l'observait, ravi par l'empressement du capitaine. Ce jeune homme blond, penché sur la carte, lui faisait penser à un chien courant en train de flairer une piste.

— Ce n'est qu'une question de temps, déclara Suk sur ces entrefaites, avec une feinte assurance. Ils ne peuvent absolument pas franchir la frontière.

Smernoff n'eut même pas l'air d'avoir entendu. Il continuait à suivre Kuhlan des yeux. Au bout de cinq minutes d'un examen attentif, Kuhlan se redressa.

— Je vais monter l'affaire, dit-il d'un ton bref. Je connais bien la région. Je sais exactement combien d'hommes il me faut. Ils seront en place d'ici demain matin huit heures.

Un sourire menaçant découvrit les dents de Smernoff.

— Il faut qu'ils soient à leur poste au lever du jour... A six heures au plus tard.

— Très bien, camarade Smernoff, dit Kuhlan, et il sortit précipitamment de la pièce.

CHAPITRE VI

Worthington serra contre lui les pans de sa veste et frissonna. Il était assis sur une pierre plate, le dos contre un rocher, et regardait à ses pieds la vallée noyée dans la brume. Il montait la garde depuis quatre heures du matin et il était alors près de six heures et demie. Paralysé par le froid et l'humidité, il attendait avec impatience le lever du soleil pour réchauffer ses membres douloureux.

Il sortit de sa poche son paquet de cigarettes. Il ne lui en restait plus que cinq. Il hésita, puis incapable de résister à son envie de fumer, il en alluma une.

Il jeta un coup d'œil derrière lui, sur la cabane silencieuse plongée dans l'obscurité. Tous dormaient. Il leva la tête vers le ciel qui pâlisait, au-dessus du faite des arbres, puis de nouveau il contempla la vallée embrumée. La peur lui pinça le cœur. Ils allaient envoyer de la troupe pour fouiller toutes les hauteurs mètre par mètre. Tôt ou tard, on finirait bien par les découvrir.

Worthington frissonna à la perspective de ce qui l'attendait. Sa main effleura la crosse de son pistolet dans son baudrier, puis il se rappela que Girland en avait ôté les balles. Il ne pourrait même pas se suicider, si les soldats le cernaient.

Il aspira une bouffée de sa cigarette et rejeta lentement la fumée. Il se déplaça légèrement sur la pierre glacée pour essayer de trouver une position confortable, puis il se raidit en entendant un vrombissement dans le lointain.

Un hélicoptère volait au-dessus des arbres, au fond de la vallée. Worthington se leva d'un bond, le cœur battant. Un deuxième ronronnement lui fit tourner la tête, et il aperçut un autre hélicoptère, à sa gauche.

Il se précipita vers la cabane, dont la porte s'ouvrit brusquement; Girland apparut, suivi de Jan.

— Mettez-vous à l'abri! lui intima Girland. Vite!
Worthington se rua dans la cabane.

Girland et Jan s'étaient immobilisés sous un arbre, tout près de la cabane. L'un des hélicoptères arrivait droit vers eux.

— Ils mettent vraiment le paquet, observa Girland.

— Oh! ils ne peuvent pas nous voir! répliqua Jan sans se démonter. Les arbres dissimulent la cabane. Il faut rester à l'abri pendant toute la durée de la reconnaissance. Ils risquent de repérer le moindre mouvement.

Le grondement du moteur s'accroissait. Les deux hommes demeurèrent immobiles, plaqués contre le tronc de l'arbre. L'hélicoptère passa juste au-dessus d'eux, à assez haute altitude, puis le bruit de son moteur décrivit peu à peu.

Ils se regardèrent.

— Vraiment, ils vous accordent une sacrée importance! remarqua Jan. Allons donc boire un café.

Sans quitter le couvert des arbres, ils regardèrent la cabane. Les deux femmes, l'air anxieux, avaient quitté leur couchette. Worthington, planté devant la cheminée, réchauffait ses mains glacées et tremblantes.

— Ils ne nous repéreront pas, dit Jan d'un ton rassurant. Le café est prêt?

— Dans une minute, dit Blanca.

Elle était très calme, mais Mala semblait terrifiée. Elle s'approcha de Girland.

— Vous croyez que nous nous en tirerons? demanda-t-elle d'une voix basse et mal assurée.

Girland lui tapota le bras.

— Mais oui, bien sûr. Maintenant, il va falloir nous déplacer de nuit et nous cacher pendant la journée... voilà tout. (Il plongeait son regard dans les yeux bleus de la jeune femme.) Vous n'avez rien à craindre, tant que je suis avec vous.

Elle hésita, puis sourit.

— Je sais... Vous pensez vraiment qu'on s'en sortira?

— Absolument. Ça sera coton, mais c'est faisable.

Il fut tenté de la prendre par la taille pour mieux la rassurer, mais il s'aperçut que Worthington les guettait et il s'abstint.

Elle scruta un instant son rude visage si plein d'assurance, puis elle alla aider Blanca à préparer le petit déjeuner.

Croisant le regard furibond de Worthington, Girland le gratifia d'un clin d'œil et alla retrouver Jan qui, sur le pas de la porte, examinait le ciel à travers les branches des arbres.

— Il y a trois hélicoptères maintenant, dit Jan.

— Il faudra voyager de nuit. S'ils ont mis sur pied une opération de cette envergure, ils vont utiliser aussi de gros effectifs au sol.

Jan réfléchit un moment, puis il déclara à mi-voix :

— Ils ne peuvent pas savoir dans quelle direction nous sommes partis. Ils vont tracer un vaste cercle autour de la ferme pour la cerner et converger dessus ensuite. (Il semblait inquiet.)

Les deux hommes se raidirent en entendant se rapprocher le vrombissement d'un hélicoptère. Cette fois, l'appareil volait au ras des arbres. Ils l'aperçurent à travers les branches. La moulinette décrivait un cercle au-dessus d'un coin de forêt.

— On ferait mieux d'éteindre le feu, dit Girland. La fumée n'est pas très épaisse, mais s'ils volent si bas, ils pourraient la repérer.

Ils retournèrent à l'intérieur de la cabane. Les femmes avaient fait chauffer deux boîtes de saucisses et le café était prêt. Jan versa de l'eau sur le feu et éparpilla les bûches avant de rejoindre ses compagnons à table. Dans l'angoisse générale, ils entendirent l'hélicoptère se rapprocher.

Soudain, il passa en trombe à proximité de la cabane, en provoquant un violent déplacement d'air qui ébouriffa les cheveux de Mala et lui arracha un cri étouffé.

Worthington devint verdâtre. Il reposa le bout de saucisse qu'il venait de couper avec son couteau.

Girland jeta un coup d'œil à Jan et à Blanca. Ni l'un ni l'autre ne manifestait le moindre affolement. Il tapota alors la main de Mala pour la rassurer.

— Tu crois qu'ils nous ont repérés? demanda Blanca à son mari.

— Non... pas à la vitesse où ils allaient. (Jan regarda les bûches où le feu couvait encore.) Il n'y a pas assez de fumée pour qu'ils la voient. (Il se servit une autre saucisse.) J'ai l'impression qu'ils quadrillent la région de façon systématique. Ils ne passeront probablement pas par ici.

Worthington repoussa son assiette.

— Que vous dites! (La peur lui enrouait la voix.) Qu'est-ce que vous en savez? Il faut partir d'ici... Nous sommes coincés!

Girland, à son tour, prit une autre saucisse.

— Elles ne sont pas mauvaises, dit-il sans prêter attention à Worthington. Evidemment, elles seraient meilleures avec un peu de sauce aux piments!

Worthington se leva brusquement.

— Vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit? Nous sommes coincés!

— Ce n'est pas mon avis, répliqua Girland sans se laisser démonter. Ces moulinettes visent surtout l'effet psychologique... Ils cherchent à nous affoler. (Les trois autres regardaient Worthington qui tremblait de peur.) Si nous allions jeter un coup d'œil, tous les deux? Nous allons descendre sur le plateau d'au-dessous. De là, nous aurons une vue plus précise des opérations. (Il finit sa saucisse et son café et se leva.) Vous autres, restez à couvert. Venez, mon vieux. Allons voir ce qui se passe.

Worthington hésita; il vit Jan se lever calmement et se mettre à rassembler les gobelets vides, Blanca détourner les yeux avec indifférence et Mala qui le dévisageait, visiblement consternée par son attitude. Il se força alors à suivre Girland qui sortait de la cabane.

Tout en cheminant sous le soleil matinal, ils entendirent l'hélicoptère qui revenait. Le premier réflexe de Worthington fut de se précipiter de nouveau dans la cabane, mais il s'arrêta en voyant Girland continuer à s'avancer sous le couvert des arbres. Worthington le suivit en tremblant. L'hélicoptère ronronnait à trois kilomètres de là.

— Il ne serait pas encore en train de patrouiller s'il nous avait repérés, fit remarquer Girland. Venez, restez bien derrière moi.

Il amorça alors la longue descente à pic qui devait les amener au plateau inférieur. Tout en dévalant le

long du sentier, ils apercevaient de temps à autre les autres hélicoptères qui décrivaient de larges cercles au loin, à droite et à gauche. Il leur fallut bien dix minutes pour atteindre le plateau inférieur, d'où ils avaient vue sur la ferme et ses environs, au fond de la vallée.

Girland lui-même fut un peu surpris de la quantité de camions militaires rangés tout le long de l'étroit chemin et de l'activité qui régnait autour de la ferme. Il s'accroupit sur les talons, le dos appuyé à un arbre et fit signe à Worthington de venir le retrouver.

— Ils ont vraiment mobilisé pas mal de troupes, dit Girland.

Worthington observait, terrorisé, les allées et venues des soldats dans la vallée. Même à cette distance, il pouvait constater qu'ils étaient tous pourvus d'armes automatiques. Son front se couvrit de sueur.

— Je vous l'avais bien dit... nous sommes coincés, bredouilla-t-il d'une voix fébrile. C'est de la folie de rester dans la cabane. Nous allons être cernés.

Girland commençait à prendre en pitié ce compagnon faible et terrifié.

— Avez-vous une autre solution à proposer? demanda-t-il calmement. Tenez, prenez une cigarette. Réfléchissons un peu à la situation.

Worthington hésita, puis il prit la cigarette. Ses mains tremblaient si fort que Girland dut la lui allumer.

— Il faut filer! dit Worthington.

Il tira sur sa cigarette, en essayant désespérément de dominer la panique qui le gagnait.

— Oui, mais les gars, là-haut, nous repéreraient. Il y a trop de risques à se déplacer de jour.

— Alors, partons dès qu'il fera nuit. Il le faut. Mais à ce moment-là, ce sera peut-être trop tard.

Ils entendirent tous deux le vrombissement de l'hélicoptère qui se rapprochait. Il volait à vive allure.

Girland empoigna Worthington par le bras, le tira derrière l'arbre et le plaqua au sol. L'appareil passa en rugissant juste au-dessus d'eux. Un tourbillon de feuilles sèches et de sable s'éleva du sol, aspiré par la suction des pales du rotor.

Allongés côte à côte, ils demeurèrent un long moment immobiles, puis Worthington déclara d'une voix tremblante :

— Vous trouvez que je suis lâche, n'est-ce pas? Eh bien, je le suis, je le reconnais. Et je n'y peux rien. Je ne serais jamais devenu agent secret si j'avais su que ça se terminerait comme ça. J'avais besoin d'argent. Et ça semblait si facile. Mes élèves parlaient. J'ai le coup pour discerner les détails qui ont de l'intérêt. J'étais bien payé pour les renseignements que je fournissais à Dorey. J'ai économisé l'argent. Il est à Genève. (Il respira un bon coup, tout en frémissant.) Je ne crois pas que je le dépenserai jamais maintenant. Nous sommes pris au piège.

— Ça, je n'en jurerais pas, répliqua Girland avec optimisme. Ces pantins que nous voyons là, en bas, ce ne sont que des gamins. Nous nous en sortirons. Il faudra simplement être prudents.

— J'ai le pressentiment que je ne m'en tirerai pas, dit Worthington. Il y a une chose que je vous demanderais de faire pour moi...

— Mais vous vous en tirerez, insista Girland en réprimant à grand peine son agacement.

— J'ai légué tout mon argent à Mala, reprit Worthington. S'il m'arrive quelque chose, voulez-vous le lui dire? Tout est arrangé. Il lui suffira de se présenter à la Banque du Crédit suisse, à Berne, de justifier son identité et on lui donnera l'argent... Ça fait une jolie somme... soixante mille dollars. Tout est pour elle.

Légèrement déconcerté, Girland le dévisagea.

— Pourquoi ne pas le lui dire vous-même? demanda-t-il.

— Oh, non! Elle risquerait de refuser, répondit Worthington d'un ton pitoyable. Vous comprenez, elle ne m'aime pas. Je ne suis rien pour elle. Ça pourrait l'embarrasser, mais une fois que je serai mort, elle sera bien contente d'avoir l'argent... Et puis, elle ne sera pas obligée de me remercier.

Girland haussa les épaules.

— Ne soyez donc pas aussi pessimiste. Vous allez vous en tirer.

Worthington observait maintenant les activités qui se déroulaient dans la vallée. Il vit des camions militaires, chargés de soldats, s'éloigner en direction du nord.

— Je connais cette région, dit-il. Ils sont en train de nous encercler. D'ici deux heures, nous serons cernés. C'est maintenant qu'il faut partir.

— A pied? (La question de Girland était légèrement ironique.) Quel chemin pouvons-nous parcourir en deux heures, d'après vous?

— Qu'est-ce qu'on va faire, alors? demanda Worthington.

— Nous trouverons bien une solution. (Girland observait un des hélicoptères qui s'apprêtait à atterrir. Il le vit disparaître derrière un rideau d'arbres, dans la vallée, à vingt kilomètres environ de l'endroit où ils se trouvaient.) Vous dites que vous connaissez la région. Vous avez vu où a atterri la moulinette? Est-ce que vous sauriez retrouver l'endroit?

— Oui... il y a un grand champ derrière ces arbres. Pourquoi?

— Retournons, dit Girland qui se leva.

Ils commencèrent à grimper vers le plateau supérieur.

*

Smernoff s'amusait beaucoup. Il était sept heures moins sept et le soleil commençait à le réchauffer un peu. Il avait été debout toute la nuit, mais il avait l'habitude de dormir peu. Quand il allait à la chasse, il ne comptait jamais faire le moindre somme.

Le dispositif était en place depuis six heures. Smernoff s'approcha d'un hélicoptère qui venait de faire le plein et héla le pilote Budovec :

— Alors? Quoi de neuf?

— Rien pour l'instant, camarade, répondit Budovec, une carte à la main. J'ai survolé ce secteur. Maintenant, j'ai l'intention de survoler celui-ci. (Son doigt traça un petit cercle sur la carte.)

Smernoff examina la carte.

— J'aurais parié qu'ils avaient filé vers les hauteurs. Vous n'y avez rien remarqué de louche?

— Non... c'est un terrain difficile... il y a tellement d'arbres.

Smernoff vit que Budovec hésitait.

— Mais avez-vous aperçu quoi que ce soit de louche? insista Smernoff dont la voix s'était durcie.

— Pas vraiment louche, camarade. Il y avait peut-être un peu de fumée sur cette colline. (Budovec indiqua un point sur la carte.) J'ai survolé deux fois l'endroit, mais finalement je crois que cette fumée était un produit de mon imagination.

Smernoff sourit.

— Allons donc jeter un coup d'œil sur ce que vous avez imaginé. Le moindre indice a son importance.

Il monta dans l'hélicoptère et s'installa sur le siège

du passager. Budovec s'assit au poste de pilotage. Smerhoff passa autour de son cou épais la courroie d'une paire de puissantes jumelles.

— Vous vous rappelez l'endroit exact où vous avez cru voir cette fumée?

Budovec acquiesça tout en lançant le moteur.

— Oui, camarade. Je me rappelle très bien.

L'hélicoptère décolla dans un nuage de poussière et se mit à traverser la vallée pour gagner les hauteurs voisines.

*

— J'ai une idée, dit Girland. (Il était assis à la table, face à ses quatre compagnons.) Ça pourrait marcher. Les hélicoptères atterrissent dans un champ à vingt kilomètres d'ici dans la vallée. Si nous arrivons jusque-là, nous pourrions piquer un des appareils. Je sais piloter une moulinette. Même si nous n'arrivons pas à franchir la frontière en vol, nous pourrions tout au moins nous en approcher passablement... Qu'est-ce que vous en pensez?

— Formidable! s'écria Jan. Vingt kilomètres... ça nous prendrait environ deux heures... Ça descend tout le long. D'accord, essayons!

— Il y a des tas de soldats... je les ai vus, protesta Worthington. Ça grouille, dans la forêt.

Girland sortit de sa poche les six cartouches qu'il fit rouler sur la table en direction de Worthington.

— D'accord, ça fourmille de soldats. S'il le faut, on se battra pour passer.

Worthington le regarda fixement, puis se rendant compte que Mala l'observait, il se mit à charger son pistolet d'une main tremblante.

— Les hélicoptères seront gardés, dit Blanca. Vous croyez vraiment que c'est faisable?

— On peut toujours aller voir, dit Girland. Nous sommes deux à être armés. Ça vaut le coup d'essayer.

— Ecoutez! fit Mala.

Ils perçurent alors le ronronnement d'un hélicoptère qui se rapprochait. Immobiles, ils tendirent l'oreille. Le bruit s'enflait et devenait de plus en plus menaçant. L'air, brassé par les rotors, s'engouffra dans la cabane, les deux cartes étalées sur la table s'envolèrent et allèrent se plaquer contre le mur d'en face.

L'hélicoptère s'immobilisa. Il leur semblait suspendu juste au-dessus d'eux. Tout le monde, dans la cabane, était crispé par l'angoisse. Worthington avait viré au grisâtre, Mala était paralysée par la peur, les Braun et Girland semblaient pétrifiés. La poussière et les graviers tourbillonnaient autour de la cabane. Ils entendaient grincer et craquer les branches des arbres sous les remous de l'air.

Smernoff, penché au hublot de l'hélicoptère, aperçut la cabane.

— Plus bas, dit-il.

— C'est trop dangereux, camarade, répliqua Budovec. Les arbres...

Smernoff se pencha davantage.

— Un peu plus à droite.

Budovec opéra la manœuvre demandée.

Smernoff voyait clairement la cabane maintenant à travers les branches des arbres. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire féroce.

— Je crois que nous les tenons. (Il décrocha le téléphone radio et donna à Suk, qui attendait anxieusement à la ferme, les instructions nécessaires. Puis il adressa un signe de tête à Budovec et se réinstalla

confortablement sur son siège. Budovec prit de l'altitude et amorça un large cercle autour de la colline.)

— C'est sûrement là qu'ils se cachent, dit Smernoff. Félicitations, Lieutenant. Vous avez un œil de lynx!

Comme l'hélicoptère prenait de la hauteur et s'éloignait, Girland déclara :

— Ils nous ont repérés! Il faut filer!

— Je vous l'avais dit... je n'ai pas cessé de vous le dire! s'écria Worthington, affolé. Nous sommes tombés dans le piège!

Girland lui sourit.

— Peut-être, mais le piège ne nous a pas encore coincés; allons-y!

En quelques minutes, ils furent prêts à partir.

— Nous allons descendre en direction du terrain d'atterrissage, dit Girland. Il leur faudra bien deux heures pour monter ici. Je vais passer le premier. Jan, marchez juste derrière moi, ensuite les filles, puis Worthington. En route!

Restant sous le couvert des arbres, pour ne pas être vu par l'hélicoptère qui tournait au-dessus d'eux, Girland s'engagea dans l'étroit sentier qui descendait vers le plateau inférieur. Il avançait d'un pas régulier, à cause de Mala. Il aurait pu marcher beaucoup plus vite, mais il savait qu'elle aurait été incapable de suivre. Le ronronnement de l'hélicoptère au-dessus d'eux venait leur rappeler constamment qu'il fallait demeurer à l'abri des arbres.

L'appareil tournait toujours au-dessus d'eux lorsqu'ils atteignirent le plateau d'au-dessous.

— Attendez là... restez sous les arbres, dit Girland qui s'avança prudemment à découvert pour examiner la ferme au loin.

Des camions de l'armée remontaient le petit chemin

qui menait au pied des collines. Il les vit bientôt s'arrêter, incapable d'aller plus loin; des soldats en descendirent, brandissant des armes automatiques. A vive allure, pressés par leurs officiers, ils commencèrent à escalader la colline. Girland essaya d'évaluer leur nombre. Il arriva à la conclusion qu'ils étaient bien une centaine.

Il appela Jan d'un geste.

— Les voilà. Il faudra peut-être se battre pour passer, mais sans bruit. Ça vous dit?

Jan opina du bonnet. Son visage était sombre, mais ses yeux brillaient.

— Pourquoi pas?

Parlant toujours à voix basse, Girland poursuivit :

— Il faudra que ce soit nous deux... Worthington est inutilisable.

De nouveau Jan acquiesça.

— Bon, allons-y. (Girland se tourna vers les autres.) Jan et moi, nous allons passer les premiers. Donnez-nous trois minutes d'avance, puis suivez-nous. S'il y a du grabuge, arrêtez-vous et attendez. D'accord?

— Oui, dit Blanca.

Girland tourna les yeux vers Worthington.

— Ne tirez sous aucun prétexte... S'ils entendent des coups de feu, ils nous repéreront.

Worthington, trempé de sueur, le visage blafard, essaya de répondre, mais il était incapable d'articuler un mot. Il se contenta de hocher la tête.

Girland effleura le bras de Jan et commença à dévaler le sentier. Ce fut à ce moment-là que du haut de l'hélicoptère, Smernoff aperçut Girland à la jumelle.

— Je les vois! cria-t-il à Budovec. Descendez plus bas! (Il décrocha le microphone pour appeler Suk.) Amenez d'autres hommes! Ils descendent! On les tient!

L'hélicoptère perdit de l'altitude, courbant le faite

des arbres sous lui. A travers les branches, Girland vit l'hélicoptère juste au-dessus d'eux. Le pilote et le passager le regardaient directement. Il n'hésita pas un instant. En un éclair, il avait son 45 automatique à la main et il tira à quatre reprises sur l'appareil. L'écho des détonations se répercuta dans l'air tranquille jusqu'au fond de la vallée.

L'hélicoptère fit une embardée. Budovec, atteint au bras, mit le cap sur le terrain d'atterrissage. Le sang ruisselait dans son gant et il grinçait des dents.

Smernoff poussa un juron.

— Vous êtes gravement touché?

— Au bras. (Budovec s'efforçait de se montrer héroïque, mais la douleur lui donnait la nausée.) J'arriverai à atterrir.

— Et comment, que vous allez atterrir! vociféra Smernoff. Du cran, bon dieu!

Budovec fit un effort pour se ressaisir et stabilisa l'hélicoptère.

— Eh bien voilà, dit Girland d'un ton morne en remettant le pistolet dans son baudrier. Si je ne m'étais pas débarrassé de cette sacrée mouche, elle nous aurait suivis jusqu'en bas. Maintenant, ils savent où nous sommes. Il faut remonter. Ils s'attendent à nous voir descendre. On va remonter et dévaler par un autre côté.

Ils firent demi-tour et retrouvèrent les trois autres qui arrivaient.

— Il faut remonter, leur dit Girland. Suivez-moi.

Il passa devant eux, et continua à escalader le sentier. Trébuchant, à bout de souffle, terrifiés, Worthington et les deux femmes le suivirent. Jan fermait la marche. Ils dépassèrent la cabane et poursuivirent leur ascension de la colline.

Ils entendirent alors le bruit d'un hélicoptère qui se rapprochait.

Smernoff avait déjà alerté Suk pour lui demander d'envoyer un autre appareil au-dessus du piton pendant que Budovec ramenait le sien au sol.

L'hélicoptère sembla soudain jaillir du soleil et piqua sur la colline. A ce moment-là, le petit groupe traversait une bande de terrain dénudé et se dirigeait vers d'autres arbres pour s'y mettre à couvert. Le soldat, assis à côté du pilote, ouvrit le feu avec sa carabine automatique. Les balles firent jaillir des petits nuages de poussière à quelques mètres du groupe. Ils se plaquèrent par terre. Couché sur le dos, Girland regarda l'hélicoptère planer au-dessus d'eux. Il voyait le soldat s'adresser avec force gestes au pilote. Girland visa la tête du pilote et appuya doucement sur la détente de son automatique. Tué sur le coup, le pilote s'affaissa en avant et l'hélicoptère, désarmé, s'écrasa sur la colline où il culbuta plusieurs fois sur lui-même dans une immense gerbe de feu.

— Venez! s'exclama Girland. Vite!

Ils poursuivirent leur ascension.

Une épaisse fumée blanche commençait à s'élever dans le ciel de l'endroit où s'était écrasé l'hélicoptère. Un vent léger rabattait la fumée dans la direction opposée à celle que suivaient les fugitifs. Girland s'immobilisa soudain. Ses compagnons se groupèrent autour de lui. Il se tourna vers Jan.

— On a peut-être déclenché un incendie de forêt, vous ne croyez pas?

Jan observa la fumée qui montait en tourbillons et acquiesça.

— Oui... Ecoutez...

Ils entendaient crépiter les flammes, craquer les arbres qui flambaient. La fumée s'épaississait et ils commençaient à sentir la chaleur du brasier.

— Le vent rabat le feu vers le bas du piton, dit

Girland. Mais s'il tourne, on pourrait avoir des ennuis. On va descendre de ce côté-ci de la colline. (Il se tourna vers Worthington.) Donnez votre flingue à Jan.

Worthington hésita, puis à contrecœur, tendit son pistolet à Jan.

— On passe devant tous les deux, dit Girland à Jan. Venez.

Ils se mirent à descendre; la fumée tourbillonnait au-dessus de leurs têtes. Dans quelques minutes, songea Girland, une nappe de fumée allait s'étaler au-dessus de la colline, et ils seraient invisibles aux yeux des pilotes d'hélicoptère. Ils n'étaient plus obligés de rechercher le couvert des arbres et pouvaient maintenant descendre par la voie la plus directe.

Le craquement et le rugissement des flammes qui sautaient d'arbre en arbre faisaient un bruit terrifiant. La chaleur devenait de plus en plus intense.

Forçant l'allure et laissant les autres loin derrière eux, Girland et Jan dévalaient l'étroit sentier forestier menant au fond de la vallée.

Sur ces entrefaites, Girland s'immobilisa si brusquement que Jan faillit buter contre lui.

— Ecoutez!

Malgré le ronflement de l'incendie, ils entendaient vaguement au loin des chiens aboyer. Les deux hommes se dévisagèrent.

— Vous croyez qu'on arrive droit sur eux? demanda Jan, inquiet.

— Il faut absolument descendre, dit Girland. On va s'organiser. Je continue. Vous allez attendre ici trois minutes, puis me suivre. Dites aux autres d'attendre également trois minutes avant de vous emboîter le pas.

Jan acquiesça et Girland se remit en route. Il était aux aguets et fouillait des yeux le terrain devant lui.

Les cachettes éventuelles étaient nombreuses : gros rochers, arbres, touffes de hautes herbes. Il était difficile d'avoir une vue bien dégagée. Il continuait à descendre, arme au poing, tout en se rendant compte que les aboiements des chiens se rapprochaient.

Il atteignit enfin un épais fourré de buissons et s'arrêta. Au-dessous de lui passait une route, et de l'autre côté s'étendait une forêt. Il hésita; il s'apprêtait à se laisser glisser jusqu'au bas côté de la route, lorsqu'il entendit arriver une chenillette blindée. Il se dissimula derrière un arbre.

La chenillette, où étaient assis quatre jeunes soldats, tous armés de fusils automatiques, apparut bientôt. Le soleil se reflétait sur le casque d'acier des soldats. Il attendit qu'elle ait passé sur la route en lacets qui escaladait la colline, puis il se laissa glisser jusqu'au talus. Il traversa la route en courant et plongea dans la forêt de l'autre côté. Il s'immobilisa alors, se retourna et attendit l'oreille tendue : une autre chenillette grimpait sur la route. Il regarda avec anxiété de l'autre côté de la chaussée et vit Jan arriver.

Jan avait lui aussi entendu la chenillette et s'arrêta net. Les deux hommes, chacun d'un côté de la route, regardèrent passer le véhicule.

Girland remonta au bord de la route.

— Restez avec les autres, cria-t-il. Faites-les traverser. Je continue.

Jan acquiesça.

Girland se détourna et s'engagea sur la pente raide qui descendait à travers les arbres.

Jan attendit ses compagnons. Les aboiements des chiens se rapprochaient...



Budovec réussit à poser l'hélicoptère tant bien que mal, puis il s'affaissa contre le dispositif de direction. Smernoff aussitôt ouvrit la porte de la cabine et sauta à terre.

Les trois soldats qui gardaient le terrain d'atterrissage se précipitèrent vers lui, l'air tout émus.

— Sortez-le de là! aboya Smernoff. Il est blessé!

Sans s'inquiéter davantage de Budovec, Smernoff se dirigea aussitôt vers sa jeep.

Il marqua un temps d'hésitation en voyant Malik qui attendait à côté du véhicule, puis son visage se durcit et il rejoignit Malik qui, la tête levée, regardait l'hélicoptère qui planait dans le ciel bleu. Le crépitement d'une rafale d'arme automatique retentit.

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent, bon sang? aboya Malik. Est-ce qu'ils leur tirent dessus?

Furieux, Smernoff leva la tête à son tour. La détonation assourdie d'un coup de pistolet leur parvint. Les deux hommes virent l'hélicoptère se déséquilibrer soudain et basculer dans la forêt. Une explosion retentit aussitôt et l'instant d'après, une partie de la forêt était en flammes.

— C'est Girland! gronda Malik. Les imbéciles! Je t'avais bien dit qu'avec Girland, on ne pouvait pas monter une attaque directe! (Il observait la fumée qui s'étalait en vastes nappes noirâtres et leur dissimulait la forêt.) Maintenant, nous avons un incendie sur les bras et le vent rabat le feu dans la direction opposée à celle qu'ils ont prise. Pourquoi ne les avez-vous pas capturés plus tôt, bon sang!

Smernoff épongea son visage ruisselant de sueur.

— Ce n'est plus qu'une question de temps, dit-il. Nous les aurons. Ils sont cernés.

— Ils devraient déjà être pris! s'exclama Malik, outré. Regarde-moi cette fournaise! Comment nos troupes peuvent-elles monter là-haut maintenant?

— De toute façon, Girland et les autres ne peuvent pas descendre non plus, ils seront donc obligés de passer sur l'autre versant du piton, dit Smernoff. J'ai trois cents hommes là-bas qui les attendent... des hommes et des chiens. Ça n'est plus qu'une question de temps.

— Donne-moi une cigarette, dit Malik.

— Tiens... Tu ne fumes donc jamais les tiennes?

Malik alluma la cigarette et aspira une profonde bouffée.

— Je ne veux pas qu'ils soient tués, dit-il, en s'adosant à la jeep. Il faut absolument les capturer vivants.

— Comment peut-on capturer vivant un type comme Girland? demanda Smernoff. C'est tout simplement impossible.

— Je les veux vivants, insista Malik. Si l'un d'eux est tué, je t'en tiendrai responsable. Il me les faut vivants. Ils détiennent des renseignements dont nous avons besoin.

— Tu ne pouvais pas le dire plus tôt? s'écria Smernoff, exaspéré.

Il partit en courant vers le camion radio garé sous les arbres.

Malik de nouveau se tourna vers la colline où montaient des flammes orangées dans un crépitement d'arbres qui flambaient. Il regardait la vaste nappe de fumée qui recouvrait la forêt; même d'où il était, il sentait l'intense chaleur du brasier.

Le vent avait tourné au sud-est, et la fumée commençait maintenant à retomber sur la cime des arbres où elle formait comme un rideau de brume.

Girland avançait sans bruit dans la forêt, le pistolet au poing, l'œil aux aguets.

Il n'entendait plus aboyer les chiens. Tout au loin, il percevait le ronflement de l'incendie et, de temps à autre, un craquement sec quand un arbre mort devenait soudain la proie des flammes.

Il poursuivit sa marche. Devant lui, il apercevait l'orée du bois et le ciel ensoleillé à travers l'écran de fumée.

Soudain, il s'immobilisa en entendant des voix. Il se glissa derrière une arbre et écouta. Un homme disait quelque chose en tchèque. Après s'être assuré qu'il n'y avait personne dans la forêt, Girland se remit à avancer et aperçut bientôt devant lui un talus escarpé bordant une route étroite. Tel un fantôme, il se faufila jusqu'à la lisière de la forêt et, dissimulé derrière un arbre, il examina la route.

Un gros camion bâché de l'armée était garé le long du talus herbeux. Trois soldats suant sang et eau sous la chaleur et étreignant à pleines mains leurs armes automatiques étaient plantés près du camion pour écouter les instructions de leur sous-officier.

Girland observa un instant la scène, puis recula avec circonspection. Il vit Jan qui arrivait à travers la forêt et l'appela d'un geste. Jan le rejoignit.

— Il y a quatre hommes là-bas, dit Girland, et un camion. On pourrait s'emparer du camion, mettre leurs uniformes et gagner la frontière. Qu'est-ce que vous en pensez?

Jan acquiesça d'un signe de tête. Il sortit de sa poche le pistolet de Worthington.

— A vous de jouer! dit Girland. Je ne parle pas un mot de tchèque. Flanquez-leur une trouille du diable. Ils sont tous très jeunes. Je vous couvrirai.

Jan de nouveau acquiesça et se dirigea vers le sommet du talus, Girland sur ses talons.

Ils échangèrent un regard, puis Girland lui fit signe.

Jan vociféra à pleins poumons :

— Pas un geste!

Les quatre hommes se pétrifièrent sur place. Lentement, le sous-officier tourna la tête et, apercevant l'arme qui le menaçait, il devint verdâtre.

— Jetez vos armes! aboya Jan.

Les armes automatiques cascadèrent bruyamment sur le sol.

— Tournez-vous! Ne bougez pas les mains!

Mala, Blanca et Worthington les avaient maintenant rattrapés. Girland se laissa glisser à bas du talus et ramassa les fusils qu'il jeta dans le camion.

Jan vint les rejoindre.

— Dites-leur d'enlever leur uniforme, dit Girland.

Il recula pour venir les quatre hommes en joue.

Jan leur ordonna sèchement de se déshabiller. Affolés, les quatre hommes enlevèrent leur uniforme qu'ils jetèrent sur la route.

Girland dénicha un rouleau de corde dans le camion. Il le coupa en huit morceaux. Pendant que Jan tenait les quatre hommes en respect, Girland leur attacha les bras et les jambes. Puis ils les hissèrent l'un après l'autre dans le camion.

— Prévenez-les que s'ils font le moindre bruit, on

les abat, dit Girland, puis il fit signe aux deux femmes et à Worthington de descendre sur la route.

Dix minutes plus tard, Girland et Jan avaient endossé des uniformes tchèques; les deux femmes et Worthington étaient assis à l'arrière, sur le plancher du camion, Blanca et Worthington chacun armé d'un fusil. Le camion s'ébranla, conduit par Girland.

Jan portait l'uniforme du sous-officier un peu étroit pour sa carrure, et tenait un fusil automatique posé sur ses fortes cuisses.

— Maintenant, où allons-nous? demanda Girland.

— La première à gauche, en haut de la route. Ne conduisez pas trop vite.

Une demi-heure après, ils arrivèrent à une grande route, où ils commencèrent à croiser des camions militaires qui roulaient dans la direction opposée à la leur, c'est-à-dire vers l'incendie de forêt. A un moment, un gros sergent rougeaud se pencha hors de sa jeep et leur hurla quelque chose. Sans lui prêter attention, Girland continua. Dans le rétroviseur, il vit que la jeep poursuivait également son chemin.

Un hélicoptère les survola un instant en actionnant sa sirène. Jan se pencha à la portière et fit un grand signe de la main. Voyant le casque d'acier, le pilote lui rendit son salut et reprit de l'altitude.

Ils parcoururent encore une quarantaine de kilomètres. Les camions militaires se faisaient désormais plus rares. Puis, alors qu'il abordait un virage, Girland aperçut un barrage un peu plus loin. Deux chenillettes étaient disposées en travers de la route; quatre soldats et un sous-officier se tenaient au milieu de la chaussée.

— Cette fois, on va avoir des ennuis, dit Girland. Je vous laisse faire.

Tous deux rabattirent le cran d'arrêt de leur pistolet en voyant le sous-officier, un jeune homme solidement bâti, s'approcher du camion.

Jan se mit à lui débiter un flot de paroles rapides. Girland n'avait aucune idée de ce qu'il disait, mais l'effet fut convaincant.

Le sous-officier opina du bonnet et recula d'un pas. Il adressa un signe au soldat assis dans l'une des chenillettes qui mit son moteur en route et dégagea le passage.

— Allons-y, dit Jan à mi-voix.

Girland redémarra et franchit le barrage, puis il accéléra et lança le camion sur une ligne droite.

— Je crois que nous sommes tranquilles maintenant, dit Jan. Je lui ai raconté que le colonel Smerzh m'avait donné l'ordre de rentrer à la caserne. J'ai vu souvent la photo de ce colonel dans les journaux. Ça doit être une grosse légume...

Malheureusement, Jan ne savait pas que le sous-officier signalait les mouvements de tous les véhicules qui franchissaient le cercle que Smernoff avait tracé sur la carte.

A la ferme, Smernoff était installé devant le poste radio et écoutait tous les rapports au fur et à mesure qu'ils étaient émis. Malik faisait les cent pas, les mains nouées derrière le dos, le visage sombre et menaçant.

Des voix répétaient sans cesse : « Rien à signaler. La fumée rend les opérations difficiles. Les chiens sont terrifiés par l'incendie ». Un long silence s'ensuivit, puis une voix déclara : « Poste sept. Un camion monté par deux soldats regagne la caserne, sur ordre du colonel Smerzh. »

Smernoff se raidit. Il abaissa une manette.

— Poste sept, dit-il d'un ton bref. Répétez votre message. Le colonel Smerzh ne dirige pas cette opération.

Après un silence déconcerté, la voix reprit :

— Je répète : un camion monté par un sous-officier et un soldat regagne la caserne sur l'ordre du colonel Smerzh.

Smernoff saisit près de lui une carte à grande échelle.

— Indiquez-moi l'emplacement.

— Case numéro dix... division seize.

Devinant qu'il se passait quelque chose d'important, Malik vint s'immobiliser derrière Smernoff qui étudiait la carte.

Smernoff abaissa une autre manette qui le mit en contact avec un hélicoptère en patrouille.

— Il y a un camion qui s'éloigne des lieux des opérations, dit Smernoff. L'avez-vous vu?

— Oui. Il se dirigeait vers la frontière autrichienne, répondit le pilote. Il est passé au contrôle et après il a filé.

Smernoff hésita.

— Gardez l'écoute, dit-il et il abaissa une autre manette qui le mettait en liaison avec les divers barrages routiers.

Une voix lui déclara :

— Un camion avec deux soldats regagne la caserne sur ordre du colonel Smerzh. Ils sont passés il y a environ dix minutes.

Smernoff poussa un juron et se remit en contact avec l'hélicoptère.

— Rattrapez ce camion! Case dix, division seize ou dix-sept, s'écria-t-il. Ne le lâchez pas. Gardez le contact sans voler trop bas.

— Ils ont franchi ton barrage si bien combiné, Boris! observa Malik. Je te plains, si jamais ils passent la frontière!

— Tu veux dire que c'est toi que tu plaindras! rétorqua Smernoff, devenu cramoisi. Tu n'es capable de plaindre personne, sauf toi, évidemment!

CHAPITRE VII

— Je crois qu'il nous a repérés, observa Girland, en haussant le ton pour être entendu malgré le bruit du moteur.

Il roulait à vive allure dans un étroit chemin, bordé de sapins de part et d'autre. Suivant les instructions de Jan, il avait quitté la grande route après avoir franchi le barrage. Un hélicoptère tournait maintenant au-dessus d'eux.

— Nous sommes à vingt kilomètres de la frontière, dit Jan qui consulta sa montre. Nous avons au moins neuf heures devant nous avant de pouvoir essayer de traverser. Nous ferions mieux d'abandonner le camion et de passer à travers bois.

Girland hocha la tête. Il imaginait fort bien le pilote au-dessus d'eux envoyant par radio un flot de messages. Le filet se refermait dangereusement.

— Dites-moi quand je dois m'arrêter.

Cinq kilomètres plus loin, l'hélicoptère toujours au-dessus d'eux, Jan déclara :

— Nous y arrivons. Un tout petit peu plus loin... Voilà, stop!

Le sentier s'était encore rétréci et les arbres formaient une voûte, dissimulant complètement le camion à l'hélicoptère. Girland s'arrêta.

Ils descendirent tous les cinq du camion, et Jan déclara :

— Il va falloir faire vite et le terrain ne sera pas facile. Ils doivent être à nos troussees maintenant. Suivez-moi.

Il traversa le talus et s'engagea dans la forêt. Chacun des trois hommes portait un sac à dos et un fusil. Blanca avait l'automatique de Girland et un sac plein de conserves. Mala était aux prises avec les couvertures... Elle ne pouvait guère faire davantage. Ils avaient abandonné la valise de Worthington dans le camion.

Girland ralentissait sans cesse le pas pour aider Mala et la pressait d'avancer. Il entendait le souffle précipité de Worthington qui s'efforçait de suivre l'allure de Jan.

Pendant le quart d'heure qui suivit, ils couvrirent pas mal de terrain, puis ils arrivèrent soudain au bord d'un petit torrent au cours rapide.

— On va entrer dans l'eau... Ils auront sûrement des chiens avec eux, dit Jan qui se laissa glisser du haut de la berge.

L'eau lui arrivait aux genoux. Il se mit à descendre le torrent, et ses compagnons le suivirent en pataugeant.

Girland avait passé un bras autour de Mala et la forçait à avancer. Worthington commença à prendre du retard. Jan progressait sans se retourner, sachant que le temps leur était désormais compté.

Très vaguement, ils entendaient aboyer les chiens dans le lointain. Worthington, tout essoufflé, le visage blême d'épuisement, fit un effort pour rattraper Girland qui avait des difficultés avec Mala. Elle se cramponnait à lui et elle serait tombée s'il ne l'avait pas soutenue.

Après avoir descendu le torrent pendant une dizaine de minutes qui furent un vrai cauchemar, Jan obliqua vers l'autre rive, empoigna une branche d'arbre et se

hissa sur la berge. Il se pencha pour aider Blanca, puis Girland lui passa Mala et se tourna vers Worthington pour donner un coup de main au retardataire.

Ils purent alors s'arrêter sur la berge pour souffler, à l'abri de l'épaisse voûte de verdure et tendirent l'oreille. Ils entendaient aboyer les chiens, mais toujours aussi loin. Ils percevaient également le ronronnement de l'hélicoptère qui tournait en rond, au-dessus d'eux, en essayant vainement de les repérer.

— Encore un tout petit effort, dit Jan, puis nous pourrions vraiment nous reposer; venez!

Il s'engagea sur un étroit sentier, puis tourna brusquement pour plonger sous les fourrés. Ils se frayèrent un passage à sa suite. Au bout d'un kilomètre environ, Jan leur fit signe de s'arrêter.

— Nous sommes à proximité d'une mine, dit-il. Il y a un puits d'aération pas bien loin. Mais il faut que je le retrouve. Attendez ici.

Il s'éloigna alors à travers bois.

Mala se laissa tomber à terre. Elle avait l'impression qu'elle ne pourrait jamais plus se relever. Worthington était épuisé, lui aussi, et il s'adossa à un arbre.

Jan revint au bout de cinq minutes.

— Je l'ai trouvé... Allons-y!

Girland aida Mala à se remettre debout et le groupe se remit en marche, derrière Jan. Ils arrivèrent à hauteur d'un épais fourré qui bordait le sentier. Jan se força un passage à travers les buissons, en écartant les branches mortes et les ronces pour permettre aux femmes de le suivre. Ils arrivèrent enfin au bord d'une grande excavation.

— Voilà. Ce puits n'est pas très profond, dit Jan; il aboutit dans la mine. Je vais passer le premier. (Il s'assit au bord du trou, les jambes dans le vide.) Je

me tiendrai au fond pour vous rattraper, au fur et à mesure que vous descendrez, dit-il et il disparut dans le noir.

Quelques minutes après, ils se retrouvaient tous dans une galerie où régnait une obscurité totale. Des gouttes d'eau tombaient de la voûte. Girland alluma une bougie et ils examinèrent les lieux. Mala frissonna et posa la main sur le bras de Girland pour se rassurer.

Jan alluma aussi une bougie et dit d'un ton bref.

— Suivez-moi et faites attention à votre tête!

Il courba les épaules et s'engagea dans le souterrain.

Mala avait l'impression d'avoir marché des heures durant, lorsqu'ils arrivèrent enfin à une vaste grotte. Jan posa son fusil.

— Nous y voilà. Nous devrions être en sûreté ici pendant un jour ou deux, et ensuite nous traverserons. Ce serait trop risqué d'essayer ce soir. Vous êtes d'accord?

— Je suppose, oui, dit Girland. Mais comment sort-on d'ici?

— La galerie mène tout droit à la frontière, expliqua Jan et il souffla sur sa bougie. Gardez la vôtre allumée... une suffit.

Ils s'assirent avec soulagement sur le sable sec qui tapissait le fond de la grotte.

— Et si on mangeait quelque chose? proposa Jan.

Blanca défit les courroies d'un des sacs. Girland sortit son couteau et ouvrit la boîte de saucisses que lui donna Blanca.

Pendant qu'ils entamaient leur repas, le pilote de l'hélicoptère qui les recherchait appelait Smernoff par radio.

Malik tournait en rond dans la pièce. Un ingénieur-radio avait installé un petit haut-parleur pour permettre à Malik et à Smernoff de suivre la poursuite.

Le pilote signala que le camion s'était arrêté dans une forêt, dans la division 15. Smernoff examina sa carte et alerta le poste le plus voisin.

En attendant le compte rendu de ce poste, il se carra au fond de sa chaise et alluma une cigarette. La fatigue lui creusait le visage. Il n'avait pas dormi depuis trente-six heures et malgré sa constitution de fer, il commençait à s'en ressentir.

Malik s'approcha de la table pour examiner la carte.

— Ils sont à dix kilomètres de la frontière, dit-il.

— Oui. (Smernoff fit tomber à terre la cendre de sa cigarette.) Suk y a envoyé des renforts de troupes. Toute la frontière est en état d'alerte. (Il leva les yeux vers Malik.) Tu les veux vivants. Ça leur donne donc une chance de traverser. N'oublie pas, mon vieux, que tu as donné l'ordre de les capturer vivants. Autrement dit, les gardes, même s'ils les voient, ne peuvent pas tirer dessus. Par conséquent...

Malik fronça les sourcils.

— Ils ont des renseignements importants.

Smernoff haussa les épaules.

— Ils pourraient traverser. Ils ont maintenant des armes automatiques. Qu'est-ce que tu veux que nos hommes fassent, si on leur tire dessus? Je te l'ai dit... on ne peut pas capturer Girland vivant. Si tu crois que tu peux prendre un tel risque, alors fournis-moi au moins une excuse valable, au cas où je n'arriverai pas à les attraper.

— Il ne faut pas qu'ils traversent, dit Malik.

— Ça n'est plus du tout la même chose! En somme, tu m'autorises à annuler ton ordre de les capturer vivants?

Malik hésita. Il savait que Kovski ferait tout pour le couler définitivement, s'il laissait ces fugitifs lui glisser entre les doigts. Il savait également que Kovski

voulait les renseignements détenus par la fille et par Worthington.

— Oui, annule-le, dit-il finalement. Il ne faut pas qu'ils franchissent la frontière.

— Alors maintenant, nous sommes sûrs de les arrêter, dit Smernoff. Suk a cinquante tireurs d'élite à sa disposition, tous munis d'une lunette télescopique. Ils sont déjà en position. Ils tiennent tout le secteur de la frontière où les fugitifs vont être obligés de traverser. Tiens, prends une cigarette. (Il posa sur la table son paquet de Benson & Hedges, puis il décrocha le microphone.) Morts ou vifs, se mit-il à articuler dans l'appareil. Les instructions précédentes sont annulées Je répète : morts ou vifs.

Malik alluma une cigarette, puis déclara :

— Je file là-bas. Je vais prendre un camion radio et je resterai en liaison avec toi. Suk est un imbécile. Je ne lui fais pas confiance.

— Comme tu voudrais, dit Smernoff. Mais ils les auront probablement coincés avant que tu arrives.

Malik le dévisagea un instant, puis sortit sous le chaud soleil. Il s'installa sur le siège du passager, dans le camion radio, et ordonna au sergent de le conduire rapidement à la division 15 de sa carte.

Le sergent examina la carte, hocha la tête et mit le contact.

— Combien de temps il faudra? demanda Malik.

— Deux heures, camarade... Les routes sont accidentées et étroites.

— Je vous donne une heure et demie... Et si vous avez du retard, je vous ferai casser.

Le sergent haussa les épaules.

— Je préfère perdre mon grade que ma vie, camarade.

Malik sourit, ce qui ne lui arrivait pas souvent; cette franchise lui plaisait.

— Très bien... alors conduisez aussi vite que possible, sans risquer l'accident.

*

Le lieutenant Jan Stursa sortit de la forêt et se dirigea vers Suk qui attendait dans une jeep garée sur le bas-côté de la route.

Stursa était un jeune communiste plein d'ardeur réputé pour sa compétence impitoyable. De stature moyenne, blond, les lèvres minces, c'était un homme qui inspirait confiance. Il s'immobilisa devant Suk et le gratifia d'un salut impeccable.

— Alors? aboya Suk.

Il était inquiet. Il savait que Malik pouvait le faire destituer. Les recherches duraient depuis trop longtemps, désormais. Il n'osait même pas penser à la sanction qu'un échec risquait de lui valoir.

— Ils sont dans la forêt, camarade Suk, répondit Stursa. Ils ne peuvent pas nous échapper. Un bataillon de soldats accompagnés de chiens a cerné la forêt. Maintenant, nous nous préparons à resserrer le nœud coulant. D'ici une heure nous devrions les capturer.

— Pourquoi êtes-vous tellement sûr qu'ils sont là? s'enquit Suk.

— Ils ont abandonné le camion il y a environ trente-cinq minutes. Les chiens ont retrouvé leur piste; mais ils l'ont perdue au bord du torrent. Nous savons donc qu'ils sont entrés dans la forêt. Mes hommes étaient déjà en position sur l'autre rive, par conséquent ils n'ont pas pu filer par là. Ils ne sont pas non plus revenus par ici. Ils doivent donc, fatalement, se terrer par là.

— Bon, alors allez-y! s'écria alors Suk. Trouvez-les!

Stursa salua, fit demi-tour et retourna dans la forêt. Il fit signe à un sous-officier qui attendait et qui lança aussitôt un violent coup de sifflet. D'autres sous-officiers, en faction plus loin, se mirent à siffler à leur tour. Le cordon de troupes, dont les hommes étaient disposés presque au coude à coude, se mit à avancer.

Suk suivait le début de la manœuvre lorsque le sous-officier radio lui passa le microphone. Smernoff lui annonça que Malik se rendait sur les lieux des opérations. Préoccupé, trempé de sueur, Suk étouffa un juron.

— Il perd son temps, dit-il dans le micro. D'ici moins d'une heure, nous les aurons... Ils sont cernés.

— C'est ce que je lui ai dit, répliqua Smernoff, mais il n'en croit rien. Ce serait une bonne chose pour vous, camarade Suk, si vous les capturiez avant qu'il n'arrive.

C'était un avertissement; Suk ne s'y trompa pas. Il descendit du camion radio et entra dans la forêt. Du haut d'un tertre, il regarda les soldats poussés par Stursa et leurs sous-officiers, disparaître sous les arbres.

La forêt tout entière semblait bruire désormais de pas circonspects. Stursa se rendit vite compte que l'opération allait exiger bien plus d'une heure. Les messages qui arrivaient constamment par le walkie-talkie, pour le tenir au courant de la progression de ses hommes de l'autre côté de la forêt, lui révélaient la lenteur de la manœuvre. Le sous-bois touffu présentait tellement d'obstacles et de cachettes qu'il fallait fouiller le terrain mètre par mètre. Sachant que les fugitifs étaient armés, les jeunes soldats se montraient de plus en plus nerveux au fur et à mesure que les recherches se prolongeaient.

Les sous-officiers qui suivaient la troupe en l'injuriant copieusement pour l'inciter à avancer étaient persuadés qu'ils se trouvaient hors d'atteinte des premiers coups de feu si les fugitifs surgissaient soudain des fourrés.

Soixante-dix minutes s'écoulèrent chargées d'angoisse, puis les hommes de Stursa atteignirent la rivière. Ils s'immobilisèrent; Stursa, pendant ce temps, observait l'autre rive. Dans quelques minutes, se dit-il, il devrait voir ses hommes, partis de l'autre côté de la forêt, avancer eux aussi vers la rivière. Il les entendait déjà se frayer un passage dans les fourrés. La traversée de la rivière était donc superflue. D'un instant à l'autre, un cri, une détonation, lui apprendraient que les fugitifs avaient été débusqués de leur cachette.

Incapable de refréner son impatience et son inquiétude, Suk s'était donc engagé dans la forêt et avait maintenant retrouvé Stursa.

— Qu'est-ce que vous attendez? demanda-t-il, furibond. Vous avez peur de vous mouiller les pieds?

— L'encerclément est terminé, déclara Stursa. (Son visage était crispé et des gouttes de sueur perlaient à sa lèvre supérieure.)

— Terminé? vociféra Suk. Alors où sont vos prisonniers?

Au moment où il posait cette question, il aperçut la rangée de soldats qui avançaient de l'autre côté de la rivière.

— Où sont-ils? hurla-t-il, livide de rage.

Lisantalors sur le visage de Stursa l'aveu de sa défaite, il se mit à brandir le poing sous le nez du jeune lieutenant.

— Espèce de crétin! Je vous ferai passer en conseil de guerre!

Une voix glacée et impersonnelle coupa soudain le flot d'injures que déversait Suk.

— Vous me semblez bien agité, camarade Suk.

Les mots expirèrent sur les lèvres de Suk, qui devint blême. En se retournant, il aperçut Malik à quelques mètres de lui, une lueur glacée au fond de ses yeux verts, le visage impassible.

— Camarade Malik (Suk se ressaisit et essaya de crâner)... cet idiot m'a affirmé qu'ils étaient dans la forêt. Nous avons fait intervenir près de cinq cents hommes... Rien trouvé... Ils ne sont pas là.

Malik lui imposa silence d'un geste et se dirigea vers Stursa.

— Qu'est-ce qui vous a fait penser qu'ils étaient là, lieutenant? demanda-t-il posément.

D'une voix alors plus ferme, Stursa s'expliqua :

— Les chiens ont suivi leur piste à partir du camion. Ils l'ont perdue à peu près par ici, dit-il. Cela prouve donc qu'ils sont entrés dans la forêt. Ils ont marché un moment dans l'eau, et les chiens ont perdu leurs traces. La forêt a été fouillée mètre par mètre. D'une façon quelconque, que je ne m'explique pas, ils ont réussi à échapper à l'encerclement.

Malik dévisagea Stursa d'un long regard scrutateur puis de la tête il fit un signe d'acquiescement. Ce jeune homme lui plaisait.

— Est-ce qu'ils auraient pu trouver une barque?

— J'ai bloqué la rivière aux deux extrémités, répondit Stursa. Ils n'ont pas pu échapper à mes hommes par bateau. Le torrent est complètement bouclé.

— Bon. (Malik alluma une cigarette.) Et vous êtes sûr qu'ils sont entrés dans la forêt?

— Oui, camarade Malik.

— Et pourtant ils ont disparu. Ce ne sont pas des fantômes. S'ils ne sont pas cachés dans les arbres, ni sur la rivière, ni dans la forêt, alors ils doivent être enterrés quelque part. Il n'y a pas un endroit dans cette forêt où ils auraient pu trouver une cachette souterraine... Un gouffre ou une grotte quelconque?

Stursa se balançait d'un pied sur l'autre, l'air gêné.

— Je ne sais pas, camarade Malik.

Un jeune sous-officier, qui avait écouté ce dialogue, s'avança et se mit au garde à vous.

— Je demande la permission de parler, lieutenant, dit-il.

— De quoi s'agit-il, sergent? demanda Malik.

— Il y a un puits d'aération pas loin d'ici, qui aboutit à une vieille mine de cuivre abandonnée. Je jouais dans la mine quand j'étais petit, dit le sergent. (Il regardait au-dessus de la tête de Malik et était si embarrassé que son visage ruisselait de sueur.)

— Vous pourriez nous conduire à ce puits d'aération? demanda Malik.

— Je crois que oui, camarade. Ça fait quelques années que je n'y suis pas allé, mais je pense pouvoir le retrouver.

Malik se tourna vers Suk.

— Prévenez Smernoff de ce qui se passe. Inutile de venir avec nous. (Tournant le dos à Suk, il fit signe à Stursa de le suivre.) Et vous, conduisez-nous, sergent.

Le sous-officier se mit à longer la berge du cours d'eau, suivi de Malik et de Stursa.

Suk les regarda s'éloigner. Il savait que son règne éphémère était désormais terminé.

*

Girland, adossé à la paroi de la grotte, était assis par terre à côté de Jan. Les deux femmes et Worthington dormaient à la lueur de la bougie, Jan était en train de dessiner une carte de la mine dans le sable durci.

— C'est un endroit où il ne fait pas bon se perdre, dit-il. Cette galerie à droite descend dans la mine et elle est pleine d'eau. Celle de gauche aboutit à une

sortie qui se trouve au beau milieu du champ de mines qui protège la frontière. L'avantage, c'est qu'en passant par là, on évite la plate-bande de terre meuble et la première clôture qui est munie d'un dispositif d'alarme. Les mines sont enterrées à environ dix centimètres de profondeur. Elles ont des détonateurs à vibrations. Il faut des vibrations assez violentes pour les déclencher. Mon ami avait commencé sa traversée à huit heures. Il faisait nuit. Il lui a fallu quatre heures pour l'achever, en rampant sur le ventre, centimètre par centimètre. Il a dû passer au-dessus de plusieurs mines, mais en se déplaçant très lentement et très doucement, il a réussi à ne pas se faire tuer. (Jan leva la tête et frotta sa mâchoire hérissée de barbe.) Nous sommes cinq. De ce fait, l'opération se trouve cinq fois plus difficile et cinq fois plus dangereuse. Nous partirons à deux la première nuit, puis deux autres la seconde, et enfin le dernier. Moi, j'irai avec ma femme. A vous de décider si vous restez le dernier ou si ce sera Worthington. A mon avis, il vaudrait mieux que Worthington vienne en dernier. Vous pourrez maîtriser la fille si elle s'affole. Worthington en serait incapable.

Girland approuva.

— Il y a une clôture, une double clôture électrifiée, mais il y a également un cours d'eau souterrain qui coule sous la clôture, ce qui fait que le terrain est mou. En se couchant complètement à plat sur ce sol détrempé, on arrive à passer sous le fil du ôas, car le sol s'affaisse légèrement sous votre poids. Si vous touchez le fil, évidemment, vous êtes électrocuté.

Girland fit la grimace :

— Ça m'a l'air merveilleux. Et les miradors?

— Le plus près du point où nous traversons est à cent mètres, à droite; mais à gauche, il y en a un

autre à trois cents mètres. Les projecteurs tournants des deux miradors ne se rejoignent pas tout à fait, et c'est dans cette étroite bande d'ombre que nous aurons à nous glisser. (Jan haussa les épaules et alluma une cigarette à la bougie.) Je vous ai bien dit qu'on ne pouvait réussir que si on avait beaucoup de chance... Il nous faudra beaucoup de chance.

— En effet.

Girland étudia soigneusement la carte, puis il commença à l'effacer, en lissant le sable du plat de la main.

— Même quand nous serons de l'autre côté de la frontière, les gardes des miradors, s'ils nous repèrent, nous tireront dessus tant que nous serons à bonne portée. Donc, pas question de se relever pour se mettre à courir. Il faudra ramper sur au moins six cents mètres avant d'être suffisamment à couvert pour pouvoir se mettre debout et prendre ses jambes à son cou.

— Eh bien, vrai! s'exclama Girland. Ça m'a l'air d'une sacrée opération.

— C'est faisable. Je l'ai vue réaliser.

— Si l'un de nous commet la moindre gaffe, nous sommes tous fichus. Nous serons tous repérés. (Girland contempla Jan d'un air songeur.) Il faut que je passe le premier, Jan. J'ai un document ultra-secret que je dois ramener à Paris. Je suis désolé, mais ce document est tellement sensationnel, tellement... percutant, qu'il faut que je le fasse parvenir à destination, coûte que coûte...

— Aucun document, si explosif soit-il, n'est plus important que la vie de ma femme, rétorqua Jan dont le visage s'était durci. Non... Nous vous avons amenés ici... Nous passerons les premiers.

— Si vous faites sauter une mine, je ne pourrai pas ramener ce document, insista Girland. Je vous assure

qu'il est plus important que votre femme. Je suis navré, mais c'est comme ça.

— Ma femme et moi partirons les premiers, articula Jan. Je suis navré moi aussi. Je sais où traverser... Pas vous. Si nous ne passons pas les premiers, personne ne passera!

— Si nous tirions au sort? suggéra Girland, toujours prêt à se fier à la chance.

— Je ne peux pas tirer à pile ou face la vie de ma femme, répondit froidement Jan. Nous passons les premiers ou personne ne passe!

A voir le dur et inflexible visage de Jan, Girland comprit que son compagnon ne céderait jamais. Il ne pouvait pas le lui reprocher. Il aurait fait la même chose s'il avait été marié à une femme comme Blanca.

— D'accord, vous avez gagné... Vous partirez les premiers.

— Oui, dit Jan. Maintenant, je vais dormir un peu. Nous partirons demain soir. Ensuite la fille et vous la nuit suivante... et enfin Worthington.

Worthington, qui était éveillé, les avait écoutés chuchoter. Il se redressa alors, en menaçant les deux hommes de son pistolet.

— Non! J'ai entendu ce que vous disiez. Je ne traverserai pas tout seul! Vous entendez? Je refuse!

Girland le gratifia d'un regard à la fois excédé et résigné.

— Ce que vous pouvez être empoisonnant! s'exclama-t-il. Posez donc ce pétard et dormez, bon sang!

— Non! Vous passerez le premier. J'irai avec vous, reprit Worthington. Il faut que je passe! Mala pourra traverser après nous. Quant à ces paysans à la manque...

— Bouclez-la... Ecoutez! coupa sèchement Girland. (Son ton impérieux fit taire Worthington.)

Ils demeurèrent immobiles. Très vaguement, à l'autre

extrémité du long tunnel, ils entendaient des voix.

Girland empoigna un fusil automatique, sortit de la grotte et se mit à remonter d'un pas vif et silencieux la galerie menant au puits d'aération. Aux abords du puits, il perçut les voix plus distinctement.

Malik, Stursa et le sergent venaient d'arriver au-dessus du trou qui plongeait dans la mine.

— C'est là, camarade, dit le sergent.

— Et ça conduit où? demanda Malik.

— Il y a une longue galerie, puis une grotte, lui expliqua le sergent. De la grotte partent deux autres galeries. Je ne sais pas où elles aboutissent.

— Il y a d'autres issues? demanda Malik, dont la voix parvenait clairement à Girland, accroupi dans le tunnel. (Malik parlait en allemand.)

— Je ne sais pas. Quand j'étais petit...

— On s'en fout, de ton enfance! aboya Stursa. Je vais descendre me rendre compte.

— Attendez! dit Malik. S'ils sont là, au fond de la mine, vous ne devriez pas y aller. L'un d'eux est extrêmement dangereux. Non... nous ne descendons pas. Nous allons jeter là-dedans une bombe lacrymogène et ensuite vos hommes pourront s'y rendre avec des masques à gaz pour voir ce qui se passe.

— Nous n'avons pas de bombes lacrymogènes, répliqua Stursa excédé. Je descends. (Il avait trois grenades à main pendues à sa ceinture. Il en décrocha une.) C'est moi qui dirige l'opération, camarade Malik, et c'est moi qui donne les ordres ici.

Girland n'en attendit pas plus. Il regagna précipitamment la grotte.

— Vite! ils descendent, dit-il. (Les deux femmes étaient déjà réveillées et se levaient.) Prenons la galerie qui mène à la frontière.

Il pivota et repartit en courant dans le souterrain

du puits d'aération pendant que Jan, après avoir empoigné les deux sacs à dos, poussait les femmes vers la galerie de gauche.

Abandonné à lui-même, Worthington hésita. Depuis l'instant même où il était parti de chez lui, il avait eu le pressentiment qu'il ne s'en tirerait pas. Et soudain, il éprouvait un besoin incoercible de se prouver à lui-même qu'il n'était pas le couard que s'imaginaient ses compagnons. Il suivit Girland.

En l'entendant venir, Girland s'immobilisa et d'un signe lui intima de faire demi-tour.

— Je n'ai pas besoin de vous. Suivez les autres!

— Non! Je peux vous aider! s'écria Worthington au désespoir.

Il apercevait vaguement la silhouette de Girland à la lueur qui provenait du puits d'aération.

— Foutez le camp d'ici! s'exclama Girland qui reprit sa marche en direction du puits.

Worthington hésita, puis s'avança lentement dans la galerie, le visage ruisselant de sueur, la main tellement crispée sur la crosse de son pistolet qu'il en avait une crampe dans le bras.

Stursa atterrit au fond du puits, dérapa, tomba sur le dos et se remit précipitamment debout.

Girland, plaqué contre la paroi de la galerie, était dissimulé dans l'ombre. Stursa ne le vit pas, mais il aperçut la silhouette courbée de Worthington qui avançait avec précaution dans sa direction. Worthington le vit également, redressa son arme et tira. La détonation se répercuta comme un coup de tonnerre dans cet espace exigü. En tombant, Stursa réussit à lancer sa grenade. Elle heurta Worthington en pleine poitrine, puis retomba sur le sol. Worthington s'abattit à plat ventre dessus, sans même savoir ce que c'était, hanté par la seule idée de se mettre à l'abri. La grenade

explosa. Girland sentit un liquide poisseux lui écla-bousser le visage. Le toit de la galerie s'effondra en partie et l'aspergea d'une pluie de sable et de pierres.

Assourdi et déconcerté par l'explosion de la grenade, il demeura un instant inerte contre le mur de la galerie; puis il réussit à se ressaisir et s'approcha de Stursa ensanglanté et évanoui. A tâtons, il trouva les deux autres grenades et les décrocha rapidement de la ceinture de Stursa. Il courut ensuite vers l'endroit où gisait Worthington. Il alluma son briquet, jeta un coup d'œil sur Worthington et fit la grimace. Aussitôt, il regagna en courant la grotte. Worthington n'était plus qu'une masse informe de sang et d'os pulvérisés que seuls les vêtements retenaient.

Au moment où Girland entrait dans la grotte, Jan ressortit de l'autre galerie, pistolet au poing.

— Worthington est mort, lui dit Girland. Retournez dans la galerie!

— Et vous, ça va?

— Oui. Allez-y!

Jan obéit. Girland entendit d'autres pierres tomber dans la galerie conduisant au puits d'aération. Il dégoupilla une des grenades et d'une détente sèche du poignet, la lança dans la galerie.

L'explosion déclencha encore une chute de pierres. Il dégoupilla la seconde grenade et la lança à son tour.

La déflagration et le fracas des pierres qui tombaient lui firent espérer que la galerie était désormais bloquée, mais pour s'en assurer, il alluma une bougie et remonta en direction de l'éboulement. La fumée, la poussière, la pluie de sable et de pierres formaient une barrière infranchissable. A moitié suffoqué, il fit demi-tour, traversa la grotte et courut dans la galerie où Jan l'attendait.

— Que se passe-t-il? demanda Jan en levant une bougie allumée pour examiner Girland qui était couvert de poussière et éclaboussé du sang de Worthington.

— J'ai bloqué le passage. Il leur faudra un certain temps pour dégager...

Il s'interrompit net. Un grondement terrifiant de rochers qui s'éboulaient retentit et un tourbillon de poussière s'engouffra dans la galerie, les faisant tousser. Girland entendit Mala pousser un cri quand le nuage de poussière l'enveloppa.

— J'ai bien l'impression que la grotte s'est effondrée, dit-il. Ils vont peut-être nous croire enterrés dessous.

Passant devant Jan, il alla retrouver les deux femmes accroupies dans le noir.

*

Malik, qui se tenait au bord du trou, recula en entendant exploser la première grenade. Il vit la fumée et la poussière jaillir par le puits d'aération et le bruit de l'explosion qui se répercutait le fit grincer des dents.

— L'imbécile! dit-il avec hargne. Qu'est-ce qu'il croit donc faire?

Le sergent, déconcerté, demeura silencieux. Malik attendit, prêtant l'oreille. Il entendit alors exploser les deux autres grenades, et l'éboulement de pierres qui s'ensuivit.

Il se tourna vers le sergent.

— Allez chercher des hommes! Vite!

Le sergent partit comme une flèche pendant que Malik regardait les nuages de poussière qui s'élevaient du trou. Il écouta le roulement assourdi des pierres qui continuaient à cascader et il fit la grimace. En se servant de ses grenades, songea Malik, cet idiot avait provoqué l'effondrement de la galerie.

Malik comprit qu'il perdait du temps à attendre près du puits d'aération. Il lui fallait alerter Smernoff.

Il partit sur les traces du sergent, courant à longues enjambées à travers les taillis. A mi-chemin du camion radio, il rencontra le sergent qui revenait avec cinq soldats peu rassurés.

— Gardez le puits d'aération, leur dit Malik en s'arrêtant. Ne descendez pas au fond. Restez là-bas, à la surface.

Il repartit alors en direction du camion radio.

Il lui fallut plus de vingt minutes avant de joindre Smernoff par radio-téléphone. Il lui expliqua brièvement la situation.

— Trouve quelqu'un qui connaisse cette mine, dit Malik. Il doit bien en exister une carte quelque part. Il y a certainement d'autres issues. Envoie des hommes avec des masques à gaz. Je veux qu'ils descendent dans le puits d'aération pour voir ce qui s'est passé. Envoie une ambulance!

— Oui, mais tout ça va prendre du temps, déclara calmement Smernoff.

— Grouille-toi! aboya Malik et il coupa la communication.

*

Mala, qui avançait en vacillant dans la galerie, avait l'impression d'avoir parcouru des centaines de kilomètres. Jan, tenant à la main une bougie à la flamme tremblante, marchait en tête, suivi de Blanca; venaient ensuite Mala et Girland.

Mala n'arrivait pas à croire que Worthington fut mort. Elle était vraiment en état de choc. Sans la main de Girland sur son bras, qui la rassurait, elle se serait

laissée tomber à terre et aurait pleuré toutes les larmes de son corps.

Jan savait que les deux femmes ne pourraient pas soutenir longtemps de telles épreuves et, au bout de dix minutes de marche rapide, il s'arrêta.

— Reposons-nous un moment, dit-il. Nous avons encore quatre kilomètres à faire.

Les deux femmes se laissèrent tomber à terre avec gratitude.

Girland et Jan s'accroupirent sur les talons. L'atmosphère dans la galerie était confinée et ils avaient tous de la peine à respirer.

— Nous sommes maintenant obligés de traverser la frontière cette nuit, dit Jan. (Il consulta sa montre dans la pénombre.) Nous devrions atteindre la sortie d'ici deux heures. Il fera sans doute suffisamment noir. Blanca et moi passerons les premiers. Les gardes-frontières seront en état d'alerte, mais nous ne pouvons nous permettre d'attendre. Il ne leur faudra pas longtemps pour dégager la galerie et se lancer à nos trousses.

Ils repartirent en avançant plus lentement désormais, car le sol montait légèrement. Toutes les demi-heures, ils s'arrêtaient pour se reposer dix minutes, puis poursuivaient leur chemin. Girland soutenait Mala par la taille. La jeune femme pleurait à chaudes larmes, avait peine à mettre un pied devant l'autre et ne semblait plus avoir toute sa connaissance.



Malik était retourné au puits d'aération. Il trouva le sergent et les cinq soldats assis sur un tronc d'arbre abattu, les yeux braqués sur la cavité, les fusils prêts à tirer.

La poussière et la fumée s'étaient maintenant dissi-

pées et Malik, en s'agenouillant au bord du trou, put diriger sur l'entrée de la galerie le puissant faisceau d'une lampe électrique qu'il avait ramenée du camion radio.

L'atmosphère, dans la galerie, semblait s'être éclaircie, mais il ne voyait aucune raison de risquer sa vie à laquelle il tenait beaucoup. Il se redressa et appela le sergent d'un geste.

— Tenez, prenez cette torche et descendez, dit-il.

Le sergent s'empara de la lampe et, sans la moindre hésitation, se glissa dans le trou, resta un instant suspendu par les bras, puis disparut sous la galerie.

Malik attendit avec impatience. Dix minutes s'écoulèrent lentement, puis le sergent réapparut au fond du puits. Les yeux écarquillés, le visage blême, il semblait horrifié.

— Le lieutenant est mort, annonça-t-il.

Malik s'agenouilla au bord du trou.

— Le lieutenant, je m'en fous! rétorqua Malik. Dans quel état est la galerie?

— Complètement obstruée.

— Et l'air, en bas?

— Ça va.

Malik hésita, puis glissant les jambes dans le trou, il se laissa tomber à côté du sergent.

— Il y a un autre homme un peu plus loin, camarade Malik, dit le sergent. Il a été tué par la grenade.

Malik se dirigea vers le cadavre de Worthington et braqua sur son visage le faisceau de sa lampe de poche. Puis il avança de quelques pas pour aller examiner l'éboulement. Une masse de rochers et de sable formait un mur compact derrière lequel Malik entendait encore cascader d'autres pierres. Il poussa un juron étouffé. Les fugitifs avaient-ils été ensevelis? Il ne pouvait se permettre de rien laisser au hasard. Il lui fallait s'assurer

qu'aucune autre issue ne permettait de sortir de la mine.

Trois soldats, à plat ventre par terre, le hissèrent hors du puits, puis s'occupèrent du sergent.

— Restez ici, dit Malik. Voici une ambulance qui arrive.

Il s'éloigna alors dans le crépuscule, en direction du camion radio.

A la ferme, Smernoff était en train de tempêter au téléphone. Il avait au bout du fil un fonctionnaire du ministère des Mines qu'il avait réussi à joindre dans son appartement de deux pièces. Le fonctionnaire lui dit qu'il existait probablement un plan de la mine désaffectée, mais qu'on ne pourrait pas le trouver avant le lendemain matin. Le ministère était fermé.

— Je le veux immédiatement! hurla Smernoff. Vous avez compris? Immédiatement!

— C'est impossible, camarade! bégaya le fonctionnaire.

— Rien n'est impossible ! Je pars à l'instant pour Prague. Si le plan ne m'attend pas au ministère quand j'arriverai, vous vous en repentirez! s'écria Smernoff. Il s'agit d'une affaire d'Etat! Il me faut ce plan et j'ai bien l'intention de l'avoir!

Il raccrocha brutalement.

*

Dans la galerie, Jan consultait sa montre.

— Il est neuf heures passées, dit-il. Il fera assez noir. Nous sommes à quelques mètres de la sortie.

Ils étaient groupés à l'extrémité de la galerie, dont l'orifice était obstrué par des arbres et des buissons. L'air frais de la nuit arrivait jusqu'à eux et baignait leur visage en sueur.

— Il nous faudra au moins quatre heures pour traverser le champ de mines. Vous auriez encore le temps de nous suivre, dit Jan. Je vous ai expliqué le topo. Il vous faudra progresser lentement... et je dis bien : lentement. A raison d'un mètre en cinq minutes, vous devriez vous en tirer. Vous avez bien compris?

— Oui, dit Girland.

— Vous nous regarderez traverser. Vous verrez la direction que nous prenons. Suivez la même et vous arriverez au sol mou, qui vous permettra de passer sous le fil électrifié. Si vous le touchez, vous êtes mort. Vous saisissez?

— Oui, répéta Girland.

— Bon, alors nous y allons. (Jan lui sourit et lui tendit la main.) Bonne chance.

Girland lui étreignit la main.

— Bonne chance à vous aussi.

Les deux femmes s'embrassèrent. Mala tremblait d'énervement. Blanca lui caressa doucement les cheveux.

— N'ayez pas peur. Il veillera sur vous. Il est comme mon homme, dit-elle à mi-voix.

Jan posa la main sur l'épaule de Blanca qui s'écarta de Mala et le suivit jusqu'à l'entrée de la galerie.

Mala frissonna et se tourna vers Girland. Il l'enlaça et la serra contre lui.

— Ça fera une histoire extraordinaire à raconter à vos petits-enfants, dit-il. Avec ça vous les raserez jusqu'aux larmes!

— Je ne veux pas avoir de petits-enfants! gémit Mala. J'ai trop peur!

— Vous ne pouvez pas avoir peur avec moi dans les parages, dit Girland dont les lèvres effleurèrent celles de la jeune femme.

Mala se débattit frénétiquement pour échapper à son étreinte puis Girland s'écarta, la prit par la main et la conduisit vers l'orifice du souterrain. Déjà Jan et Blanca avaient franchi le rideau de verdure qui dissimulait la sortie. Accroupis sur les talons, ils examinaient la bande de terrain, si innocente d'aspect avec son herbe drue, qui les séparait de la haute clôture électrifiée.

Girland et Mala les rejoignirent.

Toutes les deux minutes, deux pinceaux de lumière provenant des projecteurs perchés sur les miradors balayaient le terrain. Les deux faisceaux ne se rejoignaient pas tout à fait, laissant dans l'obscurité un étroit passage.

— Voilà par où on va passer, dit Jan à voix basse. (Il s'était débarrassé du sac de montagne et du fusil. Il adressa en tchèque quelques mots rapides à sa femme. Ils se dévisagèrent et se sourirent. Puis ils s'embrassèrent.) Au revoir, dit Jan en se tournant vers Girland. On se retrouvera en Autriche.

Les deux hommes se serrèrent la main, puis se couchant à plat ventre, Jan commença à ramper dans l'herbe, Blanca, pâle et crispée, réussit pourtant à sourire à Mala; puis elle se mit à ramper, elle aussi, derrière son mari.

Girland s'aperçut qu'il transpirait. Mala glissa sa main dans celle de son compagnon. Il pouvait la sentir trembler. Il l'enlaça encore et la serra contre lui.

Centimètre par centimètre, Jan et Blanca avançaient. Chaque fois que dans leur rotation les pinceaux de lumière se rapprochaient d'eux, ils s'immobilisaient, puis ils reprenaient leur progression d'escargot.

La tension était insupportable. Girland lui-même en souffrait malgré ses nerfs d'acier. Mala ne pouvait même plus regarder. Cramponnée à Girland, elle avait

enfoui son visage contre l'épaule de l'agent américain.

« Je me demande bien si je vais réussir à la faire traverser... », se demandait Girland. « Supposons qu'elle s'affole. Ce n'est pas exclu. Il va falloir que je la prenne à côté de moi. Elle ne pourra jamais me suivre. Je ne peux pas non plus me fier à elle pour ouvrir la marche. Pas commode à résoudre, cette question-là! »

Il voyait toujours les deux fuyitifs qui rampaient avec précaution dans l'herbe redoutable. Ils n'avaient parcouru qu'une dizaine de mètres, peut-être même moins. Girland mourait d'envie de fumer, mais il savait qu'il aurait été dangereux d'allumer la moindre cigarette.

Les minutes passaient lentement.

— Ils s'en tirent très bien, murmura Girland, qui tenait toujours Mala serrée contre lui. Allez, calmez-vous... Ils ont encore un bon bout de chemin à faire.

Et sur ces entrefaites survint la catastrophe. Girland ne sut jamais ce qui s'était passé exactement. Jan, en se traînant sur les coudes, était peut-être entré en contact direct avec une mine...

Un éclair aveuglant jaillit, accompagné d'une explosion. Le corps de Jan, projeté en l'air, retomba quelques mètres plus loin, avec un bruit sourd et navrant. Et aussitôt, une deuxième mine éclata.

Mala poussa un hurlement.

Girland la tenait toujours contre lui. Il avait la bouche desséchée, le cœur battant.

Blanca s'était relevée d'un bond; elle était en train de courir à toutes jambes vers Jan quand, des deux miradors, les mitrailleuses ouvrirent le feu.

Girland la vit recevoir une volée de balles. Elle se cabra en arrière et une nouvelle rafale l'atteignit. Elle tomba alors en avant et une troisième mine explosa.

Toute cette zone frontière s'embrasa au milieu du crépitement des mitrailleuses déchaînées dont les balles labouraient le sol en soulevant un nuage de poussière et de brins d'herbe.

Une sirène se mit alors à hurler et la nuit devint épouvantable, dans un fracas d'instruments de violence et de mort.

CHAPITRE VIII

Depuis une heure, Malik, bouillonnant de fureur, attendait dans le camion radio. A côté de lui, le sergent radio les écouteurs aux oreilles, notait le flot de messages parvenant au camion. Jusqu'à présent, il n'y en avait pas eu d'important. Un officier, à la ferme, avait signalé que Smernoff était retourné à Prague. Malik se dit qu'il était parti se procurer un plan de la mine désaffectée. En attendant, il lui fallait bien contenir son impatience.

Au moment où il allumait une cigarette, il entendit au loin le choc sourd d'une explosion. Puis une autre, suivie du crépitement des mitrailleuses. Il se raidit, attentif, et tourna la tête vers le sergent qui, penché en avant, écoutait.

Un long silence s'ensuivit, puis le sergent prononça quelques mots en tchèque dans le micro fixé à sa poitrine. Il écouta, reprit la parole, et enleva ensuite son casque pour se tourner vers Malik, le visage bouleversé par l'émotion.

— Une tentative de traversée de la frontière vient d'avoir lieu, camarade Malik, dit-il. Un homme et une femme ont été tués par une mine. Une enquête est actuellement en cours.

« Est-ce Girland? » se demanda Malik.

— Il me faut un signalement de ces deux-là! s'écria-t-il. Demandez-le!

Le sergent remit son casque. Il fit jouer certaines manettes de son poste, fronça les sourcils, en actionna d'autres, attendit, puis secoua la tête.

— J'ai perdu le contact, camarade, dit-il enfin.

— Essayez encore!

— Je reçois un message. De la part du camarade Smernoff pour le camarade Malik, dit le sergent. Il veut vous parler.

Et il passa les écouteurs et le micro à Malik.

— Boris?

— Oui. J'ai un plan de la mine. Il n'y a que deux sorties. L'une est complètement bloquée par l'eau... l'autre aboutit directement au champ de mines de la frontière.

— Ils ont déjà essayé de traverser, dit Malik. Il y en a deux de tués. Tu es sûr que la deuxième sortie est bloquée?

— Oui... la galerie est pleine d'eau.

Malik réfléchit un instant.

— Viens ici avec ton plan, dit-il et il rendit au sergent les écouteurs et le micro. Essayez de savoir qui sont ces deux morts.

Le sergent se mit à jongler avec ses manettes. Au bout d'un moment, il obtint une réponse. Se tournant vers Malik, il déclara :

— Les cadavres sont au milieu du champ de mines. Ça va prendre un certain temps pour aller les chercher. D'après ce qu'on voit à la jumelle, l'homme était un grand costaud et la femme était blonde.

« Est-ce que ça pourrait être Girland? se demanda Malik. Et si, par hasard, Girland était toujours de ce monde, essaierait-il de passer en Autriche par la seconde issue? Smernoff affirmait que la galerie était

bloquée par l'eau. Dans ces conditions, Girland ne pouvait s'échapper... Est-ce qu'il n'était pas coincé dans la mine? »

Malik ne pouvait rien faire en attendant l'arrivée de Smernoff.

— Demandez-leur combien de temps il leur faudra pour déminer le champ, dit-il.

Le radio se remit en liaison avec l'un des miradors. Après avoir posé la question et écouté la réponse, il déclara à Malik :

— Environ cinq heures. Ils n'ont pas de détecteurs de mine sur place. Ils en font venir. Le déminage sera long et difficile.

Malik avait l'habitude de tous les aléas que peut présenter la surveillance d'une frontière. L'éventualité d'un délai ne le surprit donc pas. Cinq heures! Si Girland était vivant, il pouvait faire bien des choses pendant ce laps de temps. Il pouvait même s'échapper!

Il descendit du camion et commença à faire les cent pas sur le chemin, en fumant cigarette sur cigarette.

Smernoff arriva deux heures plus tard. Il avait roulé à tombeau ouvert tout le long de la route et avait failli deux fois dérapier dans un ravin. Malik lui-même fut sidéré de le voir si tôt. Il n'aurait jamais cru que Smernoff put faire le trajet en moins de deux heures et demie.

— Montre-moi le plan, dit Malik en se dirigeant vers Smernoff qui descendait de sa voiture couverte de poussière.

Smernoff le lui tendit. Malik alluma sa lampe de poche et étala la carte sur le capot brûlant pour l'examiner.

— Il y a deux issues. Tu vois, cette galerie aboutit à trois cents mètres au-delà de la frontière autrichienne.

Mais on m'a dit qu'elle était complètement bloquée. (Smernoff indiqua les deux sorties sur la carte.)

— Qu'est-ce que ça veut dire, complètement bloquée?

— Ça veut dire qu'elle est pleine d'eau sur au moins quatre kilomètres.

— Quatre kilomètres à la nage, ce n'est pas ça qui va gêner Girland!

Smernoff eut un large sourire.

— L'eau est stagnante, grasse et pleine de rats. Ils le dévoreraient vivant. De plus, il y a une nappe de gaz dans le souterrain.

— Comment le sais-tu? demanda sèchement Malik.

— On a fait des analyses, il y a six mois. Le gaz est mortel.

— Il a pu s'évaporer, depuis!

Smernoff haussa les épaules.

— Des experts m'ont affirmé que la galerie était infranchissable. C'est une question de confiance: on les croit ou pas.

— Si nous avons affaire à un autre zèbre, je les croirais. Mais avec Girland, ce n'est pas la même chose. S'il peut y avoir la moindre possibilité de s'échapper, il s'échappera.

— Alors, qu'allons-nous faire?

Malik s'éloigna de la voiture pour réfléchir. Puis il revint et étudia de nouveau le plan de la mine.

— La deuxième galerie aboutit là, dit-il en posant son gros doigt sur un point de la carte. C'est là que je serai pour l'attraper à la sortie, si jamais il s'amène...

Smernoff le dévisagea fixement.

— Tu es dingue! Tu ne peux pas t'attaquer à lui en Autriche!

— Je peux attendre à proximité de la sortie... Ce

n'est qu'à trois cents mètres de la frontière. S'il se présente, je le tue. Je serai revenu de ce côté-ci avant l'arrivée des gardes-frontières autrichiens!

— C'est de la folie!

— Il ne faut pas qu'il s'échappe.

Smernoff hésita, puis il haussa les épaules.

— Très bien. Alors je t'accompagne.

— Non. Il faut que tu restes de ce côté-ci. Quand tu entendras tirer, tu organiseras mon retour. Tu vas faire couper l'électricité et me dégager un passage à travers le champ de mines. Je n'ai pas confiance en ces imbéciles; ils ne feront pas le boulot correctement. A toi d'y veiller, par conséquent.

— Tu ne sais même pas si Girland empruntera cette deuxième sortie, lui fit remarquer Smernoff. Tu vas peut-être risquer ta peau pour des prunes.

— C'est un risque que je suis prêt à courir. S'il ne se manifeste pas, alors c'est qu'il est coincé dans la mine. Dès que le champ sera déminé, nous enverrons des hommes dans la mine. Mais je veux mettre toutes les chances de mon côté. Nous allons maintenant passer au poste frontière où se trouvent les cadavres. Nous perdons notre temps ici.

Il se glissa au volant de la voiture de Smernoff et mit le contact. Smernoff s'installa à côté de lui.

La voiture démarra en trombe dans le petit chemin, en laissant un nuage de poussière derrière elle.

*

Girland se demandait combien de temps il faudrait pour que l'issue de la mine soit découverte et que des soldats se lancent à leur poursuite. Il estimait que leurs chances de survie étaient minimes, mais par tempérament il n'envisageait jamais l'éventualité d'un échec.

S'il avait été seul, songeait-il, il aurait pu faire face à la situation, mais la présence de cette fille hystérique et pleurnicharde l'handicapait et lui compliquait singulièrement la tâche.

Ils étaient restés au débouché de la galerie, à écouter crépiter les mitraillettes et à regarder les projecteurs balayer le sol labouré de balles.

Mala, le visage ruisselant de larmes, contemplait, horrifiée, les deux cadavres.

Girland se redressa la prit sous les aisselles et l'obligea à se remettre debout. Mais elle s'effondra contre lui.

— Ça suffit! dit-il d'un ton sec. Cessez de jouer les petites natures! Vous m'entendez?

Tremblant des pieds à la tête, le souffle saccadé, elle se cramponnait à lui. Il la repoussa brusquement. Elle recula en vacillant et s'adossa contre la paroi de la galerie. Alors il leva la main et lui balança une bonne gifle.

Mala sursauta; le souffle lui manqua et, au moment où elle ouvrait la bouche pour hurler, il la gifla encore, mais avec une telle brutalité, cette fois, qu'elle s'affaissa le long de la paroi et s'écroula comme un paquet de chiffes sur le sol sablonneux. De nouveau, il la hissa pour la remettre debout.

— Ça va mieux? (Il la prit dans ses bras.) Allons, ma jolie, du cran! Je vous aiderai, mais il faut y mettre un peu du vôtre!

Elle se dégagea.

— Vous m'avez fait mal! Oh! vous m'avez fait mal!

Girland lui sourit.

— J'étais bien obligé. Vous vous conduisiez comme une petite fille de cinq ans!

Elle leva le bras, la main ouverte. Girland vit venir le coup, mais ne fit rien pour l'éviter. La main de

Mala s'abattit contre sa joue avec une force considérable. Immobile, il la regardait.

— Allez-y... recommencez si ça vous amuse, dit-il paisiblement.

Elle le dévisagea et, à la lueur diffuse provenant des projecteurs, il vit une étincelle de vie lui revenir dans les yeux.

— Excusez-moi, dit-elle. Je ne l'ai pas fait exprès. Mais j'étais si furieuse... (Elle s'approcha de lui et l'embrassa sur la joue.) Vous me pardonnez?

— Bien sûr.

— Qu'allons-nous faire?

Girland poussa un soupir de soulagement. Le premier problème, au moins, était éliminé.

— Nous allons nous sortir de là. Ça sera dur, mais nous y arriverons. Nous allons prendre la galerie qui aboutit en Autriche. (Il l'attira contre lui et pressa ses lèvres contre les siennes.) Dans trois jours, je vous offrirai le souper le plus somptueux de tout Paris.

Elle le regarda et se força à sourire.

— Entendu, dit-elle.

Ils s'engagèrent dans la galerie. Girland portait un fusil automatique et un sac de montagne et Mala tenait la bougie allumée. Il leur fallut plus d'une heure pour revenir à la jonction des deux galeries. Plus il avançait, plus l'air devenait vicié. Tous deux eurent bientôt beaucoup de peine à respirer. Girland s'était depuis longtemps débarrassé de sa veste. Il ôta encore sa chemise. Mala était en blue-jeans et soutien-gorge. Elle avait enlevé son sweater.

— Nous y voilà, dit Girland, tout essoufflé. On tourne à droite et on recommence. Comment ça va?

— Pas trop mal, répliqua-t-elle, mais je ne peux plus supporter mon pantalon.

Elle fit coulisser la fermeture éclair de ses jeans, et décolla le pantalon de ses jambes trempées de sueur.

Girland laissa errer son regard sur la silhouette élan-
cée de la jeune femme. Elle tourna la tête dans sa
direction.

— Allez-y! Regardez-moi bien. J'espère que je vous
plais.

Il lui sourit.

— Vous êtes ravissante. Dans trois jours, nous allons
faire merveilleusement l'amour ensemble. D'accord?

Elle acquiesça.

— D'accord, dit-elle. C'est entendu ainsi.

Ils s'engagèrent donc dans la seconde galerie. L'air
y semblait un peu plus frais et ils avançaient plus
vite. Au bout de deux kilomètres, Mala s'arrêta.

— On ne pourrait pas se reposer un peu? Je n'en
peux plus.

— Si, bien sûr, dit Girland. (Il lui prit la bougie
des mains et laissa tomber à terre le sac et le fusil.)
Reposez-vous. Vous l'avez bien mérité. Je vais jeter un
coup d'œil.

— Ne me quittez pas!

— Allons, mon chou! dit sèchement Girland. Soyez
sage, voyons! J'en ai pour deux minutes...

— Je vous en prie... (Elle était maintenant étendue
sur le sol sablonneux et levait vers lui un regard
suppliant. La flamme de la bougie l'entourait d'ombres
dansantes. Elle glissa la main sous ses épaules et le
soutien-gorge se détacha.) Eteins la bougie... murmura-
t-elle. Prends-moi, je t'en prie!

Il comprit que, pour elle, c'était indispensable et sentit
un violent désir l'embraser. Il souffla sur la bougie et se
coucha près d'elle. Quand elle fut dans ses bras, elle
poussa un gémissement et chercha ses lèvres. Elle laissa
échapper un cri quand il la pénétra, puis elle l'étreignit

furieusement, ses longues jambes enlacées autour des siennes, toute cabrée sous lui.

Pour eux, le temps suspendit alors son vol. Le danger, la frontière, la galerie devinrent autant de cauchemars lointains. Tous deux se laissèrent sombrer dans l'extase du plaisir mutuel. Pendant ce trop bref instant, ils abandonnèrent le monde pour voguer dans l'espace très particulier qui est le domaine exclusif des amants passionnés.

Girland fut le premier à revenir à la réalité. Tout doucement, il se dégagea et se tourna sur le côté. Ses mains continuaient à caresser le dos élancé de la jeune femme. Elle demeurait immobile, respirant à longues goulées, à la fois comblée et apaisée.

Il écouta le clapotis de l'eau dans le fond de la galerie. Oublieux soudain du plaisir qu'elle venait de lui donner, il songea à la tâche qui l'attendait.

— Ne bouge pas, chérie, dit-il. Attends-moi.

Il s'écarta d'elle et se leva.

— Ne m'abandonne pas, murmura-t-elle en essayant de le retenir.

— Reste tranquille, dit-il en repoussant ses mains.

Il remit son pantalon, chercha la bougie à tâtons, l'alluma et se mit à avancer dans la galerie.

— Mark!

— Je vais revenir... Reste où tu es.

Au bout de quelques pas, il perçut une forte odeur d'hydrocarbures. Il poursuivit son chemin, puis s'arrêta en distinguant, le long du mur de la galerie, cinq ou six barils à pétrole. Il en fit basculer un. Le baril fut très facile à déplacer. Il était vide. Girland réfléchit un instant. Un baril à pétrole devait flotter, songea-t-il. Ce serait peut-être une solution pour franchir la nappe d'eau qui obstruait la galerie devant eux.

Sur ces entrefaites, il entendit arriver Mala et l'atten-

dit. Elle traînait péniblement le sac de montagne et le fusil.

— Je ne pouvais pas supporter de rester seule, dit-elle. Je suis désolée.

— Regarde ces machins-là! Nous pourrions fabriquer un radeau. On en attacherait trois ensemble. Allons voir où commence l'eau.

Il l'enlaça et tenant de l'autre main la bougie, il se remit à avancer. Ils n'eurent pas loin à aller et durent bientôt s'arrêter brusquement. Le sol de la galerie descendait en pente raide sur environ trois mètres et disparaissait alors sous une eau noire et visqueuse, qui dégageait une odeur nauséabonde.

— Nous ne pouvons pas passer par là! s'exclama Mala, avec un mouvement de recul. C'est impossible!

— C'est pourtant le chemin, mon chou, et c'est par là que nous allons passer.

Il posa le sac et le fusil, fouilla dans le sac et y prit une autre bougie qu'il alluma aussi.

Il remit les bougies à Mala, et retourna près des barils de pétrole. Il en renversa un sur le côté et le fit rouler jusqu'au bord de l'eau. Mala le suivit. Ils retournèrent ensuite chercher un second baril. Au moment où il le faisait basculer, quelque chose s'agita soudain à proximité; une ombre noirâtre lui passa sur le pied et disparut dans l'obscurité. Mala poussa un cri et recula, en lâchant une des bougies.

— C'était un rat! s'exclama-t-elle en frissonnant.

— Eh bien, il est parti maintenant, dit Girland en ramassant la bougie. (Il la ralluma à celle qu'elle tenait dans sa main tremblante.) Allons, mon chou, ne pique pas ta crise de nerfs! J'ai besoin de toi. (Il se tourna vers le deuxième baril.) Attends-moi ici. Je vais revenir chercher le troisième.

— Je vais avec toi! s'écria Mala. Tu crois qu'il y a

d'autres rats? ajouta-t-elle en jetant des coups d'œil angoissés autour d'elle.

— Je ne pense pas, prétendit Girland en se rappelant ce que lui avait expliqué Jan. (Il ne voyait pas l'utilité de lui dire la vérité. Elle était déjà suffisamment terrorisée comme ça.)

Il fit rouler le fût de métal au bord de l'eau et le dressa à côté du premier. Mala était toujours sur ses talons. Ils retournèrent chercher le troisième baril. En le déplaçant, il aperçut ce qu'il prit d'abord pour un serpent. Son premier réflexe fut de sauter en arrière, mais il se domina et, immobile, dit à mi-voix :

— Donne-moi une bougie.

A l'angoisse qui perçait dans la voix de son compagnon, Mala se pétrifia de terreur. Elle lui remit la bougie. Elevant à bout de bras la flamme vacillante, il examina ce qu'il avait pris pour un serpent. C'était un rouleau de corde.

— Cette fois, la chance est avec nous, dit-il; il se baissa pour prendre le rouleau. Une énorme araignée était tapie dessous. Elle détala et disparut dans le noir non sans avoir frôlé Mala qui, à sa vue, fit un bond en arrière en étouffant une exclamation.

— Ce n'est qu'une araignée, dit Girland. Voyons, tu es une grande fille maintenant. Tiens... prends la corde. Je vais m'occuper du baril. (Il lui tendit le rouleau et lui sourit.) N'oublie pas que nous avons un rendez-vous : le souper le plus fastueux de Paris!

— Je n'oublie pas, dit-elle et prenant le rouleau de corde, elle se le passa à l'épaule.

— C'est bien, ça! Allez, viens!

Et Girland se mit à rouler le troisième baril.

Malik abandonna ses jumelles.

— Ce n'est pas Girland, fit-il, déçu. Par conséquent, il se trouve donc encore dans la mine.

Il se tenait en compagnie de Smernoff au pied d'un mirador et observait le champ de mines où trois soldats exploraient prudemment le terrain à l'aide de détecteurs de mines.

— Il faut que je traverse. Je ne peux pas attendre qu'ils aient déminé. (Il se tourna vers le commandant du poste frontière, petit bonhomme grassouillet qu'une voiture rapide venait d'amener.) Faites couper le courant! Ordonna-t-il sèchement. Il faut que je traverse. Procurez-vous des tréteaux quelque part. En les disposant à travers le terrain, je devrais pouvoir passer sans encombre.

Le gros commandant eut l'air stupéfait.

— Pas si le pied d'un tréteau touche une mine, camarade, dit-il. C'est beaucoup trop dangereux. Il serait plus sûr d'utiliser une corde munie d'un grappin. Vous pourriez ainsi faire la traversée en vous suspendant à la corde.

Malik parcourut du regard le champ de mines.

— D'accord, fit-il. Occupez-vous de ça.

Le commandant s'éloigna précipitamment; Smernoff s'écria alors :

— Tu es complètement idiot. Girland ne sortira peut-être pas de la mine. Et si la corde casse...

— Je traverse, dit Malik. Sois gentil et boucle-la!

Smernoff haussa les épaules. Il sortit son paquet de Benson & Hedges et le tendit à Malik. Malik prit une cigarette et les deux hommes se mirent à fumer.

— Il me faut aussi un automatique, reprit Malik, en soufflant la fumée par ses larges narines.

— Il y en a un dans le camion.

— Bon. La deuxième sortie se trouve à trois kilomètres d'ici. Je vais traverser en face et longer les barbelés. Je reviendrai par le même chemin. Arrange-toi pour que ces abrutis aient déminé un passage dans le champ de mines d'ici mon retour.

— Je vais chercher le pistolet, dit Smernoff et il partit en courant vers le camion radio.

Il prit un automatique dans l'un des coffres, s'assura qu'il était chargé et rejoignit Malik, qui bavardait avec le commandant, revenu entre-temps.

— Il est chargé et il fonctionne, dit Smernoff en tendant le pistolet à Malik.

Malik acquiesça et se tourna de nouveau vers le commandant qui lui expliquait :

— Ils sont maintenant en train de fixer un grappin à une corde. Il n'y en a pas pour longtemps. Le courant a été coupé.

Malik consulta sa montre. Il estimait qu'il lui faudrait moins d'une heure, une fois la clôture franchie, pour atteindre l'autre issue. Girland ne pouvait pas parcourir quatre kilomètres à la nage en moins de deux heures, s'il réussissait la traversée. Donc, rien ne pressait.

Les trois hommes regardèrent un soldat qui, du haut d'un mirador, lançait une corde munie d'un grappin en direction de la clôture. Au bout de trois tentatives, le grappin s'accrocha à l'un des piquets métalliques et le soldat noua la corde à la rampe de la plateforme.

— Bon, j'y vais, dit Malik. (Il serra la main du commandant puis se tourna vers Smernoff.) C'est la fin de Girland. Je l'avais prévenu que la

prochaine fois que nous nous rencontrerions, je le tuerais.

— Pourquoi donc es-tu si ambitieux? demanda Smernoff, en baissant la voix pour que le commandant n'entende pas ce qu'il disait. C'est mon boulot de tuer Girland... C'est moi qui devrais y aller!

— Non... c'est une affaire personnelle entre Girland et moi, dit Malik. (Il jeta son mégot, puis tendit la main à Smernoff.) Fais bien déminer le champ, hein! Smernoff lui serra la main.

— Bonne chance!

Il regarda Malik se diriger à grands pas vers le mirador et grimer l'échelle qui donnait accès à la plate-forme supérieure. Quelques minutes après, il était perché tout en haut, au-dessus de la tête de Smernoff. Il lui adressa un signe de la main, puis sans hésiter, empoigna la corde et entreprit sa longue et périlleuse glissade, en freinant avec les jambes. La corde fléchissait sous son poids et Smernoff suivit la traversée avec inquiétude, mais Malik atteignit la clôture, la franchit d'un coup de reins et retomba sur le sol autrichien.

Il leva la main en signe d'adieu puis partit à grands pas le long de la clôture pour son rendez-vous avec Girland.

*

Le capitaine Hugo von Raitenau, qui commandait le poste frontière autrichien, décrocha le téléphone et demanda qu'on lui donne l'ambassade américaine à Vienne.

En attendant la communication, il se carra au fond de son fauteuil et se mit à tapoter son buvard avec son crayon. Agé d'environ trente-huit ans, von Raitenau était grand, blond, d'allure aristocratique. Il vouait

une haine farouche au communisme et une admiration sans borne au mode de vie américain. Avec une résolution quasi fanatique, il s'efforçait d'arracher aux communistes tout fugitif qui tentait de franchir la frontière.

Une voix lui annonça qu'il avait l'ambassade américaine au bout du fil.

La veille, il avait été prévenu par Frank Howard, l'agent de la C.I.A. à Vienne, qu'un agent américain essaierait peut-être de franchir la frontière et qu'il lui serait reconnaissant de le tenir au courant de ce qui se passerait. Howard, avec qui il était au mieux, ne lui avait donné aucun détail, mais il avait laissé entendre qu'il s'agissait de quelque'un d'important.

Howard vint alors à l'appareil.

— Il y a eu une tentative de passage, lui annonça von Raitenau. Je crains qu'elle n'ait échoué. On a signalé des explosions de mines et des tirs de mitrailleuses. Je pars immédiatement pour la frontière. Je vous rappellerai dès que j'aurai d'autres renseignements. Mais ne comptez pas avoir de nouvelles avant deux heures au minimum.

— Je resterai à proximité du téléphone, dit Howard. Merci Hugo. C'est une affaire capitale. Pouvez-vous m'indiquer dans quel secteur de la carte cette tentative a eu lieu?

— Division 15, case 2, répondit von Raitenau.

— Bon... J'attends votre coup de fil.

*

Une activité fébrile régnait depuis trente-six heures à l'ambassade américaine de Paris.

La nouvelle de la mort de Bruckman était enfin parvenue à Dorey. Son contact à l'ambassade américaine

de Prague avait envoyé un message chiffré. La nouvelle était brève et fâcheuse, Bruckman avait été abattu. On supposait que Girland, Worthington et Mala Reid allaient tenter de gagner la frontière autrichienne. Et on était certain qu'ils avaient Malik et Smernoff à leurs trousses.

Dorey, le visage blafard, de larges cernes sous les yeux, passa le télégramme déchiffré à O'Halloran.

O'Halloran lut le télégramme et le reposa sur le bureau.

— Nous ne savons pas si Girland a toujours le document, n'est-ce pas? dit-il. (Il se mit à tirailler la lèvre inférieure.) Je ne me fais pas de souci pour lui. Je parie pour lui tout ce qu'on voudra, contre Malik et Smernoff.

Dorey enleva ses lunettes et se mit à les essuyer. Chez lui, c'était toujours un signe d'embarras.

— Ça fait trois jours maintenant... Croyez-vous que je devrais signaler que j'ai perdu ce document. Tim?

— Non. S'il est perdu, il est perdu, mais il est possible que Girland le ramène. Ne vous tranchez pas la gorge trop vite!

Dorey rumina un instant ses pensées, puis acquiesça.

— D'accord. Enfin, Latimer est arrivé là-bas, c'est déjà ça. Ça faisait partie du programme, Tim, ajouta-t-il en voyant la surprise se peindre sur les traits d'O'Halloran. Malik était si occupé avec Girland que j'en ai profité pour expédier Latimer hier matin. J'ai su qu'il n'avait pas rencontré la moindre difficulté. Je n'ai donc pas entièrement raté l'opération.

O'Halloran poussa un vague grognement.

— Girland pourrait me trahir comme il veut, reprit Dorey, amèrement. S'il a le document et qu'il est coincé par Malik, il donnera le document pour avoir la vie sauve. Il n'a aucun scrupule... aucun principe.

— Et pourquoi ne le donnerait-il pas? demanda calmement O'Halloran. Avons-nous jamais fait quoi que ce soit pour l'inciter à nous rester fidèle?

Dorey se raidit et regarda fixement O'Halloran, mais comme il ne trouvait rien à répliquer, O'Halloran poursuivit :

— Je vais partir pour Vienne. J'ai déjà alerté Howard. D'après lui, il y a un type très bien à la frontière et il nous aidera autant qu'il pourra.

— Très bien, Tim, fit Dorey. Il faut que je récupère ce document ultra-secret, je n'ai pas besoin de vous le dire... Je compte sur vous.

— S'il peut être récupéré, il le sera, promit O'Halloran, et il quitta la pièce.

Moins d'une heure plus tard, il volait vers Vienne, à bord d'un jet militaire.

*

Girland se redressa et essuya son visage ruisselant de sueur avec le bras. Il examina les trois barils à pétrole maintenus l'un contre l'autre par la corde; celle-ci ne lui inspirait guère confiance. Elle était vieille et risquait de craquer. Il se demandait si elle tiendrait bien longtemps, une fois les barils immergés. Il s'abstint de faire part de ses appréhensions à Mala, et lui demanda, en souriant :

— Qu'est-ce que tu penses de mes dons de bricoleur?

— Ils vont flotter? s'enquit Mala, dont le regard inquiet allait du radeau improvisé à l'eau noire et visqueuse.

— Oui, bien sûr. (Il s'accroupit sur les talons, ouvrit le sac à dos et en vida le contenu. Il trouva un sac en plastique contenant un morceau de fromage,

du pain rassis et du saucisson.) Tu dois avoir faim.
Mala frissonna.

— Je ne pourrais pas avaler une bouchée!

— Bon... alors plus tard, peut-être.

La puanteur de l'eau lui soulevait le cœur à lui aussi. Il remit les provisions dans le sac.

Dans sa poche revolver, il prit l'enveloppe défraîchie marquée du cachet « ultra-secret » et la fourra dans le sac en plastique. Du sac de montagne, il extirpa la liasse de dollars. Il y avait là sa part des trente mille dollars, plus celle des Braun. Il enferma aussi l'argent dans le sac en plastique.

— Tu ferais bien de me confier ton argent, dit-il. Il sera plus en sûreté là-dedans, si jamais nous faisons naufrage.

Mala commençait à avoir froid. L'humidité de l'atmosphère la faisait frissonner. Elle remit son blue-jean et son sweater, puis elle prit la liasse de billets dans sa poche et la lui tendit.

Il noua soigneusement le haut du sac de plastique, puis le remit dans le sac de montagne, et passa ensuite une courroie du sac dans l'une des cordes qui entouraient les barils.

— Bon, dit-il. Lançons notre radeau. (Il s'approcha de Mala et la prit dans ses bras.) Rappelle-toi bien ceci : nous allons nous sortir de là. Tu as bien compris? S'il se passe quoi que ce soit, ne t'affole pas surtout. Laisse-moi faire. Nous allons, dans trois jours, nous offrir le souper le plus somptueux de Paris.

Ils s'embrassèrent, puis à eux deux poussèrent le radeau le long de la pente pour l'amener dans l'eau. Il flottait facilement. Girland prit le fusil, se laissa glisser dans l'eau et empoignant le radeau à deux mains, le stabilisa. Mala le rejoignit.

— Monte, dit-il. Reste bien à plat et mets-toi à l'autre extrémité.

Le radeau oscilla lorsque Mala rampa à plat ventre au-dessus des fûts. Girland le maintint d'une main ferme, puis s'y hissa à son tour et s'aplatit à côté d'elle. Il avait fixé les deux bougies sur le fût avant. Le radeau s'enfonça davantage sous son poids. Il émergeait à peine de l'eau maintenant.

— Eh bien, au moins, il flotte, dit Girland.

Prenant la crosse de son fusil en guise de pagaie, il commença à faire avancer le radeau.

Le fusil était lourd et Girland se demanda combien de temps il serait capable de s'en servir pour pagayer. Quatre kilomètres d'eau à franchir, lui avait dit Jan. Eh bien, ils étaient en route, au moins, et le radeau flottait. Mais une crampe de plus en plus aiguë lui crispa bientôt le dos et il comprit qu'il perdait son temps à pagayer avec le fusil.

— Ça ne marche pas comme ça, dit-il en sortant le fusil de l'eau. Il va falloir se servir des mains.

En réprimant un frisson, Mala trempa la main dans l'eau immonde. Ils se mirent à pagayer. Le radeau se déplaçait lourdement, mais ils progressaient pourtant. Mala avait tout le bras douloureux, mais elle continuait. Girland, en levant les yeux, s'aperçut que le toit de la galerie s'abaissait de plus en plus près de leurs têtes. Il se dit que la nappe d'eau devait croître en profondeur. L'air commençait à devenir irrespirable. Il entendait Mala haleter.

— Repose-toi un peu, dit-il.

Au moment où elle remontait la main, avec soulagement, elle aperçut deux petits points qui brillaient tout près d'elle, dans l'eau. Elle retira sa main d'un geste si brusque que le radeau se mit à tanguer violemment.

— Hé! Du calme! fit Girland. Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a quelque chose dans l'eau!

Elle scrutait d'un regard apeuré l'eau noire et visqueuse mais ne pouvait rien voir.

Girland aperçut alors les deux points qui brillaient au ras de la surface huileuse et il arracha sa main juste au moment où un gros rat sautait dessus. La bête heurta le côté d'un baril et retomba.

Mala étouffa un cri en voyant que l'eau grouillait de rats.

Girland lui enlaça les épaules.

— Pas de panique, mon chou, dit-il. Nous allons passer.

Mais il se rendait compte que le radeau s'était immobilisé. A la lueur incertaine des bougies, il vit que des rats d'aspect féroce pullulaient aux alentours. Il empoigna le fusil et se mit à pagayer désespérément. Le radeau oscilla, puis se remit à avancer, propulsé par les efforts frénétiques de Girland.

Un énorme rat, le pelage luisant, les yeux étincelants, jaillit de l'eau et atterrit sur le canon du fusil. Il lança un coup de dents pour mordre la main qui tenait l'arme, mais réagissant comme l'éclair, Girland le frappa de la main gauche et le réexpédia dans l'eau. Puis, basculant le fusil dans l'autre sens et le braquant sur le tapis mouvant de rongeurs, il appuya sur la détente.

Dans l'étroit boyau, la détonation fit l'effet d'une bombe. L'instant d'avant, ils voguaient sur une mer de rats; brusquement, toutes les bêtes avaient disparu. Girland vit un vaste remous creuser l'eau quand les rats, affolés, plongèrent pour s'éloigner du radeau.

— Pagaye! hurla-t-il.

Ils recommencèrent à pagayer avec les mains, mais cette fois sur un rythme forcené qui propulsait vrai-

ment le radeau en avant. Mais ils n'allaient pas pouvoir tenir cette allure bien longtemps. Mala sentait ses forces l'abandonner. Elle avait beau faire des efforts désespérés, son bras peu à peu s'engourdissait et, finalement, elle s'affaissa sur elle-même.

— Je ne peux plus continuer! Je ne peux plus! se mit-elle à murmurer en sanglotant.

— D'accord, mon chou, dit Girland pour la calmer. Repose-toi. Retire ta main de l'eau.

Ils restèrent un moment immobiles, allongés côte à côte, luttant pour respirer. Girland sentit soudain quelque chose lui effleurer les épaules. Il se raidit et s'empêcha de se retourner brusquement sur le dos, comme il avait été tenté de le faire sous l'impulsion du moment car il aurait risqué de faire chavirer le radeau. De nouveau, quelque chose lui érafla l'échine. Il leva légèrement la tête et s'aperçut que c'était le toit de la galerie qui s'abaissait de plus en plus, au fur et à mesure que le radeau poursuivait lentement sa progression.

La galerie était-elle entièrement bloquée par l'eau un peu plus loin? se demanda-t-il. Lentement, avec des gestes mesurés, il se mit sur le dos, leva les bras et entreprit de propulser le radeau en prenant appui contre la surface visqueuse du toit.

— Tourne-toi, dit-il. Vas-y doucement! On a le toit juste au ras de la tête.

Mala se retourna avec lenteur. Lorsqu'elle vit la voûte si proche, elle étouffa un cri.

— Nous ne passerons jamais!

Sentant qu'elle s'affolait, Girland lui caressa la main.

— Allez, mon chou, dit-il, aide-moi un peu. Nous allons sortir d'ici... je te le promets.

Il se remit à pousser contre la voûte et Mala, sur-

montant sa panique, l'imita. Le radeau avançait sensiblement plus vite.

L'air était irrespirable. De temps à autre, une saillie de rocher dans la voûte menaçait de faire sombrer le radeau, mais Girland réussit chaque fois à la contourner. Ni l'un ni l'autre ne savait depuis quand ils naviguaient ainsi à la force des poignets le long de la galerie.

Respirant à peine, le corps ruisselant de sueur, Mała continuait. Elle avait une foi aveugle en Girland. Il avait dit qu'ils sortiraient de là; par conséquent ça devait arriver.

Mais au bout de ce qui lui parut une éternité, elle sentit ses bras s'alourdir. Son cœur battait à tout rompre. Elle fit un effort désespéré pour se ressaisir, car elle s'apercevait bien qu'elle perdait peu à peu connaissance. Ses mains retombèrent finalement sur sa poitrine et elle resta inerte, accablée par le désespoir.

Rassemblant le peu de forces qu'il lui restait, Girland continua à pousser en prenant appui contre la voûte et à propulser le radeau dans l'obscurité nauséabonde. Lui aussi respirait à peine et il s'affaiblissait de plus en plus.

Soudain, il s'aperçut qu'il lui fallait lever un peu plus les bras pour toucher le toit de la galerie. Il en déduisit que le niveau de l'eau baissait et poursuivit ses efforts. Quelques minutes plus tard, il avait les bras complètement tendus et respirait plus facilement. Brusquement, il perdit le contact avec la voûte et la course du radeau se ralentit.

Il se mit péniblement à genoux et de nouveau toucha la voûte. Le radeau oscilla et il en rétablit précipitamment l'équilibre. Il fut bientôt obligé de se tenir debout pour toucher la voûte qui finit par lui échapper complètement. Une brusque bouffée d'air frais vint

tourbillonner autour de lui. Il se coucha de nouveau sur le radeau et se mit à pagayer avec la main.

La fraîcheur de l'air ranima Mala qui sursauta soudain.

— On a passé! haleta Girland. On a réussi! Réveille-toi, mon cœur... Il faut pagayer!

*

O'Halloran descendit du jet militaire qui venait d'atterrir à l'aéroport de Wein-Schwechat.

Franck Howard, l'agent de la C.I.A., accourut aussitôt à sa rencontre.

— J'ai un hélicoptère prêt à décoller, dit-il. (C'était un grand gaillard à l'air encore jeune, aux cheveux clairsemés et à la mâchoire agressive.) Von Raitenau vous attend. Je vous mettrai au courant en route.

O'Halloran acquiesça et les deux hommes se dirigèrent vers un hélicoptère militaire qui attendait. Une fois installés sur leurs sièges, derrière le pilote, Howard annonça, dès que l'appareil eut décollé :

— Girland est coincé dans une mine de cuivre désaffectée. Il n'y a que deux issues. (Il mit ensuite O'Halloran au courant de ce qui était arrivé à Jan et à Blanca.) Je suppose que Girland essayera de prendre la deuxième galerie. Il aura une sacrée chance s'il s'en sort. D'après ce que m'a dit von Raitenau, la galerie est pleine d'eau et infestée de rats féroces, mais il risque quand même de passer. L'opération contre lui est dirigée par Malik et Smernoff, ce qui ne simplifie pas le problème!

O'Halloran était parfaitement détendu.

— Ça fait un moment que je connais Girland, dit-il. Il a le chic pour survivre, celui-là. Je vous parie cent dollars qu'il va s'en tirer.

Howard sourit et secoua la tête.

— Je refuse de parier. Mais, moi aussi, je connais la réputation de Girland.

Les deux hommes regardaient le paysage défiler au-dessous d'eux tandis que l'hélicoptère fonçait vers la frontière.

*

Malik commençait à s'inquiéter. Il lui avait fallu beaucoup plus d'une heure pour arriver à proximité de la mine, et maintenant une activité considérable semblait régner du côté autrichien de la frontière.

Trois fois, il lui avait fallu se dissimuler dans les hautes herbes à l'approche de soldats autrichiens qui patrouillaient dans la forêt. Le délai qu'il s'était donné touchait à sa fin. Il était plus de quatre heures et le ciel commençait à pâlir.

Le silence régnait de nouveau dans la forêt et la patrouille s'était éloignée. Malik se releva et avança plus rapidement. Au loin, il apercevait un chevalement de mine qui se profilait sur le ciel et il savait qu'il approchait enfin de l'accès de la mine. Mais la forêt devenait de plus en plus clairsemée et il se trouva bientôt au bord d'un grand espace découvert, zone de sable et d'herbe au-delà de laquelle poussaient des buissons. Il s'immobilisa derrière un arbre pour écouter.

A sa droite, il entendait des hommes se déplacer dans la forêt et une voix, au loin, qui appelait. Il voyait maintenant l'entrée de la mine, étroite excavation à demi-obstruée par la végétation. Ce serait par là que sortirait Girland, s'il parvenait à arriver jusque-là. Malik évalua la distance. Il se trouvait trop éloigné pour être sûr de faire mouche avec un pistolet

automatique. Il lui fallait donc se rapprocher et, de ce fait, avancer à découvert.

De nouveau, il tendit l'oreille. Rien ne bougeait plus. Les bruits avaient cessé. Il hésita, puis traversa en courant la clairière de sable et plongea derrière un buisson. A gauche, s'élevait un petit tertre couvert d'un épais taillis. De là, si Girland sortait de la galerie, il pourrait le prendre parfaitement dans sa ligne de mire. Il courut au monticule et s'aplatit sur le sable, derrière un buisson. Il dégaina le gros pistolet, rabattit le cran de sûreté, vérifia le chargeur, puis, rassuré, posa l'arme sur le sable à portée de la main.

Combien de temps lui faudrait-il attendre? se demanda-t-il. Smernoff n'avait, peut-être pas tellement tort quand il le traitait de cinglé. Il y avait bien des chances pour que Girland ne réussisse pas à s'évader de la mine; une fois le champ déminé, les soldats pourraient descendre à leur tour dans le souterrain et le prendre au piège.

Malik entendit de nouveau des voix dans le lointain. Il tourna la tête vers la forêt, mais ne découvrit aucun mouvement. Ce fut alors qu'il se rendit compte qu'il ne pouvait pas se hasarder à tirer sur Girland si les soldats autrichiens restaient dans les parages. Même s'il le tuait, il serait lui-même coincé. La détonation attirerait les soldats qui se précipiteraient sur lui comme un essaim de guêpes et il n'aurait plus aucune chance de repasser la frontière.

Enfin, il allait quand même attendre. Avec sa force herculéenne, il était convaincu qu'il pourrait tuer Girland de ses mains nues, mais se trouvait-il en bonne position pour le cas où Girland déboucherait de la galerie? Il résolut d'aller se poster sur le rocher qui surplombait l'excavation. De là, il pourrait se laisser tomber sur Girland au moment où il sortirait.

Malik regarda un instant le soleil qui montait derrière les arbres, puis il se mit à ramper avec circonspection vers sa nouvelle position.

*

Le radeau heurta doucement la terre. Devant lui, Girland apercevait la lumière du jour. L'air frais qui s'engouffrait dans la mine venait baigner son corps rompu de fatigue et ruisselant de sueur.

— Nous sommes arrivés, mon chou, dit-il. Nous sommes en Autriche.

Mala gisait sur le dos, trop épuisée pour réagir. Maculée de poussière, les blue-jeans collés aux jambes, les cheveux pendant en longue queue de rat, elle demeurait inerte.

— Allez, viens, ma chérie, insista Girland. Nous sommes arrivés.

Il se laissa glisser dans l'eau immonde et tira le radeau sur le sable sec. Il avait mal partout et se trouvait dans un état de faiblesse atroce, mais peu lui importait : ils avaient gagné.

Mala rassembla toutes les forces qui lui restait, attrapa la main de Girland et s'arracha au radeau. Ils se couchèrent alors côte à côte pour se reposer et respirèrent l'air frais à pleins poumons. Au bout de quelques minutes, Girland parvint à se reprendre; il se leva et détacha le sac de montagne qu'il avait fixé au radeau. Les difficultés n'étaient pas terminées, se dit-il. Il n'avait aucune idée de la façon dont allaient les accueillir les gardes-frontières lorsqu'ils les rencontreraient. Il ne savait pas non plus à quelle distance se trouvait le village ou la ville la plus proche.

— On se remet en route? demanda-t-il en se pen-

chant sur Mala qui était allongée sur le dos, les yeux mi-clos.

Elle le regarda et lui sourit.

— Tu es formidable, dit-elle. Je te suis tellement reconnaissante...

— Pour la réception en fanfare, ça peut attendre, dit-il. Allez... debout!

Elle lui tendit la main et il l'aida à se lever.

— Je dois être belle à voir! dit-elle tristement.

Il éclata de rire.

— J'ai déjà vu pire, mais rarement. (Il ramassa le sac et le fusil.) Allons-y!

Lentement, côte à côte, ils remontèrent la longue galerie. Devant eux, ils apercevaient un petit cercle de ciel bleu. Lorsqu'ils arrivèrent à proximité de la sortie, Girland s'immobilisa, la main sur le bras de Mala.

— Reste ici. Je vais jeter un coup d'œil. Il ne s'agirait pas de se faire descendre par un Autrichien un peu nerveux. (Il posa à terre le sac et le fusil.) Je reviens dès que je me serai assuré que tout va bien.

— Non! Ne m'abandonne pas! (Les yeux de Mala s'agrandirent d'angoisse.) Je vais venir avec toi...

— Fais ce que je te dis. Je veux être sûr que nous ne risquons rien.

Son ton parut calmer l'affolement qui la gagnait.

— Bon, dit-elle. Je vais t'attendre.

Il la considéra avec affection. Bien qu'elle fut dans un état pitoyable, crasseuse et maculée de boue, il y avait en elle ce petit rien qui la lui rendait si attachante. Il la serra contre lui.

— Je reviens tout de suite.

Il s'approcha avec circonspection de l'entrée de la galerie et par-delà la clairière sablonneuse et les broussailles, contempla un instant la forêt où régnait un

profond silence. Le soleil projetait des rayons de lumière entre les troncs des arbres; des nuages blancs musardaient dans le ciel bleu. Le paysage donnait une impression de paix et de sérénité, mais Girland avait appris à ne jamais se fier aux apparences.

Il demeura immobile, l'oreille aux aguets. Aucun bruit ne lui parvenait. « Je crois qu'on peut y aller », se dit-il, et il s'apprêtait à appeler Mala lorsqu'il se raidit soudain. A quelques mètres de lui, il venait d'apercevoir une empreinte de pas dans le sable. Il l'examina et en chercha d'autres, mais sans en trouver. Quelqu'un avait passé par-là, en sautant d'une touffe d'herbe à l'autre; il avait probablement fait un faux pas et laissé cette unique empreinte dans le sable, avant de remonter sur l'herbe.

Girland recula. Une empreinte unique! Autrement dit, l'homme qui était venu ici tenait à ne laisser aucune trace de son passage. Il examina encore l'empreinte. Elle était profonde et large, et provenait donc d'un homme lourd, solidement bâti. Girland se tint de plus en plus sur ses gardes. Un homme lourd, solidement bâti... Malik. Une fois de plus, il étudia le terrain qui s'étendait devant lui, mais n'y découvrit rien de suspect.

Etait-ce Malik? Sachant que la mine avait une deuxième sortie, avait-il traversé la frontière? Girland hocha la tête. Oui, Malik était bien le genre d'homme à courir ce risque.

Il alla retrouver Mala.

— Je crois que ça se complique, dit-il à mi-voix. Je ne suis pas sûr, mais je pense que Malik est là dehors à nous attendre.

Mala lui saisit la main.

— Du calme! reprit Girland. Nous allons aviser. (Il ramassa le fusil.) Tu sais t'en servir?

Terrorisée, elle le regardait fixement.

— Non, dit-elle.

— C'est assez simple. Tiens, prends-le. (Il mit le fusil entre ses mains tremblantes.) Il suffit de le pointer en l'air et de garder le doigt appuyé sur la détente. Il tirera vingt coups d'affilée. Tu comprends?

Elle acquiesça, l'air abasourdi.

— Voici ce que nous allons faire. Je vais sortir de la galerie. Tu viendras jusqu'à l'entrée, tu braqueras le fusil vers le ciel, et dès que je serai à découvert, tu appuieras sur la détente et tu ne la relâcheras pas. Le fusil sera difficile à maintenir. La manœuvre a pour but de détourner l'attention de Malik jusqu'à ce que je puisse repérer où il est. En outre, le bruit alertera les gardes-frontières.

Pendant ce temps, Malik avait vu l'ombre de Girland se profiler sur le sol, quand il s'était approché de l'entrée. Il l'entendait parler maintenant. Il résolut alors d'attaquer le premier.

Girland était en train de dire :

— Tu as bien compris? Bon, alors n'aie pas peur. Il suffit de...

— Ne bougez pas! s'écria Malik.

Il apparut à l'entrée de la galerie, le pistolet braqué sur Mala et Girland.

Mala poussa un hurlement et lâcha le fusil.

Girland eut un sourire amer.

— Je pensais bien te trouver dans les parages, fit-il. Dis donc, tu cours un sacré risque, à traverser la frontière, pas vrai?

— Viens par ici! ordonna Malik qui recula à découvert, sans cesser de les tenir en joue. La fille reste où elle est. Viens, Girland. C'est toi que je veux.

Une pensée vint subitement à l'esprit de Girland. Malik aurait pu les abattre tous les deux avant même

qu'ils se soient rendu compte de sa présence. Pourquoi ne l'avait-il pas fait? De toute évidence, puisqu'il se trouvait en territoire autrichien, il savait qu'au bruit d'une détonation, il se trouverait coincé. Il bluffait donc en les menaçant de son arme. Il n'oserait jamais tirer.

Girland le dévisagea.

— Allez, sauve-toi, dit-il. Avec un peu de chance, tu retourneras peut-être de l'autre côté. Vas-y, camarade, file!

Malik l'observa un instant. Il savait que Girland avait percé son bluff à jour.

— Je t'avais prévenu que la prochaine fois que nous nous rencontrions, ce serait la dernière, dit-il. Viens par ici.

Girland était prêt à affronter Malik, mais il n'avait pas prévu la vitesse avec laquelle le colosse pouvait se déplacer. D'un bref coup de poignet, Malik jeta son pistolet au loin et se rua sur Girland, tel un fauve bondissant sur sa proie. D'où il était, il avait l'avantage de dominer nettement Girland qui se trouvait en contrebas. Malik le percuta de toute sa masse et le renversa sur le dos. Tout en saisissant Girland à la gorge, Malik, d'une de ses longues jambes, faucha Mala qui bascula en arrière et tomba dans l'eau visqueuse avec un grand cri.

Girland avait la gorge comme prise dans un étau. Des doigts musclés lui écrasaient cruellement la trachée artère. Malik pesait une dizaine de kilos de plus que lui et Girland était complètement écrasé sous son poids. Pendant qu'il lui restait un peu d'air dans les poumons, et il savait qu'il n'en avait plus que pour quelques secondes, il assena sur le cou de Malik une violente manchette de karaté. Malik relâcha son étreinte, se cabra en arrière puis abattit son poing fermé sur le visage de son adversaire, mais Girland, qui s'était remis

à respirer, écarta la tête juste à temps et le poing de Malik s'abîma contre le sol rocheux. Il étouffa un cri de douleur en sentant se briser les os de sa main. Girland le frappa de nouveau et Malik bascula sur le sol.

Girland fit un effort pour se redresser, mais ses forces le trahirent. Il réussit à s'écarter de Malik et les deux hommes, couchés sur le flanc, se dévisagèrent. Lentement, le bras ballant, Malik se remit debout. Il baissa les yeux vers Girland.

Girland gisait, immobile. Il avait l'impression d'avoir été vidé de tout son sang. La traversée de la galerie et la lutte avaient épuisé ses forces.

Malik se rapprocha de lui. Il leva sa lourde botte pour en écraser le visage de Girland, puis il hésita. Pourquoi salir sa botte? Il se retourna, en quête d'une grosse pierre, et se trouva face à face avec Mala, ruisselante des pieds à la tête, couverte de pétrole, le regard fixe, les mains crispées sur le fusil automatique.

Voyant son air farouche et désespéré, Girland lui cria :

— Ne le tue pas!

— Si, je vais le tuer! s'écria-t-elle dans un sanglot.

— Mala!

Le ton impérieux de Girland l'arrêta. Elle recula tandis que Girland se relevait péniblement. Il s'approcha d'elle et lui prit le fusil des mains.

Malik les guettait. Il s'armait de tout son courage, sûr que Girland allait le tuer. Sa main brisée commençait à enfler, mais son visage de pierre était froid et impassible et il gardait les yeux rivés sur le fusil.

Girland l'examina un instant, puis secoua la tête.

— Calme-toi, camarade, dit-il. Je ne vais pas te descendre. Comme moi, tu fais ton boulot, et comme moi, tu es une vraie poire de le faire. Mais c'est

comme ça. (Il montra du doigt le radeau.) C'est le meilleur moyen de rentrer chez toi. Fais gaffe aux rats. C'est un sacré voyage, mais puisque je l'ai fait, tu y arriveras bien toi aussi! Allez, vas-y!

Malik hésita, puis il haussa les épaules et se dirigea vers le radeau. En entrant dans l'eau, il s'arrêta et se tourna vers Girland.

— On se retrouvera, dit-il. Et ce jour-là, je te payerai un verre!

Girland comprit que c'était la façon de Malik de le remercier et il eut un large sourire.

— D'accord. Attends un moment. (Il se tourna vers Mala.) Va donc chercher son pistolet.

Elle le dévisagea avec stupeur.

— Comment ça?

— Va chercher son pistolet, mon chou.

Elle hésita, puis remonta en courant la galerie, récupéra l'automatique jeté par Malik et vint les retrouver.

Girland lui prit l'arme des mains et retourna au bord de l'eau.

— Tu ne passeras jamais sans pistolet. Les rats ont horreur du bruit.

Il tendit alors le pistolet à Malik, la crosse en avant.

Malik n'esquissa pas le moindre geste. Il dévisageait Girland fixement.

— J'ai toujours pensé que tu étais dingue, articula-t-il enfin, mais maintenant, j'en suis sûr.

Girland éclata de rire.

— Eh bien, comme ça, on est deux; car il faut vraiment être dingue pour faire le métier que nous faisons.

De nouveau, il lui tendit le pistolet.

— Il est chargé, dit Malik.

— Et alors? Il ne te servirait pas à grand-chose s'il n'était pas chargé, pas vrai?

— Tu me donnes un pistolet chargé? (Le regard de Malik trahissait la stupéfaction la plus totale.)

— Oh, allez! fit Girland avec impatience. Tu ne passeras pas sans ça. Entre professionnels... (Et il fourra le pistolet dans la main de Malik.)

Mala, le souffle coupé, suivait la scène. Elle avait envie de hurler. Maintenant cet horrible géant blond allait le tuer. Elle regarda frénétiquement tout autour d'elle, en quête du fusil.

Girland se tourna vers elle.

— Ne t'énerve pas comme ça, mon chou, dit-il. (Il s'approcha d'elle, et la prit par les épaules.) Il se trouve tout simplement que, lui et moi, nous sommes du mauvais côté du Rideau de Fer. (Il jeta un coup d'œil derrière lui et leva la main pour saluer Malik qui les regardait, immobile, le pistolet pendant à bout de bras.) Allez, au revoir, mon vieux et bonne chance!

Abandonnant le fusil, il prit le sac de montagne et enlaça Mala pour la conduire à l'entrée de la galerie, où luisaient les premiers rayons du soleil.

*

Mavis Paul, la secrétaire de Dorey, était en train d'agrafer des feuillets dans un dossier lorsque la porte s'ouvrit sur Girland qui s'avança d'un pas nonchalant.

En le voyant, elle rougit et jeta un rapide coup d'œil sur son bureau, en quête d'une arme appropriée. Elle avait déjà eu affaire à Girland et savait qu'il se permettait des privautés.

Girland était superbe. Il portait un léger complet greige, une cravate rouge sang, et des botillons en daim.

— Vous voilà enfin! dit Girland, et il lui sourit en posant ses grandes mains bronzées sur le bureau et en plongeant au fond de ses yeux un regard émerveillé. J'ai compté les heures. La nuit dernière, j'ai rêvé de vous.

Les doigts de Mavis se refermèrent sur une lourde règle.

— M. Dorey vous attend. Entrez directement, je vous prie.

— C'est quand même triste qu'une aussi belle fille que vous soit embringuée avec un petit bonhomme ridicule comme Dorey, dit-il tristement. (En même temps, il surveillait la règle. Il avait déjà été giflé une fois par Mavis et savait qu'elle n'y allait pas de main morte.) Vous et moi, on pourrait tellement s'amuser ensemble... Quels sont vos projets? Qu'est-ce que vous faites après-demain, par exemple? On pourrait dîner en tête à tête et je vous montrerais mon rasoir électrique...

— Si vous n'entrez pas là-dedans immédiatement, je vous cogne dessus, s'écria Mavis d'un ton féroce en repoussant sa chaise.

Girland recula.

— Une autre fois, peut-être? Bon, très bien. Tôt ou tard, il faudra bien que l'inévitable se produise. Vous gâchez les meilleurs moments de votre vie, ma toute belle!

— Allez-vous-en! dit Mavis en brandissant la règle.

— Pendant que je cause avec le vieux, dit Girland en se dirigeant vers la porte de Dorey, faites donc le bilan de votre existence. Pensez à tout ce que vous perdez. Vous et moi, nous pourrions tenter ensemble une expérience qui éclipserait vachement les extases du L. S. D.!

Le visage cramoisi, Mavis approcha sa machine à écrire et se mit à taper furieusement.

Girland entra dans le bureau de Dorey et referma la porte derrière lui.

Dorey était assis à sa table de travail. En voyant son visage pâle et tiré et les larges cernes qui soulignaient ses yeux, Girland se sentit pris de pitié pour lui, mais n'en montra rien.

— Salut, dit-il. (Avisant le fauteuil des visiteurs, il s'y laissa tomber.) Comment vont vos ulcères?

— J'aurais pu vous faire arrêter, Girland, dit Dorey. En ce moment même, vous pourriez être dans une prison autrichienne. J'ai été compréhensif avec vous, mais enfoncez-vous bien ceci dans la tête : je ne tolérerai plus vos fumisteries!

Girland le dévisagea un instant, puis se mit à rire.

— Dorey... vous êtes impayable, vraiment! dit-il. Ce bluff n'impressionnerait pas un môme de cinq ans. Vous vous prenez les pieds dans votre scénario. Vous savez, aussi bien que moi, que vous n'avez pas osé me faire arrêter de crainte que je me mette à table, auquel cas vous seriez, maintenant, sans boulot. Et vous l'aimez, votre voulot. En certaines occasions, je dois le reconnaître, vous vous en tirez fort bien. Vous avez voulu me pigeonner et je suis tombé dans le panneau. J'ai mordu à l'appât et avalé l'hameçon. Vous vous fichiez pas mal de ce qui pouvait m'arriver. (Il se tut et regarda gravement Dorey qui détourna les yeux; puis il ouvrit le coffret en or posé sur le bureau et y prit une des cigarettes roulées à la main que Dorey se faisait livrer. Il l'alluma avec le briquet en or.) Vous vouliez régler vos comptes avec moi parce que je vous avais blousé lors de notre dernière opération... Ça se conçoit. Quand je me suis aperçu que vous aviez fait une boulette et planqué un véritable document secret dans mes affaires,

j'ai hésité entre deux solutions. Finalement, je me suis décidé à vous le rapporter. Il aurait été beaucoup plus simple, évidemment, de le déchirer et de jeter les morceaux dans les toilettes. Mais je suppose qu'il y a un côté poire chez moi. Vous et moi nous avons pas mal travaillé ensemble. Je vous ai toujours considéré comme un imbécile consciencieux. Je ne sais pas trop comment vous y arrivez, mais vous faites du bon travail. Je ne voudrais pas vous voir perdre votre boulot, parce que je suis à peu près sûr que votre successeur serait encore plus idiot que vous, et ce serait un vrai désastre. (Il sortit de son portefeuille l'enveloppe souillée et maculée de pétrole, avec son cachet ultra-secret, et la laissa tomber sur le buvard de Dorey.) Voilà. Je ne vous raserai pas en vous racontant en détail comment je l'ai ramenée de Prague. Le voyage a été pénible, mais j'avais résolu de vous restituer ce document... et maintenant, vous l'avez!

Dorey ouvrit l'enveloppe et examina les feuillets froissés qu'elle contenait. Son visage s'éclaira et une étincelle se ralluma dans son regard, si morne depuis trois jours. Il glissa les papiers dans un tiroir et le ferma à clé.

— Merci, dit-il. (Il se redressa sur son siège et regarda Girland d'un air flegmatique.) Et maintenant, quelles sont vos conditions?

Girland écrasa sa cigarette dans un cendrier.

— Qu'est-ce qui vous prend, Dorey? Est-ce que vous devenez vraiment gâteux? Vous vous imaginez que je vous aurais remis ces papiers si je voulais faire une affaire avec vous?

— Je ne suis pas riche, dit Dorey, en joignant le bout des doigts, les coudes posés sur le bureau. Pourrions-nous convenir de vingt mille dollars?

Girland le considéra un instant, puis secoua la tête.

— Vous avez encore peur que je parle? dit-il. Ecoutez-moi, espèce de vieux schnoque... Vous ne comprenez donc pas que vous êtes le sel même de mon existence? Je n'imagine pas ce que serait la vie à Paris si vous n'étiez pas là pour mijoter quelque combine, commettre quelque erreur stupide et venir me demander de vous en tirer. Paris, sans vous, ce serait Paris sans la Tour Eiffel! (Il se leva.) De toute façon je me suis bien amusé, je me suis trouvé une fille et Malik lui-même va me payer un verre, la prochaine fois que nous nous verrons. (Il se dirigea vers la porte, s'immobilisa un instant et se retourna vers Dorey qui le regardait fixement, le visage figé, les yeux brillants derrière ses lunettes.) La prochaine fois que vous essaieriez de me pigeonner, ce sera la dernière... je vous préviens.

— Il n'y aura pas de prochaine fois... murmura Dorey d'une voix contenue. Et je vous remercie.

Au moment où Girland ouvrait la porte, Dorey ajouta :

— Un instant!

Girland haussa les sourcils.

— Quoi encore?

— Que sont devenus ces trente mille dollars? demanda Dorey, en se penchant en avant. Vous les avez?

Girland éclata de rire.

— Ah! ce vieux Dorey... Vous voyez ce que je veux dire maintenant? Comme la Tour Eiffel... vous ne changerez jamais!

Et il sortit, en refermant la porte derrière lui.

Mavis, toujours en train de taper à la machine, ne leva même pas les yeux. Girland s'arrêta pour l'admirer. Elle avait un corps superbe; il aimait son petit nez retroussé et les ondulations de ses cheveux.

— Alors, mon chou, vous avez pris une décision?

demanda-t-il en s'approchant. C'est pour quand, ce rendez-vous?

Sans le regarder, sans même s'arrêter de taper, elle répliqua d'un ton sec : « Par ici, la sortie! » en montrant la porte d'un signe de tête.

— Dites-moi une chose, de vous à moi, chuchota Girland en se penchant sur elle. Vous préférez les filles aux garçons?

Au moment où la main de Mavis lui cinglait le visage, Girland la prit dans ses bras. Les lèvres chaudes et offertes de la jeune femme rencontrèrent les siennes et elle noua les bras autour de ses larges épaules.

Dorey, qui sortait de son bureau, s'immobilisa, hésita, puis y retourna sans bruit à reculons et referma la porte.

*

Le taxi s'arrêta devant le Grand Véfour, l'un des onze meilleurs restaurant de France qui se cache dans l'ombre des arcades, au Palais-Royal.

Grand et barbu, Raymond Oliver, le propriétaire du restaurant, s'avança pour accueillir Girland lorsqu'il poussa la porte vitrée et s'effaça pour laisser entrer Mala.

Le Maître détailla d'un regard plein d'admiration Mala, radieuse dans une robe du soir blanche toute simple, puis il serra chaleureusement la main de Girland.

— Je suis bien content de vous revoir, mon ami, dit-il. Tout est réglé. Vous avez la table de Colette.

A travers la salle garnie de glaces et tapissée de peluche rouge il les conduisit à une table. Mala, fascinée et ravie, suivit sa haute silhouette. La vie à Paris, après les années qu'elle avait passées derrière le Rideau de Fer, lui était montée à la tête comme un verre de champagne.

Installés sur la banquette de peluche rouge, entourés d'Américains élégamment vêtus, ils écoutèrent Oliver leur exposer le menu pendant qu'Henocq, le vieux sommelier, servait des vodka-martini.

— Monsieur a déjà choisi, dit Oliver à Mala : toasts de crevettes Rothschild, perdrix, un peu de fromage et une coupe Empire. Comme vins, du Chablis 1959 et un Petrus 1945 pour la perdrix. Et, bien entendu, du champagne, pour le dessert...

Mala tourna les yeux vers Girland, une main posée sur la sienne.

— Ça m'a l'air merveilleux, dit-elle.

— Ça n'en a pas que l'air, tu verras, dit Girland.

Quelques minutes après, ils se retrouvèrent en tête à tête. Mala se rendait parfaitement compte qu'elle était tout à fait en beauté, ce soir-là. Elle avait passé son après-midi à se préparer pour cette occasion et quand elle regardait Girland, elle voyait l'admiration qu'elle lui inspirait.

Girland avait retenu une chambre pour elle au Normandy, près du Palais-Royal. En arrivant à sa chambre, elle l'avait trouvée pleine de fleurs. Elle avait versé quelques larmes, car elle n'avait jamais été aussi heureuse. Girland était venu la chercher en taxi et ils se trouvaient maintenant dans ce restaurant. Il lui avait promis le meilleur et le plus cher dîner de Paris et, bien qu'elle eût toute confiance en lui, elle n'avait pas vraiment cru que le moment viendrait enfin où elle se retrouverait assise à côté de lui, dans cette atmosphère ouatée et luxueuse, environnée de peluche rouge et de miroirs à cadre doré.

Girland attendit qu'ils aient terminé les crevettes Rothschild pour lui parler du testament de Worthington.

— Tu n'as qu'à aller à Genève et à la Banque de Crédit suisse et leur dire qui tu es pour toucher

l'argent... Une fort belle somme... soixante mille dollars. Uniquement pour toi.

— Il m'a vraiment laissé tout cet argent? demanda Mala en ouvrant de grands yeux.

— Oui.

Girland but une gorgée de Chablis. Il observait Mala, en se demandant ce qui se passait dans la tête de la jeune femme.

— Il m'aimait, dit-elle. Il était si étrange... Je ne pouvais pas l'aimer. (Elle effleura le cendrier en porcelaine, fait d'après un moulage de la main de Colette.) Qu'est-ce que je vais faire, toute seule, de tout cet argent?

— Demande à la banque de le placer, dit Girland. Tu ne resteras pas seule bien longtemps.

Elle hésita, puis demanda à voix basse :

— Tu ne veux pas venir à Genève avec moi... Nous pourrions être heureux ensemble.

Girland secoua la tête.

— Non. Je suis un solitaire, mon chou. Je ne peux réussir que seul.

Les perdrix arrivèrent toutes dorées sur leurs canapés de foie gras. Le sommelier leur servit le Petrus.

Girland eut soudain l'impression que la soirée tournait au désastre. Il sentait que Mala allait fondre en larmes. « Ah! les femmes! se dit-il. Je n'aurais pas dû la revoir ici. J'aurais dû me douter qu'elle tomberait amoureuse de moi. Enfin, elle a de l'argent; elle est jeune, et quand elle arrivera à Genève, elle commencera une nouvelle existence. »

Plus tard, ils quittèrent le restaurant. Le dîner avait été succulent, impeccablement servi, mais l'ambiance n'y était plus. Ils montèrent en silence dans le taxi qui les ramena à l'hôtel.

Lorsque le taxi s'arrêta, Mala referma la main sur la sienne.

— Tu montes? demanda-t-elle.

« C'est le moment d'être ferme, se dit Girland. Il faut que je garde ma liberté et que je sois honnête envers elle. »

— Non, dit-il. Demain, tu prends l'avion pour Genève et tu deviendras une femme riche. (Il sortit de son portefeuille un ticket d'Air France et le laissa tomber sur ses genoux.) Tu dois vivre ta vie, mon chou. Tu te débrouilleras très bien. Une fille ravissante et riche comme toi ne restera pas seule bien longtemps. (Il se pencha devant elle pour ouvrir la portière du taxi.) Oublie-moi. Je ne peux pas rendre une femme heureuse.

Elle prit le ticket d'avion, le glissa dans son sac, descendit du taxi et regarda Girland qui levait la tête vers elle.

— Merci pour ce merveilleux dîner, dit-elle. La prochaine fois que nous nous verrons, je t'offrirai un verre!

Girland se mit à rire.

— Tu es formidable. Au revoir, et bonne chance!

Elle le dévisagea longuement et fit demi-tour pour se diriger lentement vers l'entrée de l'hôtel.

Girland la regarda s'éloigner, en admirant le balancement de ses hanches fermes, sa silhouette mince et élancée, si désirable.

— Où va-t-on? demanda le chauffeur en se retournant vers Girland avec une pointe d'impatience.

Girland contemplait toujours Mala qui franchissait la porte à tambour. Il se rappelait le moment dans la galerie de la mine, où ils avaient connu ensemble la volupté. Il se rappelait le petit cri si excitant qu'elle

avait poussé... Et soudain, il fut pris d'une violente envie de revivre cette aventure.

— Où va-t-on? reprit-il. Mais... nulle part!

Et, posant un billet de dix francs dans la main du chauffeur, il descendit du taxi et gagna rapidement le hall de l'hôtel.

Mala était en train de demander sa clé lorsqu'il la rattrapa.

Elle se tourna vers lui, et ils se regardèrent; puis, le visage épanoui dans un sourire radieux, elle prit le bras de Girland et l'entraîna vers l'ascenseur.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection James Hadley Chase

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1

EVA, n° 2

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3

VIPÈRE AU SEIN, n° 4

LA PETITE VERTU, n° 5

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6

AU SON DES FIFRELINS, n° 7

LE CORBILLARD DE MADAME..., n° 8

IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE
PIANISTE), n° 9

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10

POCHETTE SURPRISE, n° 11

OFFICIEL !, n° 12

LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15

DANS LE CIRAGE !, n° 16

MÉFIEZ-VOUS, FILLETTES !, n° 17

GARCES DE FEMMES !, n° 18

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19

ET TOC !..., n° 20

EN GALÈRE !, n° 21

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22

LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,
n° 23

À PIEDS JOINTS, n° 24

LE ZINC EN OR, n° 25

FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE !, n° 26

LE JOKER EN MAIN, n° 27

UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28

LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29

ON REPIQUE AU JEU, n° 30

C'EST LE BOUQUET !, n° 31

N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32

PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33

UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34

QUI VIVRA, RIRA, n° 35

ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 36

C'EST MA TOURNÉE, n° 37

*Impression Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand-Montrond (Cher), le 18 décembre 1997.
Dépôt légal : décembre 1997.
Numéro d'imprimeur : 1/3314
ISBN 2-07-049741-0./Imprimé en France.*